

L-4

SERMONS  
DE  
HUGH BLAIR.

---

TOME II.

SERMONS

BY

THE REV. J. A. I. E.

VOLUME II

Ris 7n 2060

# SERMONS

DE

## HUGH BLAIR,

DOCTEUR EN THÉOLOGIE,

MINISTRE de l'Église Cathédrale, et Professeur de Belles-Lettres dans l'Université d'Édimbourg;

TRADUITS DE L'ANGLAIS,

Sur la vingt-quatrième Édition,

PAR M. FROSSARD, Docteur en Théologie dans l'Université Royale de France, Docteur honoraire de celle d'Oxford, ancien Doyen et Président de Consistoire, Professeur de Morale et d'Éloquence sacrée dans la Faculté de Théologie Protestante de Montauban, Membre de diverses Sociétés savantes. ~~1820~~

NOUVELLE ÉDITION.

TOME II.

---

A MONTAUBAN,

DE L'IMPRIMERIE DE PH. CROSILHES, PLACE D'ARMES.

1820.



STIMONS

1851

H. C. STIMONS

Author of

Practical Treatise on the

Art of Printing

and the

Use of the

Printing Press

with a Description of the

Various Processes of

the Art

By

H. C. STIMONS

A. STIMONS

Printed and Published by

1851

---

# SERMON I.

## DEVOIRS DES JEUNES GENS.

---

TITE II, 6.

*Exhortez aussi les jeunes Hommes à avoir  
une conduite bien réglée.*

UNE conduite bien réglée est une des vertus que l'état actuel de la nature humaine recommande le plus fortement. L'incertitude de ses jouissances réprime la présomption ; la multitude de ses dangers demande des précautions continuelles. La modération, la vigilance et l'empire sur les passions, sont les devoirs de tous les âges, mais principalement de ceux qui entrent dans la carrière de la vie. Rien donc ne leur convient mieux que l'exhortation de notre texte, quoiqu'il y ait lieu de craindre qu'ils ne soient les premiers à la mépriser. L'expérience vient à l'appui de ce

conseil , et l'homme le plus étourdi en sent l'utilité lorsqu'il est parvenu à l'âge mûr. Mais la manière dont le jeune homme envisage les objets ; mais ses projets et ses passions deviennent un grand obstacle à *une conduite bien réglée*. Les scènes qui s'offrent à lui , à son entrée sur le théâtre du monde , sont ordinairement séduisantes. La vivacité de son imagination embellit tous les tableaux qu'elles lui présentent , et tous les changemens qu'elles éprouvent. Le champ de l'espérance semble s'agrandir au loin devant lui. Il croit voir le plaisir semer de toute part des fleurs sur son passage. Sollicité par le désir , il s'y précipite avec une ardeur inconsidérée : prompt à décider et à choisir ; ennemi du doute et de l'examen ; crédule , parce qu'il est sans expérience ; téméraire , parce qu'il ne connaît pas le danger ; opiniâtre , parce qu'il n'a point encore plié sous le joug des contradictions ; voilà la source du péril qu'il court , et dont je vais en ce jour le prévenir. Pour cet effet , j'envisagerai *une conduite bien réglée* sous son point de vue le plus général , réunissant sous ce nom tous les devoirs que la religion et la vertu prescrivent à la jeunesse. Quoique saint Paul s'adresse directement aux *jeunes hommes*, comme il donne, dans le verset pré-

cèdent , la même leçon aux personnes de l'autre sexe , mes instructions conviendront à tous les jeunes gens ; et pour les rendre salutaires , je prouverai , en premier lieu , combien il leur est essentiel de donner de bonne heure la plus sérieuse attention à leur conduite ; j'indiquerai ensuite les principales vertus dont ils doivent se parer.

Dès que votre ame s'est ouverte à la réflexion , vous avez , sans doute , reconnu que toutes les actions humaines sont bonnes ou mauvaises , utiles ou nuisibles. Vous avez remarqué que ceux qui sont nés avec les mêmes avantages du côté de la fortune , sont loin de jouir d'un bonheur égal dans le cours de leur vie. Plusieurs , par une conduite sage et ferme , se sont distingués dans le monde , et se sont procuré une existence douce et honorable ; tandis que d'autres , quoique dans le même rang , par des mœurs dépravées et des inclinations vicieuses , se sont privés de tous les avantages que leur condition leur offrait , se sont précipités dans un abîme de malheurs , et ont fini par être le tourment de leur famille , et un fardeau à la société. Pénétrez-vous donc de bonne heure de cette importante vérité : Que ce n'est point la situation extérieure dans

laquelle vous êtes placés , mais le rôle que vous allez jouer sur la scène du monde, qui décidera de votre bonheur ou de votre malheur , de votre gloire ou de votre infamie. Maintenant que vous allez commencer à remplir ces fonctions , rien de plus essentiel que d'apporter l'attention la plus sérieuse à former un plan de conduite, avant d'avoir commis aucune erreur funeste ou irréparable. Loin de diriger toutes les puissances de votre ame vers ce sujet intéressant, si vous vous livrez dans un temps aussi critique à l'indolence et au plaisir ; si vous ne suivez de conseils que ceux de votre humeur, et ne recherchez d'autre avantage que celui d'une vie dissipée ; si vous vous jetez sans gouvernail au milieu de l'océan orageux de la vie, prompts à recevoir toutes les impulsions que vous donnera le courant irrégulier de la mode, que pourrez-vous attendre d'un tel début ? Tandis qu'autour de vous une foule de gens déplorent les funestes suites de la même imprudence, par quelle raison vous en croiriez-vous à l'abri ? Vous obtiendriez donc le succès sans y avoir travaillé, vous échapperiez au naufrage sans avoir pris les précautions nécessaires à tous vos semblables ; et le bonheur viendrait de son propre mouvement, solli-

citer un accueil favorable ; tandis que pour le reste de l'humanité , il est le fruit d'une longue recherche et le prix du travail le plus assidu. — Ah ! gardez-vous de concevoir une espérance si orgueilleuse. Quel que soit votre rang , la Providence ne renversera point en votre faveur l'ordre qu'elle a établi. L'Auteur de votre existence vous a ordonné de *prendre garde à vos voies , de mesurer le sentier de vos pieds , de vous souvenir de votre Créateur dans les jours de votre jeunesse.* Il vous a déclaré que celui-là seul *qui demandera avec ardeur la sagesse , pourra l'obtenir ; que le fou sera affligé à cause de ses transgressions , et que celui qui refuse l'instruction perdra son âme.* Si vous écoutez ces conseils de la sagesse ; si vous les serrez précieusement dans votre cœur ; si vous tempérez la vivacité de votre jeunesse par un mélange convenable de réflexions utiles et d'occupations importantes , vous égaieriez le cours entier de votre existence : mais vous livrer dès maintenant à l'étourderie et à la légèreté , c'est jeter dans votre cœur les fondemens d'un ennui , d'une tristesse éternelle.

Si vous examinez , avec soin , les plans de vie que les circonstances vous ont fait former , ou que vos amis vous ont proposés , vous n'hé-

sitez point à reconnaître, que pour les exécuter avec succès, vous devez faire un apprentissage propre à vous y préparer. Soyez donc persuadés que dans toutes les professions, l'éducation qui conduit le plus sûrement au succès, est celle qui fait contracter le goût et l'habitude de la vertu. Voilà la préparation qui convient à tous les caractères, à tous les états. Malgré sa corruption, le monde ne peut refuser à la vertu, l'hommage qu'elle mérite. Dans le cours ordinaire des choses humaines, un jugement sain, un mérite solide, contribuent beaucoup plus à la prospérité que le poste le plus éminent sans probité, sans honneur. Que vous vous consacriez aux sciences, aux affaires ou aux emplois publics, la vertu occupe le premier rang dans ces grands départemens de la société. Elle est unie à la perfection dans tous les arts libéraux; à la réputation dans toutes les branches des affaires utiles et brillantes; à la distinction dans toutes les fonctions publiques. La vigueur qu'elle donne à l'ame, et la solidité dont elle revêt le caractère; les sentimens généreux qu'elle inspire, et l'intrépidité dont elle pénètre le cœur; l'ardeur du travail qu'elle augmente, et l'affranchissement de toute distraction dangereuse et déshonorante

qu'elle procure , voilà le fondement de ce qu'il y a de distingué dans la réputation , et de grand dans les succès des hommes.

Oui , quelque aimables que soient vos qualités actuelles , la vertu seule pourra les faire briller dans tout leur éclat. Les attraits de la plus belle figure sont bien foibles , si l'on soupçonne que le cœur ne répond pas à ces dehors enchanteurs. Le triomphe de l'esprit est bien court , si l'on s'aperçoit qu'il est le véhicule de la malice. En vain , les talens les plus agréables et l'art le plus séducteur , attirent-ils sur vous l'attention de vos semblables ; jamais vous ne réussirez à gagner leur estime ou à fixer leur cœur , que par des dispositions aimables , par une ame pleine de candeur et de bonté. Ces qualités sont les seules dont les heureux effets puissent encore subsister , lorsque celles qui ne brillent et n'éblouissent qu'un instant auront perdu tout leur éclat.

Gardez-vous donc , mes chers amis , de consumer votre jeunesse entière sans vous appliquer à faire des progrès si essentiels à votre gloire et à votre bonheur futur. Vous êtes maintenant dans la saison des semailles , *et vous moissonnerez selon que vous aurez semé.* Votre caractère dépend de vous-mêmes

avec le secours de Dieu ; votre destin est , en quelque sorte , placé dans vos propres mains. Votre naturel est flexible ; il est susceptible de toutes les impressions. Les habitudes ne maîtrisent point encore votre âme. Les préjugés n'ont point encore pris racine dans votre entendement. Le monde n'a point encore eu le tems de retrécir votre cœur et d'affaiblir vos affections. Vos organes sont plus libres , plus flexibles , plus vigoureux qu'ils ne le seront jamais. Quelque impulsion que vous donniez maintenant à vos désirs et à vos passions , ils conserveront à jamais cette direction. Elle formera le canal , dans lequel couleront tous les jours de votre vie. Elle déterminera même votre sort éternel. Considérez donc l'emploi de cette importante période , comme le plus précieux dépôt qui puisse jamais vous être confié. Pensez qu'il décidera , sans retour , de votre bonheur , soit dans cette vie , soit dans l'éternité. Ainsi que , dans la révolution des saisons , chacune obéissant aux loix invariables de la nature , décide des productions de la saison suivante ; ainsi , chaque époque de notre vie exerce sur le bonheur de celle qui la suit , une influence relative à l'emploi bon ou mauvais qu'on en fait. Une jeunesse vertueuse conduit , par

degrés, à une maturité florissante; et d'une maturité florissante on parvient insensiblement, et sans infirmités, à une vieillesse tranquille et respectable. Mais la nature se détourne-t-elle du cours régulier qui lui fut assigné, le désordre fait alors des ravages dans le monde moral comme dans le monde naturel. Le printemps ne produit-il point de fleurs, l'été est sans beauté et l'automne sans fruits. La jeunesse demeure-t-elle sans culture, l'âge mûr est méprisable et la vieillesse malheureuse. Le commencement de la vie est-il *vanité*, sa fin n'est que *tourment d'esprit*.

Ayant démontré combien il importe aux jeunes gens de donner de bonne heure la plus sérieuse attention à leur conduite, voyons maintenant quels sont les vertus dont ils doivent essentiellement se parer. Pour cet effet, je leur recommanderai,

I. LA piété envers Dieu. Je place cette vertu au premier rang des devoirs de la jeunesse, parce qu'elle est le fondement de toute bonne morale, parce qu'elle sied particulièrement à cet âge, et qu'elle en fait le plus bel ornement. S'y soustraire, c'est indiquer un cœur froid, dénué de ces nobles sentimens qu'on éprouve dans cette heureuse époque.

En effet, la jeunesse est la saison des émotions vives et généreuses. Alors le cœur, par un mouvement naturel, se pénètre d'admiration pour ce qui est grand et louable ; il s'embrase d'amour pour ce qui est beau et parfait ; il verse des larmes d'attendrissement à la vue d'un bienfait généreux et désintéressé.

Et, quel objet plus digne d'allumer ces vertueuses affections, que le Père de l'univers, l'Auteur de toute félicité ? Pourriez-vous contempler, sans admiration, la grandeur, la majesté que ses œuvres déploient de toute part ? Pourriez-vous, sans la plus vive reconnaissance, faire l'énumération de tous les biens que sa main généreuse a répandus sur vos personnes dans cette belle saison de votre vie ? Heureux par l'amour de ceux auxquels vous appartenez, élevez donc vos cœurs à l'Être suprême comme à celui qui inspire à vos parens, à vos protecteurs, à vos amis, toute la tendresse qu'ils vous témoignent. Adressez-vous à lui comme au meilleur, au plus tendre de vos amis, autrefois le soutien de vos premières années et le guide de votre enfance ; maintenant le protecteur de votre jeunesse et l'espoir de toute votre vie. Regardez le culte religieux comme l'ex-

pression naturelle de votre reconnaissance pour tant de bienfaits. Considérez-le comme un tribut d'amour, de vénération *au Dieu de vos pères*, à celui auquel vos parens vous ont consacrés, à celui que vos ancêtres ont révééré dans les premiers âges, à celui qui les a bénis et les récompense maintenant dans le Ciel. Avec tant de sujets de sensibilité, avec de si heureuses dispositions à la tendresse, que la religion soit pour vous, non point une spéculation froide et stérile, mais l'impulsion forte et vive d'un cœur reconnaissant.

Quoique la piété ait son foyer dans le cœur, le secours de la raison est néanmoins nécessaire pour diriger convenablement les sentimens qu'elle inspire. Ne négligez donc rien pour vous former une idée juste, et des grands principes de la religion naturelle, et des dogmes particuliers de l'Évangile. Pour puiser la vérité dans sa source naturelle, étudiez les saintes écritures, et consultez la parole de Dieu, plutôt que les systèmes des hommes. Dès que vous aurez établi vos principes sur des recherches sages et raisonnées, ne permettez point qu'ils soient jamais ébranlés par les railleries du libertinage ou les sarcasmes de l'incrédulité. Rappelez-vous, que dans l'examen d'un plan si vaste, si important que

celui du Christianisme, vous serez environnés de difficultés. Mais il seroit insensé de rejeter une évidence raisonnable, parce que la nature de notre état présent ne nous permet de *connaître qu'en partie, et de ne voir que comme à travers un verre obscur, d'une manière confuse.*

Imprimez dans vos cœurs le plus profond respect pour tout ce qui est sacré. Que la pétulance de quelques jeunes inconsidérés, ou une lâche condescendance, pour leur joie intempérée, ne vous entraînent jamais à des saillies profanes. Indépendamment du crime que vous commettriez, rien ne donne à la jeunesse un air plus méprisable; rien ne caractérise mieux l'étourderie et la présomption, que cette affectation, hélas! trop commune maintenant, de traiter avec légèreté tout ce qui concerne la religion. Loin d'être la marque d'un génie élevé, cette indifférence indique un esprit frivole et inconsidéré qui, fier d'avoir une première teinture des sciences, affecte de mépriser ce que tout le reste du genre humain honore et respecte.

Gardez-vous cependant d'imaginer qu'en vous exhortant à être religieux, j'exige que vous deveniez plus graves, plus composés dans vos manières que ne le sont les jeunes

gens de votre âge ; ou que vous vous érigiez en censeurs despotiques de tout ce qui vous entoure. La vraie religion respire la douceur et l'affabilité. Elle donne au maintien, une aisance naturelle et sans affectation. Sociable, pleine de grâces et de gaieté, elle est très-éloignée de cette superstition sombre et mélancolique, qui obscurcit l'humeur, endurecit le caractère, rétrécit l'âme, afflige l'esprit, et apprend faussement aux hommes à se disposer à une autre vie, en négligeant les devoirs de celle-ci. Que votre religion, au contraire, identifie votre préparation pour l'éternité, à l'exacte observation de tous les devoirs d'une vie active. Qu'elle s'allie dans votre imagination à tout ce qui est courageux et utile, *avec tout ce qui est véritable, avec tout ce qui est juste, avec tout ce qui est aimable, avec tout ce qui donne une bonne réputation, avec tout ce qui est vertueux et digne de louanges.* Dans toutes les occasions, prouvez que vous ne rougissez pas de la religion ; mais ne l'étalez point aux yeux du monde avec ostentation et sans nécessité.

II. A la piété, joignez la modestie et la docilité ; la vénération envers les auteurs de vos jours, et une louable soumission à ceux qui

sont au-dessus de vous par leurs connaissances, leur état ou leur âge. Dépendre et obéir, voilà le devoir de la jeunesse. La modestie est un de ses plus beaux ornemens ; elle est le présage d'un mérite naissant. Ce n'est point à vous , qui entrez dans la carrière de la vie , à prendre en main les rênes de votre conduite ; vous devez les confier à des personnes expérimentées , vous devez vous former à la sagesse par l'exemple de ceux qui l'ont étudiée avant vous.

Oui , de toutes les folies dont la jeunesse peut se rendre coupable , aucune ne défigure autant ses agrémens naturels , aucune ne détruit plus sûrement l'espoir d'un heureux avenir , que l'amour-propre , la présomption , l'opiniâtreté. Ces défauts arrêtent les progrès de la nature ; ils font persévérer dans une longue enfance , et produisent des maux auxquels il n'y aura jamais de remède. Voilà néanmoins les vices les plus communs parmi les jeunes gens. Remplis de vastes projets , et enflés par l'espérance , il ne s'en rapportent , pour le succès , qu'à leurs propres lumières. Persuadés qu'ils ont beaucoup de mérite , ils se rient des avis de la prudente amie , et les regardent comme les insinuations d'une vieille faible et pusillanime. Trop savans pour

apprendre, trop impatiens pour délibérer, trop pressés pour connaître aucun frein, ils se plongent, avec une étourderie, avec une pétulance indomptables, au milieu des dangers, dont la carrière de la vie est semée. Voyez ce jeune homme qui se croit sage en ses propres conseils; hé bien ! il y a plus à espérer d'un fou que de lui-même. — Vous vous montrez maintenant entiers dans vos opinions et pleins de confiance en vos assertions ; mais soyez assurés que le tems approche où les hommes et les événemens se présenteront à vous sous un aspect bien différent. Ces personnes que vous admirez, dans ce moment, perdront bientôt votre estime ; ces opinions auxquelles vous tenez avec opiniâtreté, s'affaibliront à mesure que vous avancerez en âge. Défiez-vous donc de ce faux éclat qui éblouit une jeunesse présomptueuse. N'abondez point dans votre propre sens ; ne vous jetez point en avant avec trop d'ardeur, et n'imaginez point que l'impétuosité de vos décisions puisse renverser les systèmes établis depuis long-tems, et changer la face du monde. *Apprenez à ne pas présumer plus avantageusement de vous-mêmes que vous ne devez le faire, mais à penser avec modestie.* Des progrès successifs et bien ménagés, vous assureront, quand il en sera

tems, une estime aussi durable qu'elle sera méritée. Mais en prenant dès maintenant un ton de supériorité que vous n'avez point le droit d'adopter, vous éloignerez ceux dont il vous est le plus essentiel de gagner l'approbation. Une agréable vivacité vous vaudra peut-être l'avantage de distraire un moment d'ennui : des qualités plus solides vous recommanderont au sage, et vous assureront une existence aussi heureuse qu'honorable.

III. Il n'est pas moins nécessaire de vous exhorter à la sincérité et l'amour de la vérité. Voilà la base de toutes les vertus sociales. Cette obscurité dans le caractère qui empêche de lire dans le cœur ; ces replis de l'art que les affections naturelles ne sauraient pénétrer, déshonorent tous les âges ; mais ils sont, sur-tout, odieux dans la jeunesse. Dans une époque où le cœur est si chaud et les émotions si vives, dans un âge où l'on s'attend à voir le naturel se développer sans déguisement, si vous savez *déjà sourire à vos semblables* pour les mieux tromper, quel danger ne courront-ils pas lorsque vous serez mieux initiés dans les voies des hommes, lorsque l'intérêt aura achevé d'endurcir votre cœur, lorsque l'expérience vous aura instruits de tous les détours de la

malice? La dissimulation dans la jeunesse est le précurseur de la perfidie dans l'âge avancé. Ses premiers mouvemens sont le funeste présage d'une dépravation naissante et d'un opprobre inévitable. Elle avilit, elle dégrade les talens; elle obscurcit l'éclat de toute bonne qualité; elle expose à la colère de Dieu et au mépris des hommes.

Si donc vous faites quelque cas de l'approbation du ciel et de l'estime de vos semblables, cultivez avec soin l'amour de la vérité. Soyez sincères et loyaux dans vos discours comme dans vos procédés. L'ingénuité, la candeur sont doués des charmes les plus séducteurs; elles obtiennent la bienveillance de tous les hommes, et pallient beaucoup de défauts. La *parole véritable*, dit le Sage, *est ferme à perpétuité; mais la langue mensongère n'en imposera qu'un moment.* Le sentier de la vérité est facile et sûr; celui de la fausseté est un labyrinthe semé de détours. Vous écartez-vous une seule fois des voies de la sincérité, il n'est plus en votre pouvoir d'y rentrer. Un artifice conduit irrésistiblement à un autre artifice; et les détours de ce labyrinthe devenant de plus en plus tortueux, vous y demeurez, enfin, embarrassés dans vos propres pièges. La fourberie est la marque carac-

téristique d'un esprit borné , s'arrêtant à des expédiens passagers , plutôt qu'à un plan de conduite vaste et solide. Elle émane d'un cœur lâche et pusillanime. Elle est la ressource de celui qui manque de courage pour avouer ses desseins , ou de fermeté pour s'appuyer sur lui-même. Au lieu qu'un caractère ouvert indique cette généreuse intrépidité qui devrait être la marque distinctive de la jeunesse. Entrer dans le monde sans aucun autre principe qu'une attention fine et adroite à ménager ses intérêts , c'est se condamner à ramper , à jamais , dans les routes les moins honorables de la société. Mais donner dès son début une préférence décidée à l'honneur , lorsqu'il se trouve en opposition avec l'intérêt ; mais mépriser tous les avantages qu'on ne peut obtenir que par des moyens illicites ; mais ne se permettre aucune bassesse , et dédaigner toute dissimulation , voilà la marque d'une grande ame ; voilà le présage d'un mérite distingué et d'une existence honorable.

Ne croyez pas cependant que cette sincérité , incompatible avec la prudence , exclue toute réserve , toute précaution. Opposée à la fourberie , elle ne l'est point à la véritable sagesse. Elle n'est point la simplicité de l'homme faible et sans prévoyance ; elle est

la candeur d'un esprit noble et généreux, qui repousse la fraude, parce qu'il la croit aussi vile que peu profitable, et qui ne cherche point à se cacher, parce qu'il n'a pas besoin de déguisement. *Éternel*, s'écriait David, *qui habitera dans tes tabernacles? qui aura sa demeure sur ta sainte montagne? C'est celui qui marche dans l'intégrité, qui fait ce qui est juste, et qui dit la vérité telle qu'elle est dans son cœur.*

IV. La jeunesse est la saison la plus propre à cultiver la bienveillance des hommes et à gagner leurs cœurs. Comme votre bonheur dépendra essentiellement des relations que vous formerez avec vos semblables, il est de la plus grande importance que vous acquériez de bonne heure l'humeur et les dispositions propres à rendre ces liens indissolubles. Pour cet effet, que l'amour de la justice soit le fondement de toutes vos qualités sociales. Dès vos premières liaisons avec le monde, et même dans les amusemens de votre jeune âge, ne vous permettez pas la plus légère fraude. Gravez dans vos cœurs cette maxime sacrée : *Faites aux autres ce que vous voudriez qu'ils fissent pour vous-mêmes.* Pénétrez-vous profondément de cette vérité : Que les hommes ont la

même origine, et que la Nature les fit tous égaux. Quelques avantages que vous deviez à la naissance ou à la fortune, ne les étalez jamais avec une orgueilleuse supériorité. Laissant le rang et la vanité régler les liaisons d'un âge plus avancé, conduisez-vous avec vos compagnons, comme un homme avec des hommes. N'oubliez pas que les vicissitudes du monde vous sont inconnues; et que souvent ceux qu'un jeune homme ignorant et dédaigneux regardait avec mépris, sont devenus ses supérieurs dans un âge plus avancé.

La compassion est un sentiment dont vous ne devez jamais rougir. Les larmes de la sympathie sont pleines de grâces dans la jeunesse, et le cœur que déchire la vue d'un malheureux, est son plus bel ornement. Gardez-vous d'arrêter les mouvemens de cette douce sensibilité que la Nature prit plaisir à placer dans vos ames. Que l'aisance, que le bien-être ne rétrécissent point vos affections, et ne vous rendent jamais égoïstes. Entrez dans la *maison du deuil* avec autant d'empressement que dans la *maison de la joie*. Accoutumés à réfléchir sur les malheurs inséparables de la nature humaine, visitez souvent cette cabane solitaire où règnent la misère et le désespoir, ce père expirant au milieu d'une

famille éplorée, cet orphelin abandonné sans appui. *N'endurcissez point votre cœur, et ne fermez point votre main pour votre frère, quand il sera pauvre; que votre cœur ne lui donne point à regret: alors le Seigneur votre Dieu vous bénira dans toutes vos œuvres\*.*

Ne vous faites jamais un jeu de la douleur et de l'affliction; gardez-vous même de tourmenter le plus vil insecte de gaieté de cœur.

Les jeunes gens ont un penchant irrésistible à former des relations particulières, et à jouir des douceurs de l'amitié. Cet âge est la saison des liaisons intimes. Celles que l'on chérit alors se soutiennent, non-seulement dans les années suivantes, mais elles se perpétuent jusqu'au dernier soupir avec une vivacité, une constance à laquelle n'atteignent jamais celles qu'on contracte dans un âge plus froid. Dieu nous garde de combattre un penchant si naturel, un sentiment si propre à faire le charme de l'existence! Heureux ceux qui l'éprouvent! plus heureux cependant ceux qui ne s'y livrent qu'avec la plus grande circonspection! En effet, la plupart de ces prétendues amitiés des jeunes gens, ne sont que des combinaisons de plaisir. Fondées sur le caprice et le désœuvrement,

\* Deut. xv, 7, 10.

on les voit se dissoudre aussi promptement qu'elles furent contractées. Souvent même elles sont le résultat d'une complaisance intéressée et d'une basse adulation, d'une part, et d'une crédule bonté de l'autre. Gardez-vous de former des liens si imprudens, si dangereux, car tôt ou tard ils vous couvriraient de déshonneur. Pensez que votre caractère se formera sur celui des amis que vous aurez choisis, et que dans le monde on vous jugera sur leurs actions autant que sur les vôtres. Soyez donc difficiles et circonspects à contracter des liaisons intimes; mais lorsqu'une amitié vertueuse aura pénétré votre cœur, regardez-la comme un engagement sacré, indissoluble. Ne vous attirez jamais le reproche de légèreté et d'inconstance; car il indique toujours, ou un esprit frivole, ou un mauvais cœur. Respectez tous les secrets de votre ami. Ayez l'œil constamment ouvert sur ses intérêts. Ne le fuyez point quand il est dans le danger ou dans l'affliction. Repoussez l'idée d'acquérir aucun avantage à son préjudice. *Car le véritable ami aime en tout tems, dit le Sage, et dans l'adversité on trouve en lui un frère. N'abandonnez point votre ami ni l'ami de votre père.*

En un mot, désirez-vous être vraiment

aimables dans la société ? éloignez de vos manières , de vos discours , toute apparence d'aigreur. Que l'affabilité dirige tous vos procédés ; qu'elle parte d'un cœur honnête et doux plutôt que d'une politesse étudiée. Respectez l'usage dans les choses indifférentes , mais méprisez la mode quand elle devient condamnable. Que vos mœurs soient simples et naturelles , et vous serez bientôt l'objet de l'affection , du respect de vos semblables. L'affectation est une véritable difformité. En se formant sur des modèles fantastiques , ou en renchérissant sur les autres par son empressement à suivre toutes les folies régnantes , le jeune homme commence par être ridicule , il finit par devenir immoral.

V. PERMETTEZ-MOI de vous recommander particulièrement la tempérance dans les plaisirs. Permettez-moi de vous exhorter à fuir cet écueil , contre lequel , de génération en génération , tant d'insensés continuent à se briser. L'amour du plaisir , naturel dans tous les âges , enflamme sur-tout le jeune homme d'une ardeur excessive. La nouveauté ajoute un charme à chaque jouissance. Le monde est à ses yeux un festin continuel ; et la santé , la vigueur , l'effervescence de ses esprits , la

vivacité de son imagination, tout l'invite à en jouir sans ménagement. C'est en vain que nous l'avertissons du danger qu'il court. Si la religion lui proscriit quelque plaisir, il l'accuse d'une sévérité insupportable; et quand le vieillard hasarde quelques avis, il lui reproche d'oublier qu'il a été jeune à son tour. — Et cependant, mes chers amis! à quoi se réduisent les défenses de la religion et les conseils de la vieillesse à l'égard du plaisir? Ils sont tous compris dans ces mots: Ne nuisez ni à vous-mêmes, ni à vos semblables, dans la recherche du plaisir. Avec ces restrictions, il est permis; sans elles, il est criminel, parce qu'il conduit au malheur. Or, dites-le-nous, en quoi cette loi est-elle plus sévère que celle que tout homme sage s'impose à lui-même? Nous ne vous sommons point de renoncer au plaisir, mais d'en jouir avec sécurité. Loin de l'affaiblir, nous vous exhortons à le poursuivre sur un plan qui s'étende au-delà du moment. Nous vous proposons des mesures, et pour vous en assurer la possession, et pour en prolonger la durée.

Consultez votre nature. Considérez-vous, non-seulement comme des êtres sensitifs, mais comme des êtres raisonnables; non-seulement comme raisonnables, mais comme sociables;

non-seulement comme sociables, mais comme immortels. Tout ce qui tend à dégrader votre nature dans quelqu'une de ces prérogatives, ne saurait vous procurer plus de plaisir, que ce qui altère une partie essentielle du système de la vie ne peut améliorer la santé. Pour démontrer cette conséquence, nous en appellerons non-seulement à l'autorité de la religion, non-seulement au témoignage de la vieillesse, mais à vous-mêmes, mais à votre propre expérience. Nous vous le demanderons, N'avez-vous pas éprouvé, au milieu de vos excès criminels, que votre plaisir était plus que compensé par les peines qui en étaient la suite? Nous vous le demanderons, Chaque infraction particulière aux lois de la tempérance, ou du moins chaque habitude criminelle, n'a-t-elle pas été comme un glaive qui vous a percé le cœur? n'a-t-elle pas eu des conséquences qui vous ont fait repentir amèrement de vous y être livrés? *Combien encore, simples que vous êtes! continuerez-vous à vivre dans la simplicité?* Combien de tems parcourrez-vous encore ce cercle de folies et d'égaremens? et combien de fois vous exposerez-vous témérairement à tomber dans le même piège? S'il vous reste quelque pudeur, quelque fermeté, ah! fuyez les tenta-

tions , auxquelles vous avez déjà succombé , avec plus de soin que vous n'éviteriez une infection pestilentielle. Rompez tout commerce avec le libertin et le débauché. *Lorsque les pécheurs vous appelleront à eux , ne leur cédez pas. Ne vous laissez point séduire par la belle couleur du vin qui brille dans la coupe. Il coule aisément ; mais c'est un serpent qui vous mord , c'est un basilic qui vous pique. Détournez vos yeux de la femme débauchée , et n'approchez point du seuil de sa demeure. Que votre cœur ne vous attache point à ses pas , car sa maison est la voie de la perdition. Si vous la suiviez , vous seriez comme un oiseau qui se précipite dans les filets , ne sachant point qu'ils sont tendus pour sa perte.*

Par ces malheureux excès , par ces plaisirs irréguliers , hélas ! combien d'aimables dispositions défigurées et de cœurs innocens corrompus ! combien de talens étouffés dès leur naissance , combien d'espérances si flatteuses pour des parens , pour des amis , entièrement détrompées ! Qui ne verserait des larmes , sur la nature humaine , en voyant cette journée qui , le matin , s'annonçait si brillante , se changer , avant le soir , en ténèbres épaisses ? en voyant cette humeur

douce et agréable , qui d'abord captivait tous les cœurs , cet esprit qui brillait dans toutes les sociétés , cette habileté qui promettait les plus grands succès , tous ces avantages sacrifiés à une basse sensualité ; et ce jeune homme qui semblait destiné à fournir la plus brillante carrière , au milieu de l'estime publique , conduit au tombeau , par ses débauches , dès le commencement de son existence , ou condamné toute sa vie à l'inutilité , au mépris ? — Tels sont vos trophées , ô plaisirs criminels ! C'est ainsi que vous coopérez avec l'ennemi de Dieu et des hommes , couvrant d'infamie celui qui s'abandonne à vous , trompant toutes ses espérances dans ce monde , et rompant les sources de son bonheur éternel.

VI. LA diligence , l'industrie et le sage emploi du tems sont encore des devoirs essentiels à la jeunesse. En vain sera-t-elle douée des plus beaux talens , si elle manque d'activité pour les mettre en œuvre , tous les conseils qu'on pourrait lui donner , soit pour son bonheur temporel , soit pour la perfection de son ame , deviendraient inutiles.

C'est dans la jeunesse qu'on prend le plus aisément l'habitude du travail. A cet âge se réunissent tous les motifs qui peuvent y con-

duire : l'ambition et le devoir, l'émulation et l'espérance ; à cet âge, les scènes les plus brillantes s'ouvrent à nos yeux, et nous sommes le plus flattés d'y jouer un rôle distingué. Si vous fermez l'oreille à ces voix puissantes, pour vous plonger dans une stupide inaction, quelle force alors sera capable de ranimer votre activité, quand vous serez parvenus à un âge plus avancé, où l'on est, pour l'ordinaire, plus froid et moins susceptible d'application ?

L'industrie est non-seulement la source des plus grands progrès, mais le fondement des plaisirs les plus purs. Rien n'est si contraire aux vraies jouissances de la vie que l'état de foiblesse et d'inertie dans lequel l'indolent passe sa vie. L'homme sans industrie, peut posséder, mais il ne saurait jouir. Le travail seul assaisonne le plaisir. Il développe tout ce qu'il y a de bon en l'homme. Seul, il peut créer un esprit sain dans un corps sain. Il existe une si forte incompatibilité entre la paresse et ces deux avantages, qu'il est très-difficile de prononcer si elle est plus funeste à la vertu qu'à la santé et au bonheur. Quoique inactive en elle-même, ses effets sont très-puissans et très-pernicieux.

Elle a l'apparence d'une rivière dont le cours est très-lent; mais elle mine peu à peu tout ce qu'elle rencontre de stable et de florissant. Non - seulement elle sape toutes les vertus dans leur fondement; mais elle fait tomber, sur celui qu'elle subjugué, un déluge de crimes et de malheurs: telle une eau sans mouvement se putréfie d'abord par la stagnation, mais bientôt, lançant des vapeurs méphitiques, elle remplit l'atmosphère d'émanations homicides.

Fuyez donc l'oisiveté, car elle est la source de la plupart des désastres et des *forfaits*; et par ce mot *oisiveté*, je comprends non-seulement l'inaction proprement dite, mais ce cercle d'occupations frivoles dans lequel tant de jeunes personnes passent les momens les plus précieux de leur vie, sans cesse partagées entre une société frivole et les amusemens publics, entre les travaux de la toilette et l'ostentation de leur personne. — Et ce serait sur de tels fondemens que vous établiriez l'espoir de devenir dans la suite utiles et estimables! Et vous pourriez vous flatter, à l'aide de ces qualités seules, de mériter l'approbation de la partie raisonnable du genre humain, et de répondre à l'attente de vos amis, de vos compatriotes! — La jeunesse a

besoin d'amusemens. Il serait aussi inutile que cruel de les proscrire. Mais s'ils sont permis comme délassement , ils sont très-repréhensibles comme occupation. Alors ils deviennent un abîme qui engloutit le tems , et un poison qui corrode l'ame. Ils fomentent les passions criminelles , ils éteignent le courage , ils assoupissent l'activité , ils remplacent la vigueur naturelle de la jeunesse , par une mollesse efféminée et méprisable.

Pour vous préserver de ces dangereuses influences , employez votre jeunesse à acquérir des connaissances , et à cultiver des talens que vous puissiez retrouver avec atisfaction dans l'âge mûr. L'étude des sciences , est une des plus nobles occupations de la jeunesse. Le désir de s'instruire indique un esprit élevé ; il est nécessairement uni à plusieurs qualités , à plusieurs vertus. Mais quand votre genre de vie ne vous permettrait pas l'étude , une bonne éducation vous fournira toujours assez d'occupations , si vous êtes disposés à en profiter. *Quoi que vous entrepreniez , soyez jaloux de vous distinguer.* Une généreuse ambition , une louable sensibilité aux éloges , sont , sur-tout à votre âge , la marque certaine d'une ame vertueuse. Ne pensez pas que les faveurs de la fortune ou le relief

d'une naissance illustre , vous dispensent jamais de l'application et du travail. Le travail est la loi de notre être. C'est la demande de la nature qui nous soumet à des besoins , de la raison qui nous enseigne à les satisfaire , de Dieu qui nous ordonne d'être utiles à nos semblables. En un mot , rappelez-vous sans cesse que les années qui passent maintenant sur votre tête , laissent derrière elles une trace éternelle. Elles pourront échapper à votre esprit peu réfléchi ; mais elles subsisteront à jamais dans le souvenir de Dieu. Elles occuperont une place importante dans le registre de votre vie. Elles s'éleveront en témoignage en votre faveur ou contre vous , à ce jour redoutable où le Juge suprême vous sommerá de rendre compte de vos œuvres , et sur-tout de l'emploi de votre jeunesse.

Je viens de présenter à votre méditation les principales qualités qui forment cette *conduite bien réglée* , ce caractère sage et religieux que l'Apôtre recommande à la jeunesse ; la piété , la modestie , l'amour de la vérité , la bienveillance , la tempérance et l'industrie. Qu'elle soit longue ou courte , la carrière que vous êtes destinés à fournir , c'est ainsi qu'il faut y faire votre entrée ; et si vous dirigez

vosre course sur ce plan sage et raisonnable ,  
quoi qu'il puisse vous arriver, son terme sera  
à la fois honorable et heureux. *Car ce n'est  
pas le nombre des années qui rend la vieil-  
lesse vénérable. Mais la sagesse tient lieu de  
cheveux blancs, et une vie sans tache d'une  
grande vieillesse.*

JE ne terminerai point ce Discours sans vous  
exhorter, de nouveau, à vous soumettre à la  
volonté de Dieu, et à ne jamais oublier, au  
milieu des efforts que vous ferez pour vous  
distinguer, que vous dépendez absolument  
de sa suprême sagesse. Il n'est que trop ordi-  
naire aux jeunes Gens, même à ceux qui n'a-  
bandonnent point les voies de la vertu et de  
l'honneur, de se reposer avec présomption  
sur eux-mêmes. Pleins de confiance en leur  
habileté, et persuadés qu'avec son appui, ils  
réussiront dans tout ce qu'ils entreprendront,  
ils jugent inutile de solliciter la protection  
divine, ou de puiser des lumières et des se-  
cours dans une religion qu'ils ne sont que  
trop portés à regarder comme une discipline  
sombre et mélancolique. Hélas! que vous con-  
naissiez peu les dangers qui vous menacent,  
vous qui attendez tout de vous-mêmes! Sans  
l'appui de la religion, comment votre sagesse

et votre vertu pourront-elles surmonter les épreuves auxquelles vous êtes continuellement exposés ? Combien de fois les chocs redoublés d'une tentation n'ont-ils pas renversé les meilleures intentions ? Combien de fois l'infortune n'a-t-elle pas triomphé de la plus grande constance ? *Toute grâce excellente et tout don parfait viennent d'en haut.* La sagesse et la vertu *procèdent du Père des lumières*, comme *les richesses et les honneurs*. Privés de sa protection, malgré tous les talens dont vous vous glorifiez, vous serez aussi malheureux que des orphelins abandonnés dans un désert inconnu, sans guide pour les diriger, sans asyle pour les préserver de l'orage qui se forme sur leur tête. Corrigez donc cette arrogance mal fondée qui vous aveugle et vous égare. Loin de vous flatter de rendre jamais votre bonheur indépendant de l'Être qui vous a formés, approchez-vous du Rédempteur du monde, par votre foi, par votre repentir ; et sollicitez la protection du Dieu de l'univers, par votre vénération et vos prières. En un mot, que chacun de vous grave, dans le fond de son cœur, en caractères ineffaçables, ces paroles solennelles qu'un grand Roi prononça au lit de mort, en remettant à son fils les rênes de l'empire ; paroles qui

semblent adressées aux jeunes gens de tous les états : *Toi, Salomon, mon fils, connais le Dieu de ton père ; sers-le d'un cœur intègre et dévoué à son service. Car l'Éternel sonde tous les cœurs et connaît toutes les pensées ; si tu le recherches, il se fera trouver à toi ; mais si tu l'abandonnes, il te rejettera pour toujours\*.*

\* Chron. xxviii, 9.

---

## SERMON II.

### DEVOIRS DE L'AGE MUR.

---

I. COR. XIII, 11.

*Quand je suis devenu homme , je me suis  
défait de ce tout qui tenait de l'enfant.*

*A chaque chose sa saison , dit le Sage ; et  
il est un tems pour tout ce qu'on entreprend  
sous le soleil. S'il est des devoirs attachés aux  
divers degrés de la fortune , il en est aussi  
qui appartiennent à chaque période de la vie  
humaine. Tous les âges , sans doute , doivent  
prendre pour règle de conduite , cette loi im-  
prescriptible : Crains Dieu , et observe ses  
commandemens , car c'est là le tout de l'hom-  
me. La piété envers Dieu , et la charité à l'é-  
gard du prochain , voilà les principes qu'il con-  
vient à tous les hommes d'adopter , dès qu'ils  
deviennent capables de penser et d'agir. Nean-  
moins ces vertus prennent des formes relatives  
aux diverses époques de la vie ; et quand elles*

se présentent sous l'aspect le plus convenable à notre âge , elles impriment à la conduite un mouvement régulier , elles donnent de la dignité au caractère , et une grâce toute particulière aux actions. Dans le Discours précédent , j'ai indiqué les vertus qui embellissent la jeunesse. Le Discours suivant sera consacré à présenter des consolations à la caducité. L'âge mûr offre à nos méditations un sujet également vaste. Cette époque étant celle du travail et de l'activité , elle renferme dans son enceinte tout l'édifice de la religion. On ne peut donc lui assigner un caractère particulier. Dans cet âge où l'on a déjà franchi les limites de l'adolescence , mais où l'on n'a point encore pénétré dans les régions silencieuses de la vieillesse , il est des devoirs relatifs à ce nouveau genre de vie , que la réflexion prescrit à l'homme , ou que du moins elle devrait lui recommander. Il serait bien inconsideré , celui qui , dans la carrière de l'âge mûr , ne s'arrêterait pas de tems en tems pour mesurer combien il est déjà loin des riantes contrées de la jeunesse , combien il est près de la vallée de la caducité. Alors quel rôle lui importe-t-il de jouer ? Quels devoirs Dieu et la société ont-ils le droit de lui fixer : voilà les grands objets sur lequel je me propose de diriger votre

attention. Je l'obtiendrai sans doute, car ce sujet intéresse le plus grand nombre des chrétiens qui m'écoutent.

I. J'OBSERVERAI d'abord que le premier devoir de ceux qui sont *devenus hommes*, est de se défaire de tout ce qui tient de l'enfance. Elle est passée la saison de la folâtre jeunesse. L'étourderie, les passions ont eu leur règne; règne peut-être trop long, mais auquel il est convenable de fixer un terme. La jeunesse a besoin d'une grande indulgence. Beaucoup de choses sont excusables en elle, qui bientôt deviendront impardonnables. Il est même des actions qui, pleines de grâces dans l'adolescence, deviennent, dans l'âge mûr, ridicules, si elles ne sont pas criminelles. C'est une grande preuve de sagesse que d'abandonner les régions du jeune âge au moment favorable; et de prendre le caractère de l'homme fait, sans encourir le reproche, ou de conserver hors de saison les habitudes de la jeunesse, ou d'affecter un rigorisme formaliste et méprisant. La nature a établi des limites pour séparer les plaisirs, les actions, les travaux, propres aux divers âges de la vie. Il ne nous convient ni de franchir ces limites par une transition trop brusque, trop vio-

lente, ni de séjourner trop long-tems en-deçà de la barrière, tandis que la nature nous en joint de continuer notre course au-delà de son enceinte.

Il est deux choses, en particulier, à l'égard desquelles l'âge mûr doit soigneusement se tenir à l'écart de la jeunesse : une conduite légère et un goût désordonné pour le plaisir. L'esprit enjoué du jeune homme, le conduit souvent à une légèreté inconsidérée ; légèreté quelquefois amusante, quelquefois nuisible, mais toujours excusée par son inexpérience, quoiqu'elle l'entraîne souvent à des dangers funestes. Une conduite plus composée, plus raisonnable, doit être l'apanage de l'âge mûr. Affecter les vanités de la jeunesse, c'est dégrader la dignité de l'homme fait ; c'est ôter à ses manières tout ce qu'elles pourraient avoir d'agréable ; c'est s'exposer au mépris, en cherchant follement à plaire par ces dehors empruntés. L'enjouement est bienséant à tous les âges. Mais l'enjouement convenable à l'homme est aussi différent de la légèreté de l'enfant, que le vol de l'aigle est supérieur au timide mouvement d'un léger volatile.

Si nous devons nous garder avec soin de rétrograder follement vers la légèreté de la

jeunesse. — Exhortation également convenable aux deux sexes. — Préservons-nous bien plus sérieusement encore de ce goût immodéré du plaisir, auquel le jeune homme n'est malheureusement que trop porté. Ce goût, nous ne saurions trop tôt l'écarter de notre cœur. Il conduit à la ruine dans toutes les périodes de la vie. Néanmoins, tant que les excès auxquels il expose, sont bornés aux premières scènes de l'existence, il y a de l'espoir, que quand la fièvre du tempérament sera abattue, la sobriété prendra le dessus, et que la main de la sagesse saisira le gouvernail de la conduite. Mais quand la saison de la jeunesse est passée, si l'amour de l'intempérance lui survit; si loin de prêter l'oreille à la voix de l'honneur, ou de fixer son attention sur les soins et les affaires convenables à l'homme, on persévère dans le même système de paresse et de sensualité; alors la maladie offre bien peu d'espoir. Il y a lieu de craindre que cette immaturité ne soit de longue durée, et que les plaisirs, les passions du jeune homme n'épuisent, ne terrassent l'homme fait. Il est difficile, sans doute, de rompre des attachemens qu'une longue habitude fit chérir. Elle est pénible dans son commencement, la tâche d'imposer à notre conduite une con-

trainte à laquelle nous n'étions nullement accoutumés. Mais cette épreuve, chacun doit s'y soumettre, en entrant dans une nouvelle carrière, et en arrivant à une nouvelle période de la vie. Que ceux qui sont dans cette situation, réfléchissent bien qu'ils jouent maintenant le tout pour le tout. Leur caractère et leur honneur, leur fortune et leurs succès dans le monde, dépendent en grande mesure de leurs premiers pas sur le théâtre d'une vie active. Le monde alors les regarde d'un œil observateur. Il étudie leurs démarches, il interprète leurs motifs, il présage quelle sera leur conduite future. Ainsi donc, défaites-vous de *tout ce qui tient de l'enfance*. Jetez arriére de vous ces frivoles amusemens, ces plaisirs permis tout au plus au jeune homme; ne détruisez point les espérances que vos amis, vos parens, conçoivent à votre égard. Des soins plus sérieux, de plus nobles occupations vous attendent. Acquitez-vous avec un esprit ferme et vigoureux des fonctions auxquelles vous êtes appelés. Cela me conduit,

II. A établir les devoirs particuliers auxquels sont soumises les personnes d'un âge mûr. Les voilà introduites sur la scène de l'activité, les voilà plongées dans le tumulte et

le fracas du monde ; là toutes leurs facultés seront mises en exercice ; là tout ce qui existe d'important dans les affaires humaines, va les circonvenir et les envelopper. Le tems de la jeunesse était une préparation à une vie plus active. Dans la vieillesse notre tâche est achevée , et le repos nous est permis. L'âge mûr est la saison où l'on s'attend que nous recueillerons les fruits que l'éducation avait cultivés et conduits à leur maturité. Nous avons tous été formés pour nous aider les uns les autres. Les besoins de la société imposent à chaque homme la loi de se livrer au travail ; ils exigent que chacun remplisse sa tâche dans le département qui lui a été confié. Ils veulent que les uns soient désignés pour commander , les autres pour obéir ; les uns pour préserver la société de tout danger , les autres pour maintenir l'ordre et la paix intérieure ; les uns pour pourvoir aux commodités de la vie , les autres pour accélérer les progrès de l'esprit ; la plupart pour travailler , le plus petit nombre pour concevoir et diriger. En un mot , la société fixe à chacun son œuvre ; et ces travaux mettent en activité plusieurs devoirs moraux ; ils développent plusieurs grâces religieuses. Il n'est permis à personne de demeurer simple spectateur dans ce monde. Ni le

rang, ni les dignités, ni la naissance, ni l'étendue des possessions, n'exemptent aucun homme de contribuer pour sa part au bien public. Voilà le précepte de Dieu; voilà la voix de la Nature. Voilà ce qu'à juste titre, l'homme exige de tous ses semblables.

Voyons donc les premières questions que l'homme qui est dans la vigueur de l'âge doit se proposer à lui-même. « Pourquoi suis-je » dans ce monde? Qu'ai-je fait jusqu'à présent pour glorifier Dieu et servir mes frères? » Remplis-je convenablement la place que » m'a fixé mon rang ou mon état? Laisserai-je après moi quelque souvenir de mon existence? ou bien mes jours s'écoulent-ils sans fruit, au moment où je pourrais être de quelque importance dans le système des affaires humaines? » Que personne ne s' imagine qu'il n'est d'aucune importance; et qu'il jouit par conséquent du privilège de consumer tout son tems à des bagatelles. Tous ont reçu des *talens*; les uns *dix*, les autres *cinq*, quelques-uns *deux*. *Faites-les valoir jusqu'à ce que je revienne* \*, voilà l'ordre exprès du Maître suprême de l'univers. Possédez-vous des qualités supérieures? êtes-vous distingués par les plus précieux dons de la

\* Luc, xix, 13.

fortune? un champ plus vaste d'utilité s'ouvre à vos yeux; et le monde a le droit d'attendre de vous des services plus signalés. Lors même que vous n'occuperiez qu'une des places subalternes de la société; quand votre sphère d'activité serait resserrée dans d'étroites limites, vous ne seriez point pour tout cela dispensés d'être utiles à vos semblables. Souvenez-vous bien, que tous les états, toutes les conditions, se composent des importantes relations, de maîtres et de serviteurs, d'époux et d'épouses, de parens et d'enfans, d'amis et de frères, de citoyens et de sujets. L'observation de ces devoirs réciproques fait une grande partie des travaux assignés à l'âge mûr. La plupart nous couvrent du voile de l'obscurité. Mais s'ils sont remplis honorablement, ils porteront toujours avec eux leur récompense.

Enfin, l'industrie, quelles que soient les formes que la vertu lui communique, doit donner de l'énergie et de la vigueur à l'âge mûr. Elle lui inspirera de la satisfaction et de la grandeur d'ame. Elle imprimera au courant de nos années un mouvement doux et uniforme, qui préviendra la putride stagnation de la paresse et de la nonchalance. La paresse est le grand corrupteur de la jeu-

nesse ; elle est la honte , le déshonneur de l'âge mûr. Celui qui , dans le printems de la vie , trouve le tems de languir les bras croisés , et sans occupation , donne à soupçonner qu'il n'a point étudié les devoirs que son âge lui impose ; du moins est-il certain qu'il n'a point consulté son propre bonheur. Mais au milieu du fracas du monde , craignons de négliger,

III. DE nous garder avec un soin vigilant contre les dangers qui menacent particulièrement l'âge mûr. Il est bien déplorable qu'il n'existe pas une seule époque dans la vie de l'homme , où sa vertu ne soit pas en danger. Le plaisir tend ses pièges à la jeunesse ; quand la saison de la folie est passée , d'autres tentations lui succèdent ; et ces tentations ne sont pas moins formidables à la vertu. L'amour du plaisir a pour successeur la passion de l'intérêt. Cette passion parvient bientôt à occuper toute la capacité de l'ame ; de sorte que le changement qu'éprouve le caractère , n'est nullement à son avantage. La jeunesse , au milieu de ses excès , nourrit du moins de vertueuses affections. Les liens de l'amitié , l'amour de l'honneur , la chaleur d'un cœur sensible , donnent du lustre à son caractère , et couvrent plus d'une faiblesse. Mais l'in-

térêt est-il devenu le principe dominant, il parvient bientôt à dégrader l'esprit et à endurcir le cœur. Il amortit le sentiment de tout ce qui est sublime et parfait; il resserre les affections dans un cercle étroit; il étouffe toutes les étincelles de tendresse, de générosité, qui n'aguères échauffaient le cœur.

Plus les projets temporels se multiplient, plus les rivalités prennent d'empire, plus l'ambition, la jalousie, l'envie, se combinent avec l'intérêt, pour exciter tout ce que les passions ont de vil, et accroître la corruption de l'ame. Cet homme avait d'avance formé la louable résolution de ne s'avancer dans le monde que par des moyens légitimes et respectables. Il a conservé quelque tems une haine profonde pour tout ce qui lui paraissait digne de blâme. Mais ici, il est l'objet de la violence d'un ennemi; là, il est supplanté par un rival plus adroit. L'orgueil d'un supérieur le provoque. L'ingratitude d'un ami l'exaspère. L'animosité aigrit son caractère. Le soupçon empoisonne son cœur. Il voit ou croit voir l'homme artificieux et entreprenant l'assaillir de toute part. Il contemple la corruption et l'iniquité levant une tête audacieuse, la modestie négligée, la haine et l'astuce usurpant toutes les distinc-

tions. Trop aisément l'exemple des autres l'initie dans ce mystère du vice qu'on appelle les *voies du monde*. Ces funestes leçons, il juge nécessaire de les faire servir à sa propre défense ; et, par degrés, il prend ce caractère souple et versatile, qui lui a paru si commun parmi les hommes, et si souvent couronné du succès.

Voilà quelques-uns des nombreux dangers auxquels se trouve exposé l'homme profondément engagé dans les affaires de cette vie. Il faut une bien grande fermeté dans les principes religieux, il faut une constance dans la vertu bien soutenue, pour l'empêcher de contracter cet esprit du monde, et d'être entraîné par la multitude de *ceux qui font le mal*. Vous qui vous voyez en butte à de tels dangers, appelez à vous les seuls principes qui pourront vous fortifier contre des tentations si dangereuses. Souvenez-vous que, quelle que soit votre condition sur cette terre, vous êtes des hommes, vous êtes des chrétiens. Voilà le double caractère que vous devez soutenir ; caractère supérieur, s'il vous dirige avec dignité, à tous les titres dont les cours peuvent vous décorer ; supérieur à tout ce qu'on peut acquérir dans la tourbe d'un monde sans cesse agité. Pensez que, quelque

désirable qu'il vous paraisse d'accroître votre opulence, ou de rehausser votre rang, ce que vous devez regarder comme beaucoup plus sacré, c'est de maintenir votre intégrité et votre honneur. Les avez-vous perdus, la fortune ou les dignités conserveront bien peu de charmes ; elles n'auront pas long-tems le pouvoir de vous protéger, de vous préserver du dédain d'un monde observateur. Vous paraîtrez même, à vos propres yeux, méprisables et malheureux. — Que les affaires de ce monde n'absorbent pas entièrement vos pensées et vos loisirs. Fuyant cet air contagieux qu'on respire dans son sein, retirez-vous de tems en tems sous cet ombrage salutaire consacré à la sagesse et à la dévotion. Là, conversant sérieusement avec votre ame, élevant vos cœurs au Père des esprits, vous vous étudierez à calmer ces passions inquiètes, à corriger ces désordres intérieurs que le commerce du monde avait excités et augmentés. Afin de rendre plus efficace ce remède de l'ame, il est de la plus haute importance,

IV. QU'EN avançant en âge, nous portions souvent nos regards sur les tems qui se sont écoulés, et les révolutions dont nous avons

été les témoins. En nous livrant à cette méditation , le premier sentiment qui s'élevera dans notre ame , sera le souvenir de tout ce que nous devons à Dieu , dont la main tutélaire nous a guidés dans les sentiers glissans de la jeunesse , et nous fait jouir maintenant de tous les avantages de la maturité. Portez vos regards , mes amis , vers ceux qui entrèrent avec vous dans la carrière de la vie. Voyez combien sont tombés sous la faux de la mort. Comptez combien d'espaces vides dans le catalogue de ceux qui furent autrefois vos compagnons. Au milieu de cette dévastation générale , si vous avez été conservés , si vous avez été bénis , considérez combien vous devez de reconnaissance à la bonté Divine. Recherchez si votre conduite a répondu à ces obligations ; si vous avez honoré le Dieu de vos pères , en public et en particulier , comme il convenait de le faire ; et si , au milieu des événemens imprévus que l'avenir cache encore à vos yeux , vous avez lieu de vous flatter que l'Éternel continuera de vous honorer de sa puissante protection.

Rappelez à votre esprit les diverses révolutions qui se sont succédées depuis que vous jouez un rôle sur le théâtre du monde. Réfléchissez sur les changemens qu'ont éprouvés

les hommes et les mœurs, les usages et les opinions, les fortunes privées et les gouvernemens politiques. Les observations que ces révolutions ont fait naître dans votre esprit, et l'expérience que vous en avez acquise, ont-elles augmenté votre sagesse en raison de leur importance? Les événemens que vous avez vu se succéder sur la scène du monde, vous ont-ils détachés de cet amour déraisonnable que vous lui portiez? Vous a-t-elle été profitable cette grande leçon, que, comme *la figure de ce monde passe*, il ne faut chercher de stabilité qu'en Dieu et la vertu? Il nous serait bien utile de nous arracher de tems en tems du milieu du tourbillon du monde, pour faire quelques retraites dans les bras de l'innocence et du repos, de la pensée et de la méditation. Alors seulement, nous pourrions, avec calme et réflexion, reporter nos regards vers le passé, et anticiper l'avenir.

Cet avenir fixe souvent nos yeux ardens et inquiets, et notre imagination l'associe à toutes les idées de jouissances et de félicité. Mais si nous l'envisageons avec l'œil de la sagesse, nous nous persuaderons, que loin d'offrir aucune différence avec le passé, il nous présentera comme lui, un mélange d'espérances et de craintes, de joie et de chagrins.

Pour nous préparer à tous les événemens, cultivons ce courage intrépide, qui, fortifié par une pieuse confiance en Dieu, nous donnera le pouvoir de soutenir avec dignité les vicissitudes de notre état. Aucune disposition n'est plus nécessaire à ceux qui doivent passer cette saison orageuse de la vie. Qu'ils abandonnent la mollesse et la volupté à ces jeunes gens, sans expérience, qu'amusement les riantes perspectives du bonheur. Mais quelles sont les dispositions les plus convenables à ceux qui sont arrivés au milieu de leur course, qui doivent être initiés dans tous les mystères du monde, et qui savent combien ils auront de dangers à courir au milieu de ses écueils ; c'est la fermeté, la vigueur de caractère, une inébranlable stabilité dans leurs résolutions ? Telle est l'armure dont ils doivent se ceindre étroitement, s'ils veulent entrer dans la carrière avec l'espoir du succès. — Tout en nous étudiant à corriger les erreurs et à prévenir les dangers particuliers à l'âge mûr,

V. JETONS encore les fondemens de notre bonheur dans la vieillesse. Cette période, nous espérons tous de l'atteindre ; et au milieu des fatigues du monde, nous l'envisageons dans le lointain, avec satisfaction,

comme l'époque de la retraite et du repos. Mais gardons-nous de nous laisser égarer. Elle sera pour nous une saison de tourmentes et d'orages, si nous n'y portons qu'un esprit ignorant et corrompu. La vieillesse, comme toutes les autres époques de la vie, exige une préparation, et cette préparation a ces trois objets principaux : Étendre la sphère de notre esprit ; acquérir de vrais amis ; se livrer à la pratique de la vertu. Il est une autre recherche qu'il est bien inutile de vous recommander ; c'est celle des richesses. Car, quoique la plupart des hommes regardent leur acquisition comme beaucoup plus importante que celle des trois avantages que je viens de désigner, on peut affirmer avec certitude que, sans ces autres biens, toutes les richesses que nous pourrions accumuler, deviendraient insuffisantes pour nous faire couler avec tranquillité les derniers jours de notre existence.

Celui qui désire de passer en paix les années de la vieillesse, doit s'occuper, au moment favorable, à prendre le goût des sciences utiles, et agrandir la sphère de son intelligence par l'observation et la pensée, la lecture et la méditation. Il puisera dans ces occupations un plaisir bien noble et bien pur, quand tous les autres plaisirs s'éloigneront de

lui. S'il porte dans la retraite solitaire de l'âge avancé un esprit vide et sans instructions, qu'aucune connaissance n'éclaire, que n'occupe aucune idée sublime, et qui ne trouve en lui-même aucun aliment, il passera bien des heures dans la mélancolie et l'ennui. — Il y a plus; lorsque l'homme descend dans la vallée des infirmités, le secours de ses amis lui devient bien plus nécessaire que dans toute autre époque de la vie. C'est alors qu'il doit désirer de se voir entouré de tous ceux qui le chérissent et le respectent, qui supportent ses infirmités, allègent ses travaux, et l'égaient par les charmes de leur société. Que dans l'été de ses jours, pendant qu'il en a la force et les moyens, il jette les fondemens de cet amour, de ce respect dont il désire d'environner ses cheveux blancs, par des services utiles, par une louable bienfaisance, par une conduite honorable et vertueuse. — Enfin, qu'il considère une bonne conscience, la paix avec Dieu et l'espoir du Ciel, comme les consolations les plus efficaces dont il puisse jouir, quand les *jours mauvais viendront*, dans lesquels, sans cela, il ne *trouverait aucun plaisir*. Ce n'est pas seulement dans des actes momentanés de piété qu'il peut puiser ces douces consolations. Le cours régulier

d'une conduite consacrée à la dévotion et à la vertu , au travail et à la fidèle observation de tous les devoirs de notre état , voilà la meilleure préparation pour la vieillesse , pour la mort , pour l'immortalité.

Parmi les mesures qu'il vous importe de prendre pour couler en paix les dernières années de votre vie , permettez - moi d'avertir chacun de vous de ne point oublier de mettre ordre à ses affaires temporelles pendant qu'il en est tems encore. C'est un devoir que vous prescrit votre caractère , votre famille , ou ceux qui doivent vous succéder. Mais ce devoir vous l'ajournez souvent de la manière la plus inconsidérée , tant est puéril votre éloignement de toutes les pensées relatives à votre départ de ce monde. Gardez-vous néanmoins de vous confier trop aveuglément en ce que vous serez dans votre vieillesse , car le fardeau de ce jour sera assez pesant pour que vous puissiez le supporter. Plus l'homme avance en âge , moins il songe à la mort. Elle occupe peut-être plus fortement la pensée du jeune homme que celle du vieillard. Plus l'esprit est faible , plus les idées mélancoliques sont fatigantes ; et long-tems accoutumé au monde , on supporte difficilement l'idée qu'il faudra bientôt le quitter. —

Néanmoins, comme cette séparation est un tribut que tous les hommes doivent acquitter, prenons de bonne heure nos mesures pour quitter la scène de la vie, quand notre tour viendra de l'abandonner, avec décence, avec dignité, ne laissant point sans exécution ce qu'il est convenable que nous fassions avant la mort. Vivre long-tems : que ce soit moins là notre vœu favori que de bien vivre. Si nous restons trop long-tems sur cette terre, nous ne vivrons que pour être les témoins d'une multitude de scènes affligeantes, et nous voir jetés dans un plus vaste cercle d'infortunes. Celui qui a servi fidèlement ses contemporains sur cette terre; celui qui a honoré Dieu, et exercé la bienfaisance à l'égard de ses frères; celui qui fut toute sa vie respecté, chéri; celui dont la dépouille mortelle est accompagnée du sincère regret de tous ceux qui le connurent; celui enfin dont la mémoire est honorée, cet homme a dignement rempli sa course, quelque durée que la Providence lui ait fixée. *Car ce n'est point le nombre des années qui rend la vieillesse vénérable : on ne tient pas compte pour elle de ce nombre. Mais la prudence tient lieu des cheveux blancs, et la vie sans tache, d'une grande vieillesse\*.*

\* Sap. iv, 8, 9.

---

# SERMON III.

## DEVOIRS ET CONSOLATIONS

### DE LA VIEILLESSE.

---

PROV. XVI, 31.

*Les cheveux blancs sont une couronne de gloire pour ceux qui marchent dans la voie de la Justice.*

**C**RAINDRE Dieu et observer ses Commandemens, voilà le principe de nos devoirs dans toutes les périodes de notre vie. Mais ainsi que la lumière qui guide nos pas, décroît à mesure que le soleil s'éloigne de nous, ainsi les époques successives de notre existence, établissent des différences marquées dans l'application des règles de conduite que la religion nous prescrit. Chaque âge exige une manière d'agir qui lui est propre ; chaque âge impose une suite de devoirs qui lui sont particuliers.

Le jeune homme doit donner de bonne heure la plus sérieuse attention à sa conduite. Il doit se parer des vertus les plus propres à embellir son printemps ; la piété envers Dieu, la modestie et la docilité, la sincérité et l'amour du vrai. Il doit se concilier la bienveillance et l'amitié de tous ceux avec lesquels il est appelé à vivre, apporter la plus grande modération dans la recherche et la jouissance du plaisir, régler sagement son temps, fuir l'oisiveté, se livrer au travail avec persévérance, et cultiver avec soin les talens propres à le satisfaire dans tout le cours de sa vie.

Si nous avançons de la première saison de notre vie à celle de la maturité, une nouvelle scène s'ouvre à nos yeux et demande un caractère différent. Cette gaieté turbulente, ces passions impétueuses, commencent à se calmer. La vie prend graduellement une teinte plus sérieuse ; l'esprit une marche plus grave et plus réfléchie. L'attention passe du plaisir à l'intérêt, c'est-à-dire, au plaisir dont le cercle s'est agrandi, et considéré sous un point de vue plus général. Autrefois, la jouissance du moment fixait seule l'attention. Maintenant, nulle action ne se borne à elle même ; toutes se rapportent à un but plus éloigné. Les richesses, le pouvoir,

tout ce qui peut procurer une satisfaction de longue durée, sont beaucoup plus recherchés que les plaisirs bornés à un instant. La sagesse et la prévoyance développent leurs plans. L'industrie fait d'opiniâtres efforts ; l'activité les pousse vivement ; le talent les dirige. Ici, un ennemi à vaincre ; là, un rival à supplanter. Les concurrences enflamment l'esprit ; les contradictions se multiplient de toutes parts. Guider l'homme dans une époque qui lui offre tant d'occupations, sans qu'il perde son intégrité ; l'armer, le défendre contre les tentations qui naissent de ses intérêts mal entendus ou contrariés ; l'arracher à la recherche des biens temporels pour le conduire à de sérieuses réflexions sur le bonheur de son ame, voilà l'emploi sublime de la religion.

Ces devoirs de la jeunesse et de l'âge mûr ont fait le sujet des Discours précédens. Portons maintenant nos regards vers une perspective plus éloignée, et fixons-les sur une époque de la vie, dont les obligations soient circonscrites dans des bornes plus étroites. Chaque homme espère de prolonger le cours de son existence jusqu'à la vieillesse ; ce qui la regarde nous intéresse donc tous également. Cet âge a des droits incontestables au respect général.

Ses défauts même ne doivent être relevés qu'avec les plus grands ménagemens ; et, malgré le mépris dont l'orgueilleuse et pétulante jeunesse accable les *cheveux blanchis* par les ans, le plus sage des hommes affirme, dans notre texte, que *quand on les trouve dans la voie de la justice, ils sont une couronne de gloire*. Pour rendre utile cette méditation, je donnerai, en premier lieu, aux vieillards quelques conseils sur les erreurs qui sont communes à cet âge ; j'indiquerai, en second lieu, les devoirs particuliers que la religion et la raison leur imposent. Je terminerai ce Discours par les consolations dont leur état leur permet de jouir.

I. AINSI, que les folies et les vices de la jeunesse prennent leur source dans l'inexpérience et la présomption, de même la plupart des erreurs de la vieillesse peuvent être attribuées à la foiblesse et aux infirmités particulières à cet âge. Chaque jour, à la vérité, nous expose à des disgrâces ; mais dans les premières années de la vie, le travail ou le plaisir, occupant sans cesse l'esprit, affaiblissent l'impression que ces disgrâces pourraient faire. La vieillesse commence ses ravages, en mettant l'homme hors d'état de

jouir du plaisir, et de remplir les devoirs d'une vie active. En même-tems qu'elle lui arrache son appui habituel, elle lui impose un nouveau fardeau, celui des infirmités. Dans les premiers momens de son voyage, l'espérance l'encourageait à le continuer, en offrant à ses regards des perspectives aussi riantes que majestueuses. Mais ces flatteuses illusions perdent de leurs charmes en raison des progrès que fait la vieillesse. Alors la vie se resserre dans un cercle étroit et stérile. Chaque année lui soustrait quelques-unes de ses consolations, arrache de ses bras quelques-uns de ses anciens amis, émousse quelques-unes de ses sensations, ou la prive de quelques-uns des organes nécessaires à sa conservation.

Quoique la Providence ait sagement ordonné que notre attachement pour le monde s'affaiblirait par degrés, avant l'instant où nous serons appelés à le quitter; quoiqu'il soit très-convenable, que, comme les jours de l'homme ont un matin et un midi, ils aient aussi un soir, afin que les ombres, en s'allongeant, puissent nous avertir que la nuit s'approche; nous aurions tort cependant d'être surpris que ceux qui sont parvenus à cette époque accablante, sentent et déplorent

les changemens qu'ils éprouvent. Les complaints du vieillard méritent donc plutôt une tendre commisération, qu'une repoussante censure. Le fardeau qui l'accable doit être regardé d'un œil de sympathie, par ceux qui sont appelés à le porter à leur tour, et qui s'en plaindront, peut-être alors, avec autant d'amertume. Le vieillard, de son côté, devrait considérer que chaque saison de la vie expose à des épreuves qui lui sont particulières; et que le devoir lui prescrit de supporter avec patience les infirmités d'un âge avancé, aussi impérieusement qu'il ordonne aux jeunes gens de résister aux tentations auxquelles l'amour du plaisir les expose. En souffrant, avec tranquillité, pendant le petit nombre d'années qui lui restent à vivre, les coups dont la Providence juge à propos de le frapper, il se procure deux avantages réels; il donne une preuve de résignation très-agréable aux yeux de Dieu, il s'assure l'estime et l'assistance de tous ceux qui l'entourent.

Si l'humeur fâcheuse qu'on reproche à la vieillesse doit être considérée comme une infirmité naturelle, plutôt que comme un vice, on ne peut excuser, de la même manière, ce mécontentement des mœurs de la jeunesse,

et cette censure maligne de ses jouissances qui accompagnent souvent le déclin de la vie. Vous qui faites un crime à vos semblables de goûter des plaisirs honnêtes dont votre âge ne vous permet plus de jouir, est-il une injustice comparable à la vôtre ? En alimentant cette humeur dure et chagrine, vous aggravez vos infirmités, vous aliénez ceux dont la tendresse ferait votre plus douce consolation. Pour unir ces deux époques opposées de la vie par les liens d'un commerce intime, qu'il serait à désirer, qu'anticipant l'avenir, les jeunes gens réfléchissent qu'un jour ils seront vieux ; et que les vieillards, rétrogradant vers le passé, et se rappelant qu'ils furent jeunes à leur tour, eussent une indulgence équitable pour le caractère et les mœurs de la jeunesse !

Bien loin de là, rien de si commun aux vieillards que de déclarer une guerre opiniâtre, aux coutumes, et aux mœurs actuelles ; se plaignant sans cesse des progrès de la dépravation dans le monde, de la multitude des vices et des folies, qui dégradent la génération naissante. A les entendre, tout menace d'une décadence absolue. La décence et le bon ordre n'existent plus depuis qu'on s'est soustrait à cette heureuse discipline, à laquelle ils étaient soumis dans leur jeunesse.

— Vous pouvez attribuer ce mécontentement en partie aux infirmités de votre âge, qui jettent un voile sombre sur tous les objets qui vous entourent. Dans les jours de votre jeunesse, vos pères ne vous épargnaient point de semblables lamentations; et ceux qui maintenant sont dans le printems de leur vie, déclameront à leur tour, avec la même aigreur, contre ceux qui leur succéderont. Dans chaque siècle, la corruption du monde a été très-grande. C'est avec fondement que ceux qui connaissent le cœur humain ont gémi, dans tous les tems, des iniquités et des folies qui le dégradent. Mais parce qu'une espèce de vice a régné dans un siècle plutôt que dans un autre, s'ensuit-il que ce siècle a accumulé tous les désordres? S'il y a quelque différence, elle est peut-être dans la manière dont les vices se développent, plutôt que dans leur nombre. Dieu nous a assurés, que, dans les tems les plus corrompus, il y aurait toujours *une génération qui le servirait* \*. *Ne dites point : Qu'est-ce qui fait que le tems présent n'est pas si heureux que celui d'autrefois? car ce ne serait pas la sagesse qui vous dicterait cette question. N'affectez point trop de sévérité, et ne vous faites pas plus sage*

\* Ps. xxii, 30.

*que vous ne l'êtes réellement* \*. Les folies passées s'évanouissent, et sont bientôt oubliées. Les folies présentes fixent l'attention et aiguïsent la censure. Si la dépravation du monde s'était accrue en raison des calculs exagérés de ces moralistes moroses, qui, depuis tant de siècles, estiment la race actuelle pire que la précédente, on verrait éteints, parmi les hommes, jusqu'au dernier rayon de bons sens, jusqu'à la plus faible étincelle de piété ou de vertu.

Le vice de la vieillesse qui paraît être le moins excusable, est cet attachement excessif aux biens de ce monde, qui la domine trop souvent. Mais ce défaut est une suite naturelle du sentiment de sa faiblesse et de ses infirmités. La timidité augmente toujours en raison de l'affaiblissement du corps et de l'esprit. Le vieillard envisage, d'un œil inquiet et craintif, les maux qui le menacent, et les changemens que son sort doit éprouver. Il regarde alors les richesses comme un moyen de se préserver de ce danger, et de se garantir de la solitude, du mépris. Ces craintes justifient sans doute une prudente économie, mais elles ne sauraient excuser une sordide avarice. Les vieillards

\* Eccl. vii, 10, 16.

ne sont pas moins extravagans que repréhensibles, de se refuser toutes les jouissances du présent, parce qu'ils redoutent l'incertitude de l'avenir; et de redoubler d'inquiétude sur le succès de leur voyage, à mesure qu'ils approchent du terme. Ils ont des moyens de se faire respecter, bien plus puissans que la possession des richesses. Qu'ils soient charitables, qu'ils fassent le bien. Aux douceurs que leur état leur présente encore, qu'ils joignent l'empressement de rendre service à leurs amis. Cette conduite généreuse leur vaudra le respect le plus soutenu et l'attachement le plus sincère : tandis que leurs richesses seules ne leur procurent que des protestations mensongères; tandis qu'une avarice mal entendue donne occasion de désirer secrètement leur mort.

Autant les années affaiblissent le corps, autant elles énervent la force des affections et diminuent leur vivacité. Refroidi par la main du tems, le cœur perd cette douce sensibilité, ce vif intérêt qu'il prenait aux affaires ou aux afflictions de ses semblables. Ceux qui ont vu beaucoup d'années, ayant été appelés à assister à un grand nombre de scènes douloureuses, la Providence a permis, dans sa bonté infinie, que l'impression

du malheur s'affaiblît dans leur ame à force d'être répétée, et qu'ils prissent d'autant moins d'intérêt à ce qui regarde leurs semblables, qu'il leur resterait moins de pouvoir de leur être utiles. Cependant, puisque dans toutes les périodes de la vie, l'humanité, l'amitié contribuent au bonheur, il est de l'intérêt, comme du devoir des vieillards, d'entretenir avec soin tout ce qu'ils conservent encore de ces douces affections; et d'en maintenir la chaleur par le souvenir des émotions agréables qu'elles leur ont fait éprouver dans les années précédentes. Parce qu'ils ont beaucoup souffert dans le cours de leur long pèlerinage, qu'ils se gardent bien de s'endurcir sur les souffrances des autres. Mais, se rappelant qu'ils sont hommes, qu'ils s'efforcent à tenir leur cœur ouvert au sentiment de l'infortune de leurs semblables. Parfaitement initiés dans les secrets du cœur humain, ils sont très-portés à le soupçonner, ou de fraude, ou de desseins dangereux; car la connaissance des hommes et la défiance ne vont que trop souvent ensemble. Mais que cette prudente circonspection, fruit de l'expérience, ne dégénère jamais en finesse: et l'expérience leur aura sans doute appris que la meilleure arme qu'on puisse opposer à la

mauvaise foi, c'est l'intégrité; et que celui qui jusqu'à la fin *marchera dans la justice*, ne cessera de *marcher en assurance*.

Après avoir donné aux vieillards quelques avis sur les erreurs les plus communes à leur âge, je vais,

II. INDiquer les devoirs qui leur sont particuliers.

Je leur recommanderai d'abord de se retirer du monde au moment convenable. Dans tous les momens de notre vie, nous sommes en danger de nous plonger trop profondément dans ce séjour d'inquiétudes. Mais dans la force de l'âge, l'impulsion d'un esprit actif, les affaires auxquelles notre condition nous appelle, et les louables efforts que nous faisons pour avancer notre fortune par des moyens honnêtes, sont autant d'obstacles à une sage modération. Dans la vieillesse, tous les motifs qui nous portent à des travaux opiniâtres, perdent leur vivacité. La voix de la Nature nous avertit alors d'abandonner à d'autres le fracas et les contestations du monde; elle nous exhorte à nous décharger peu à peu d'un fardeau qui commence à excéder nos forces. Après avoir supporté la chaleur et les travaux de la journée, elle nous invite à

passer le soir de notre vie sous un ombrage frais et tranquille. Ce n'est qu'à l'ombre que les vertus du vieillard peuvent fleurir. C'est dans la retraite qu'il peut remplir ses devoirs avec le plus grand succès; c'est là qu'il jouit avec la plus grande douceur des consolations que son état lui présente.

En recommandant la retraite aux vieillards, je ne prétends point les détourner de toute occupation. L'un et l'autre extrême sont également une erreur. Les personnes qui furent long-tems accablées sous le poids des affaires et des inquiétudes, s'imaginent quelquefois, quand la vieillesse les atteint, qu'elles ne sauraient faire une retraite trop complète. Mais au lieu de ce repos et de cette tranquillité dont elles se flattaient de jouir, elles ne trouvent souvent qu'une triste et mélancolique solitude. Peu de gens sont en état, dans aucun tems de leur vie, de se séquestrer totalement du monde. Il reste toujours dans leur ame un vide qu'ils ne sauraient remplir. Ne pouvant être sans cesse occupés à des exercices de piété, et ayant souvent très-peu de ressource dans l'esprit, ils s'exposent à devenir à charge, soit à eux-mêmes, soit à ceux avec lesquels ils ont des liaisons. Il est donc moins du devoir des vieillards d'aban-

donner toutes les affaires temporelles, que d'en rétrécir le cercle. Loin de rompre toute communication avec le monde, qu'ils se bornent à la rendre moins intime. En continuant le genre d'occupations avec lequel ils sont le plus familiarisés, qu'ils s'y livrent avec plus de réserve; faisant d'autant moins d'efforts que leurs facultés en sont moins susceptibles; évitant de plus en plus les regards du public, *pour se borner à des scènes domestiques*, et se livrer à de sérieuses pensées; prêts, lorsque *la décrépitude sera arrivée*, à voir de sang-froid le monde s'éloigner à une plus grande distance d'eux, ses objets céder insensiblement la place à de plus importants, et son fracas ne se faire entendre à leurs oreilles que comme la tempête qui retentit au loin.

S'il est du devoir des personnes âgées de s'arracher à tems aux fatigues et aux soucis du monde, il leur convient bien mieux encore d'abandonner la recherche des plaisirs qui ne sont plus de leur âge. L'enjouement est plein de grâces dans la vieillesse; il est le compagnon habituel de la vertu. Mais l'enjouement du vieillard ne ressemble en rien à la légèreté de la jeunesse. Une action, permise dans le printemps de la vie,

peut être très-blâmable dans son été, et dans son hiver devenir également ridicule et criminelle. En affectant mal-adroitement d'imiter les mœurs de la jeunesse, et de partager sa frivolité, les vieillards renoncent à la considération, au respect qu'inspirent les cheveux blancs; ils se privent par-là des prérogatives attachées à une auguste vieillesse. Mais s'ils se dégradent par des folies de cette nature, ils s'exposent à un blâme bien plus réel, en continuant à se plaire aux plaisirs vicieux et aux jouissances criminelles qui, dans les années précédentes, avilissaient leur cœur. Les personnes âgées ont besoin de distraction et d'amusemens; elles peuvent s'y livrer sans remords. Mais qu'elles n'oublient point que les excès qu'elles se permettront, accéléreront la fin de leur vie; loin de ranimer leurs forces abattues, ils les détruiront tout-à-fait; loin de les rajeunir, ils hâteront leur caducité. La paix de l'ame, le repos, le respect, voilà les jouissances qui conviennent à la vieillesse. Elle doit se maintenir dans ces justes bornes, sans faire de vains efforts pour franchir la barrière que la Nature a placée entre les plaisirs de la jeunesse et les consolations qu'offre le déclin de la vie.

Un des devoirs essentiels du vieillard, est

de chercher à se rendre utile à la génération qui doit lui succéder. Ici s'ouvre devant lui un vaste champ où il peut travailler avec succès, et aux intérêts de la religion, et au bonheur du genre humain. C'est au vieillard à distribuer aux jeunes gens les fruits de sa longue expérience; c'est à lui à les instruire de la manière dont ils doivent se conduire, et à leur faire apercevoir les dangers dont le chemin de la vie est semé; c'est à lui à tempérer, par de sages conseils, leur ardeur inconsidérée, et à les former à la piété, à la vertu, soit par ses préceptes, soit par son exemple.

Il tomberait dans une erreur très-dangereuse, s'il regardait une discipline rigide et une austérité sans interruption, comme le seul moyen de conserver de l'ascendant sur l'esprit de la jeunesse. La contrainte que sa présence imposera, et l'aversion qu'inspirent ses mœurs, si l'une est toujours effrayante et les autres constamment sévères, détruiront bientôt les effets de sa prudence et de sa sagesse. Qu'il fasse mieux; qu'il devienne l'ami, le compagnon de ceux qu'il veut instruire. A l'autorité de l'âge, qu'il unisse une indulgence convenable pour la manière de vivre des jeunes gens. Cette con-

descendance, loin d'affaiblir le respect qu'il mérite, est le plus sûr moyen de l'augmenter. Jamais la vieillesse ne se montre avec plus de dignité que quand, tempérée par la douceur et animée par la bonne humeur, elle est le guide, le conseil de la jeunesse. Jamais la religion ne paraît plus aimable, plus digne de respect, que lorsque ses préceptes sortent de la bouche d'un vieillard enjoué et vertueux. On ne peut l'écouter, sans adorer l'influence de cette religion, qui relève par tant de grâces le déclin de la Nature, qui répand une lumière si douce sur le soir de la vie. Alors les jeunes gens sont animés du noble désir de suivre des routes si aisées, et d'arriver au terme de leur course avec le même honneur. Ils reçoivent avec le plus vif intérêt, les conseils dictés par la tendresse, et que des cheveux blancs rendent si respectables. Malgré toute leur présomption, ils plient naturellement devant une intelligence supérieure, sur-tout quand elle est le fruit des années. La sagesse du vieillard, jointe à une vertu reconnue, a sur eux une autorité bien plus grande que celle du rang et du pouvoir. Il n'en faut pas davantage pour contenir l'homme le plus pétulant, pour faire rougir le plus scélérat, pour frapper de crainte le plus étourdi, le plus inconsidéré.

Au milieu des efforts que font les vieillards pour être utiles à leurs semblables, qu'ils ne négligent point les devoirs religieux que leur état exige d'eux. Qu'ils commencent par un retour sérieux sur leur conduite passée, afin de rechercher les erreurs qui les ont égarés, et de consacrer le reste de leur vie à les déplorer et à y porter remède. — Assez long-tems vous fûtes engagés dans le labyrinthe du monde; assez long-tems il vous imposa par ses artifices! Voici le moment où ce grand séducteur doit cesser de vous égarer. Du poste tranquille que vous occupez maintenant, séparés de la foule, et des trompeurs, et de ceux qui sont trompés, faites la revue de votre conduite avec l'œil d'un chrétien, d'un être destiné à l'immortalité. Lorsque vous aurez abandonné le tumulte du monde, que vous restera-t-il qui puisse vous donner *une solide satisfaction*? Avez-vous servi Dieu avec *fidélité*? avez-vous rempli tous vos engagements avec la droiture d'une conscience délicate? Pensez-vous, sans terreur, au jour où les liens qui vous retiennent à ce monde *seront rompus* pour jamais; au jour où vous serez appelés à comparaître en la présence de votre Juge Suprême, et à lui rendre compte de vos œuvres? — Il est rare que cette revue

du passé se fasse sans honte , sans remords. Le tableau qu'elle offre à l'homme de bien est plus satisfaisant sans doute que celui qu'elle présente au méchant. Cependant , que de fautes commises , que de tems follement consumé elle rappelle à tous les mortels ! Cet examen ne ressemble que trop au coup-d'œil que , du sommet d'une colline , le voyageur fatigué jette sur les régions stériles qu'il vient de parcourir. Les ronces et la bruyère composent le fonds du tableau ; il n'est égayé que par quelques champs épars çà et là , n'offrant qu'une imparfaite culture.

Dirigez donc vos pensées vers les moyens les plus propres à faire votre paix avec Dieu par Jésus-Christ , et priez-le de vous accorder ce *cœur nouveau* et cet *esprit droit* , qui seuls vous prépareront à une meilleure vie. Que la dévotion remplisse la plupart des heures que vous ne consacrez plus aux affaires et aux inquiétudes de ce monde. Que votre cœur se plaise avec les objets divins et immortels. Que vos pensées prennent un caractère aussi sérieux , aussi réfléchi que si vous vous promeniez sur le rivage du vaste océan , prêts à vous embarquer. Pesez toutes les considérations qui peuvent adoucir le chagrin de votre départ de cette vie , et préparez-vous

à ce dernier pas avec fermeté, avec honneur. Adressez fréquemment à Dieu vos sincères actions de grâces, pour les soins vigilans qu'il a pris de vous pendant votre long voyage. Conjurez-le souvent de ne point vous abandonner dans les derniers jours de votre pèlerinage; et quand vous entrerez *dans la vallée de la mort*, de vous soutenir avec *son bâton*, et de vous défendre de *sa houlette*. Consacrez votre vieillesse à ces méditations salutaires, à ces importantes occupations; vous préparant à faire retraite quand il en sera tems; vous dégageant, soit du fardeau des affaires, soit d'un goût hors de saison pour le plaisir; occupés à guider la génération qui vous suit dans les voies de la sagesse et de la vertu; examinant, avec le plus grand soin, votre vie passée; vous préparant à une meilleure, par votre repentir et votre piété; attendant, avec une humble, mais courageuse résignation, le signal que la Nature ne saurait long-tems différer.

Il me reste,

III. A vous indiquer les consolations que présente la vieillesse, lorsqu'elle *marche dans la voie de la justice*.

Je commencerai par vous faire observer

que rien n'est plus raisonnable que de soutenir avec patience les infirmités qui sont la suite naturelle d'un grand âge. Vous saviez d'avance ce qui vous attendait, lorsque vous comptiez les étés et les hivers qui passaient successivement sur votre tête. La caducité ne vous a point pris par surprise ; elle ne vous a point atteints contre votre choix. Souvent vous aviez souhaité avec ardeur *de voir une longue vie et un grand nombre de jours.* Maintenant que vous êtes parvenus à cette époque si désirée, êtes-vous fondés à vous plaindre de ce que vous éprouvez des souffrances inséparables de la constitution humaine ? Pouviez-vous espérer que la Providence interromproit en votre faveur l'ordre qu'elle a établi ? La loi générale de la nature entière, soit végétale, soit sensible, soit raisonnable, est que ce qui existe commence à déchoir, dès qu'il a passé la maturité. Il est aussi naturel à la vieillesse de s'affoiblir, qu'à l'épi de plier sa tige aux approches de la moisson, ou qu'à la feuille de l'automne de changer de nuance. Tous les êtres qui vous ont précédés ont obéi à cette loi ; tous les êtres qui vous suivront y seront également soumis. Après avoir fleuri dans leur saison, lorsque la période de la caducité arrivera, ils

faneront comme vous , et plieront sous le poids des années.

Dans toutes les époques de notre vie , la source principale de nos consolations ou de nos inquiétudes est en nous-mêmes. Chaque âge paraît triste et accablant , à ceux qui n'ont pas dans le cœur le germe de la félicité. En vain les préserveriez-vous de toute infirmité ; en vain les maintiendriez-vous dans une jeunesse perpétuelle , leurs passions désordonnées les rendront toujours inquiets et malheureux. Il n'est donc pas surprenant qu'ils prennent une humeur chagrine et acariâtre , lorsque la vieillesse les atteint. C'est injustement qu'ils attribuent à cette époque de leur vie , des malheurs dont leurs vices et leurs folies accablèrent tous les âges de leur existence. Un homme de bien , au contraire , ne trouve insupportable aucune période de sa vie , parce que la source où il puise le bonheur est à l'abri des ravages du tems. La sagesse , la piété ne vieillissent point avec le corps. Elles ne souffrent aucune altération par les années. Seules elles sont toujours dans leur printems ; seules elles produisent des fleurs toujours fraîches et brillantes. *Plantés dans les jardins de la maison de l'Éternel , les gens de bien fleuriront dans les parvis de notre Dieu. Ils*

*porteront des fruits même dans la vieillesse ; ils conserveront alors tout leur suc et toute leur verdure.\**

Vous ne pouvez plus jouir, il est vrai, de la plupart des plaisirs qui vous délectaient autrefois. Vos sensations sont moins vives, vos jours plus languissans. Mais si vous avez délaissé le séjour du plaisir, en échange vous habitez celui du repos et de la tranquillité. Si les jouissances vives sont hors de votre sphère, vous êtes délivrés du tourment qui accompagne les désirs violens et sans réalité. Des fatigues multipliées, de fâcheux contre-tems, une désespérante vanité, voilà souvent le résultat de la vie turbulente que mène la jeunesse. Malgré cette ardeur dans les entreprises, malgré ces illusions de plaisir que vous lui enviez, combien de fois ne succombe-t-elle pas sous le faix de sa propre misère ? combien de fois ne désire-t-elle pas d'arriver à la saison du calme et de la retraite ? Sous quelque face que l'on considère la vie humaine, on reconnoîtra que la balance du bonheur garde un équilibre plus parfait qu'on ne le croit ; et que si la vieillesse charge le bassin de quelques disgrâces, elle allège dans la même proportion le poids des autres. —

\* Ps. xcii, 13, 14.

Elles sont calmées, ces passions, qui troublaient votre tranquillité. Elles ont pris fin, ces rivalités, qui vous tourmentèrent si long-tems. Ces afflictions qui déchirèrent si violemment votre cœur, n'y ont laissé qu'une tendre émotion au souvenir de vos malheurs passés. Au printems de votre vie, il était raisonnable que les autres saisons vous remplissent d'alarmes. Votre sécurité n'était jamais parfaite. Vos espérances étaient mêlées de craintes et d'anxiétés. Maintenant que vous avez parcouru la carrière du travail, cette carrière semée de tant de dangers, vos peines doivent être adoucies. Prêts d'entrer dans le port, vous pouvez regarder en arrière comme d'une retraite assurée, pour contempler les périls auxquels vous avez eu le bonheur d'échapper, les tempêtes qui vous balottèrent si long-tems, et la multitude qui lutte encore contre la fureur des flots.

Si vous avez rempli votre tâche avec intégrité, avec honneur, vous avez des droits réels au respect général; et qui pourra vous le refuser? Il est très-rare, il n'arrive même jamais, que la vieillesse soit méprisée, à moins qu'elle ne se rende elle-même méprisante par son inconduite ou ses vices. Le temps détruit et les charmes de la figure

et les agrémens de l'esprit ; mais ce que la vieillesse perd en grâces , elle le gagne en dignité. La vénération que les cheveux blancs obtiennent , donne au vieillard la faculté de conserver un rang distingué dans la société. Loin d'être inutile dans le monde , combien de familles , long-tems réunies par son autorité , combien de sociétés accoutumées à le prendre pour guide , ont eu sujet de déplorer sa perte , plus vivement que celle d'un jeune homme rempli d'activité ? La tête qui dirige n'est pas moins essentielle au succès que la main qui exécute. Les entreprises de la jeunesse seraient vaines et souvent dangereuses , si elles n'étaient conduites par la prudente vieillesse. *Je disais en moi-même , les jours parleront , et le grand nombre des années enseignera la sagesse ; c'est pourquoi lève-toi devant les cheveux blancs , et honore la personne du vieillard ; crains ton Dieu. \**

Quoique dans la vieillesse , le cercle des plaisirs soit plus resserré qu'il ne l'était précédemment , il renferme cependant encore plusieurs jouissances très - agréables à la nature humaine. Cette gaieté que tempérerait la sagesse , n'est point éteinte par le tems. Les plaisirs si doux de la vie domestique réjouis-

\* Job. xxiii , 7. Levit. xix , 32.

sent encore votre cœur. Une conversation intéressante, une société choisie, font encore le charme de vos derniers jours. Le désir de connaître ne s'affoiblit point avec le corps, et les loisirs de la vieillesse vous offrent de nombreuses occasions de le satisfaire. Un long commerce avec le monde, les observations auxquelles il a donné lieu, les réflexions qui en ont été la suite, ont tellement agrandi votre ame, que vous y trouvez maintenant une vaste carrière de pensées importantes. Retracer les diverses révolutions qui se sont opérées depuis que vous commençâtes à jouer un rôle sur la scène du monde; comparer les caractères du tems passé à ceux du moment présent; suivre la main de la Providence dans tous les changemens que votre situation a éprouvés; contempler d'un œil réfléchi les nouveaux aspects que le monde vous a successivement présentés dans la politique, dans l'éducation, les sciences, les coutumes et les mœurs, voilà des occupations non moins intéressantes qu'instructives.

Tout en vaquant à ces diverses fonctions, vous êtes peut-être entourés d'une famille chérie, qui vous traite avec autant de respect que d'attention; vous êtes honorés par vos amis; votre réputation est faite, vous êtes placés loin

de la clameur *et des débats des langues* ; et libres de tous soins , vous pouvez travailler avec tranquillité à vos intérêts éternels. Tant de consolations n'exciteront-elles pas votre reconnaissance. Ne vous porteront-elles pas à célébrer la bonté de celui qui vous les accorde ? Ne vous engageront-elles pas à passer le reste de vos jours dans la résignation et la paix ; vous disposant à quitter , quand il en sera tems, le banquet placé devant vous ; satisfait de l'hospitalité dont vous avez été les objets ; louant et bénissant le grand Maître du festin ? *Dieu donne à l'homme qui est bon à ses yeux* , qu'il soit jeune ou vieux , *et la sagesse , et la connaissance , et la joie*. Si sa sagesse l'a soumis à des épreuves nécessaires , la Providence , pleine de bonté , a réservé , pour chaque époque de sa vie , des satisfactions particulières. Aucun âge n'est condamné à un malheur absolu , à moins qu'on ne fasse violence à la nature , en cherchant à jouir dans une saison des plaisirs d'une autre , et à cueillir dans l'Hiver de la vie , des fleurs qui n'appartenaient qu'à son Été ou à son Printems.

ON dira , peut-être , que j'ai considéré la vieillesse dans ses premiers degrés et sous son point de vue le plus favorable ; avant que ses

facultés aient éprouvé une grande altération, avant que les maladies ou l'affliction aient ajouté un nouveau poids au fardeau des années. Transportons donc le vieillard au moment où tous les maux s'appesantiront sur sa tête. Supposons-le parvenu au dernier période, courbé par les infirmités, flétri par les maladies et le chagrin. Dans cet état, il lui reste encore cette consolation qu'en peu de tems *celui qui est las jouira du repos*. Après avoir enduré tant de fatigues, maintenant que votre pèlerinage touche à sa fin, vous supporterez, sans doute, sans une trop grande impatience, les rigueurs que vous rencontrerez dans son dernier terme. Les afflictions de la vieillesse ne sauraient rendre vaines les inestimables promesses de l'évangile, et vous priver de la présence de votre Dieu. Quoique votre cœur soit harassé et que votre corps tombe en défaillance, cependant il y a un Être qui sera la force de votre cœur et votre portion à toujours. *Jusqu'à votre vieillesse, dit l'Éternel, je serai votre Dieu, et jusqu'à votre âge le plus avancé, je me chargerai de vous. C'est moi qui vous ai faits, et je vous prendrai dans mes bras, je vous porterai, et je vous délivrerai* \*. *Laisse tes orphe-*

\* Es. XLVI, 4.

*lins et je leur donnerai de quoi vivre, et que  
tes veuves se reposent sur moi\*.*

Il est sans doute une période où la vie doit  
lasser comme toute autre chose, et où l'on  
envisage la mort comme un congé bienfai-  
sant après une guerre longue et opiniâtre.  
*Entrer au sépulcre dans la vieillesse comme  
les gerbes de bled qu'on entasse quand le  
grain est mûr\*\**, voilà le terme que la Nature  
prescrit à l'humanité. Est-il un homme sage  
qui, sentant les infirmités s'accumuler sur sa  
frêle machine, puisse désirer de prolonger  
son existence au-delà des bornes ordinaires,  
et de la pousser jusqu'à la vieillesse la plus  
décrépite? Est-il quelqu'un parmi vous qui,  
après avoir vu la main du tems briser tous les  
liens qui le retenaient à la vie, puisse former le  
souhait d'errer long-tems encore sur les bords  
de la tombe, et de vivre comme un être soli-  
taire au milieu d'une nouvelle génération,  
dont il connaîtrait à peine un seul individu?  
Les ombres des amis qui ont quitté avant vous  
cette terre, s'élèvent à vos yeux, et vous aver-  
tissent qu'il est tems de les suivre. La Nature  
et la Providence vous somment *de vous réten-  
nir à vos pères*. La Raison vous enseigne que  
comme vos prédécesseurs vous frayèrent la

\* Jer. XLIX, 11.

\*\* Job. V, 26.

route de l'éternité, il est juste que vous cédiez la place à ceux qui doivent occuper après vous ce théâtre de travaux et d'épreuves. Ils rempliront à leur tour quelque tems la scène du monde de leurs actions et de leurs souffrances, de leurs vertus et de leurs crimes; après quoi ils en seront arrachés pour être plongés dans l'oubli, confondus avec la multitude qui les avait précédés.

Si la mort était le terme de l'existence, c'est avec raison qu'on l'envisagerait avec douleur, avec effroi. L'anéantissement est une pensée que l'homme, même dans les circonstances les plus funestes, ne saurait nourrir sans désespoir. Mais, grâces immortelles soient rendues à Dieu ! d'autres perspectives raniment le courage et l'espérance des vieillards qui consacrèrent leur vie à la piété, à la vertu ! Pour eux la mort n'est point l'extinction des principes de la vie, mais leur renouvellement, mais l'abandon de *cette tente où nous logeons sur la terre, de ce tabernacle de poussière pour un édifice que Dieu nous a préparé, domicile éternel qui n'est point l'ouvrage des hommes. Ayant combattu dans le glorieux combat, ayant terminé leur course, ayant gardé la foi, ils ne leur reste qu'à recevoir la couronne de justice.* Le Sauveur du monde ne s'est point

borné à *mettre en évidence l'immortalité* ; mais il l'a , pour ainsi dire , rendue sensible à leur foi , à leurs espérances. Après s'être offert en expiation pour leurs péchés , après avoir vaincu la mort , il est monté au Ciel pour leur préparer une place , et leur assurer la *possession d'un héritage incorruptible et immarcescible qui leur est réservé dans le Ciel.* — Telles sont les espérances , telles sont les perspectives les plus propres à adoucir les peines de la vieillesse et à triompher des terreurs de la mort. La foi , la vertu sont les seules colonnes qui puissent soutenir solidement la nature humaine dans ce terrible choc. Après nous avoir guidés dans les diverses épreuves de la vie , elles nous protègent encore dans la décadence de notre faible constitution ; et *quand le câble d'argent sera prêt à être délié , et le vase d'or à être versé en entier ; quand la cruche sera prête à être brisée sur la fontaine et la roue à être rompue à la citerne* , elles nous donneront encore la force de nous écrier : *O mort ! où est ton aiguillon ? ô sépulcre ! où est ta victoire ?*

---

# SERMON IV.

## SUR LA MORT.

---

Ps. xxiii, 4.

*Lors même que je marcherais dans la vallée  
de la mort, je ne craindrais aucun mal ;  
car tu es avec moi : ton bâton et ta houlette  
me rassurent.*

CE PSAUME nous offre le tableau touchant d'un homme pieux , auquel le sentiment de la Bonté divine inspire la plus douce joie. David fait l'énumération de tous les biens que Dieu lui accorde , et son cœur se livre à la reconnaissance que tant de faveurs méritent. Se retrace-t-il les diverses circonstances de sa vie , c'est pour se rappeler ce Berger attentif *qui l'a conduit dans des parcs couverts d'herbes et près d'un ruisseau paisible*. Considère-t-il le présent , il voit un Père tendre qui

*dresse une table devant lui, à la vue de ses ennemis, et qui lui présente une coupe remplie jusqu'au comble. Porte-t-il ses regards dans l'avenir, il se réjouit dans la flatteuse espérance que le Bienfaiteur qui ne l'abandonna jamais, le guidera dans tout le cours de sa vie, et qu'il fixera sa demeure dans sa maison jusqu'à la fin de ses jours.*

Au milieu de cette délicieuse contemplation qui ouvre son ame à la sérénité, au bonheur, un objet vient tout-à-coup frapper sa vue; et cet objet, dont l'aspect glace d'horreur la plupart des hommes, cet objet dont la pensée suffit pour empoisonner toutes leurs jouissances,.... c'est la Mort. Mais cette idée, terrible pour le méchant, ne peut troubler un instant le cœur du Prophète. Il se transporte, par la foi, au tems où *il marchera dans la vallée de la mort*; et cette pensée, loin de le terrasser, semble ajouter à sa joie, parce qu'il sait que son Protecteur est tout-puissant, et qu'il veille sans cesse sur lui. *Il ne craint donc aucun mal, puisque Dieu est à ses côtés*; il se livre à la douce espérance qu'après l'avoir protégé jusqu'à ce moment, ce divin Berger le guidera avec *son bâton*, lorsqu'il marchera dans cette région ténébreuse et semée d'écueils; et qu'il le garantira, avec

sa *houlette*, de tous les dangers dont il sera entouré.

Telle est l'heureuse prérogative dont l'homme de bien jouit dans la situation la plus critique de la vie. Ce spectre effrayant, qui fait frissonner le méchant, ne lui inspire pas la plus légère émotion. Tandis que les gens du monde sont soumis toute leur vie à la servitude, par la crainte de la mort, le juste la regarde en souriant, et brave ses coups. Puis donc que la religion accorde un si beau privilège aux vrais croyans, faisons tous nos efforts pour nous en rendre dignes, et pour envisager sans effroi, cet ennemi formidable que nous devons tous combattre. Recherchons ce que la mort est en elle-même, et comment l'homme vertueux parvient à la voir de sang-froid préparer le trait fatal dont elle doit le frapper. Ce tableau est triste, lugubre, je l'avoue; mais il est trop vrai pour ne pas inspirer un intérêt général. Le passage du tems à l'éternité est si auguste; il est si important, que l'homme sage doit en avoir sans cesse l'image devant les yeux, lorsqu'il forme et qu'il exécute le plan de sa conduite. Nul mortel ne remplira avec distinction le rôle qui lui est assigné sur cette terre, s'il n'en considère ni le but, ni le dénouement; et il n'y a qu'un

esprit foible ou vicieux qui ait intérêt de bannir de sa pensée une époque dont il ne peut retarder d'un seul instant le terme fatal. Un nouveau motif nous engage encore à proposer à votre méditation ce grand objet ; c'est le désir de vous faire connaître combien le chrétien a d'avantages sur le saint homme dont nous venons de peindre les sentimens , pour repousser la crainte de la mort. Ces brillantes perspectives , qu'il ne voyait qu'à travers les types et les figures , sont pleinement développées à nos yeux. Cette économie de grâce , que Dieu commençait à réaliser au tems de David , a été consommée par Jésus-Christ. La vie et l'immortalité , dont on n'apercevait alors que la première aurore , éclairent maintenant le monde de leurs rayons éblouissans.

On peut considérer la mort sous trois points de vue ; comme le terme de la vie ; comme la séparation de l'ame avec le corps ; comme l'introduction à une nouvelle existence. Sous le premier aspect, elle est lugubre, mélancolique ; sous le second, elle est pénible, déchirante ; sous le dernier, elle est terrible, épouvantable. Ici s'élève une question très-importante. Pourquoi toutes ces terreurs dont

la mort est environnée ? Si le monde est gouverné par une Providence pleine de sagesse et de bonté, pourquoi le passage du tems à l'éternité est-il marqué par tant de souffrances ? — Nous pourrions répondre, en deux mots, que la mort est une conséquence immédiate de la chute de l'homme, et qu'elle en est la punition. Mais, comme Dieu n'use jamais de sévérité sans les raisons les plus fortes, recherchons s'il n'est aucun autre motif qui l'ait engagé à envelopper la mort d'un appareil si formidable. Or, il suffit de réfléchir un instant sur cet objet pour reconnaître que ces douleurs sont un puissant moyen, dont la Sagesse divine se sert pour maintenir l'ordre et l'harmonie dans le monde. En effet, la crainte de la mort est la sauvegarde de la vie. C'est elle qui inspire à chaque individu ce désir de sa propre conservation, qui est la première loi de la nature. C'est elle qui le dispose à souffrir avec patience les disgrâces, les privations auxquelles il est exposé. C'est elle qui l'encourage dans tous les travaux utiles et nécessaires. C'est elle enfin qui le détourne de la plupart de ces actions criminelles qui pourraient mettre ses jours en danger. Cette crainte, si utile à l'individu, est en même tems le boulevard de la société.

Supposons, en effet, que les hommes puissent envisager la mort sans horreur, alors comment parviendra-t-on à leur faire respecter la justice et l'ordre social? En vain l'épée de l'autorité sera-t-elle levée pour frapper ceux qui les enfreignent. Les lois perdront leur force et leur sanction; on se rira de l'échafaud et de l'exécuteur, et l'homme violent foulera impunément aux pieds les droits du citoyen paisible. Malgré le frein puissant qu'impose à l'homme le désir de conserver son existence, si la société est troublée par les crimes les plus atroces, ne deviendra-t-elle pas une scène continuelle de confusion et d'horreur; si les punitions capitales, cette dernière ressource du gouvernement, n'ont plus rien qui épouvante les scélérats?

Voilà le but de la Providence en remplissant la vallée du trépas de spectres propres à faire pâlir l'esprit le plus courageux. Ici, comme dans toutes les dispensations de Dieu, ce qui semble, au premier abord, faire la censure de sa sagesse, doit au contraire, lorsqu'on y réfléchit avec attention, redoubler notre respect et notre reconnaissance. Mais, quoiqu'elle ait eu le but le plus sage, en établissant la crainte de la mort comme le principe puissant de la conservation de

l'individu et de l'ordre général, cependant cette crainte, ainsi que tous nos penchans, court risque, lorsqu'on ne la réprime pas, de passer les limites de la modération. Il est même quelques esprits sur lesquels elle prend un tel empire, qu'elle change totalement leur caractère, et les éloigne du but essentiel de leur existence. La contenir dans de justes bornes, afin qu'elle ne le détourne point des devoirs de cette vie, voilà ce qui distingue l'homme ferme de celui qui est sans courage; et la subjuguier au point qu'elle ne puisse pas, lors même que la mort est proche, abattre l'esprit et troubler le repos; voilà la grande prérogative de la vertu sur le vice. Dans tous les tems, l'homme sage et réfléchi s'est occupé des moyens de parvenir à cette heureuse tranquillité. Le philosophe en a fait son étude principale; il a constamment professé que le but fondamental de ses leçons était d'armer ses disciples contre la crainte de la mort. Avant donc d'appeler à nous le secours tout-puissant de la religion chrétienne, consultons la Raison, et prêtons une oreille attentive à ce qu'elle dit sur ce sujet. Son appui n'est point à mépriser; et quoique l'armure qu'elle fournit ne soit pas complètement à l'épreuve, elle servira néanmoins à parer ou à émousser

quelques-uns des traits que nous lance cet ennemi redoutable du genre humain.

Voici de quelle manière la Raison nous parle pour adoucir notre destinée, et nous engager à la subir sans murmure. — Fils des hommes ! vous ne sauriez ignorer que vous êtes issus d'une race mortelle. Le trépas est la loi de votre nature, le tribut de votre être, une dette que vous vous êtes tous engagés à payer. Vous avez reçu la vie à cette condition expresse, que vous vous tiendriez prêts à la perdre dès que la Providence vous sommerait de faire place à ceux qui viennent après vous, et qui suivront vos traces lorsque l'époque en sera venue. Celui qui refuse de se soumettre à la mort, quand le ciel en prononce l'arrêt, ne mérite point d'avoir vécu. Il serait aussi fondé à se plaindre de ce qu'il n'a pas existé avant l'époque fixée pour son entrée dans le monde, que de s'affliger de ce qu'il n'y peut prolonger son séjour, lorsque l'heure de son départ est venue. Quand la Providence a décidé qu'un événement est nécessaire, la prudence humaine doit y acquiescer avec joie. Souscrivez donc à ses décrets, puisqu'ils sont immuables ; il vaut infiniment mieux le faire de bonne grâce, que d'y être

entraînés contre votre gré. Et quel privilège auriez-vous à opposer, quelle raison à alléguer pour vous soustraire à la condamnation portée contre l'humanité entière? Tous les objets qui vous entourent sont mortels et périssables. Les états, les cités, les empires, ont un terme limité. Les monumens superbes de l'industrie humaine, le tems les réduit en poussière. Les œuvres même de la Nature vieillissent et tombent en ruines. Au milieu de cette commotion universelle, qui entraîne toute la création à une décadence inévitable, de quel droit oseriez-vous espérer que votre corps seul subsistera éternellement? Tous ceux qui sont venus avant vous ont succombé sous les coups du trépas. Tous ceux qui viendront après vous éprouveront le même sort. L'homme puissant et l'homme bon, le monarque et le laboureur, le génie le plus vaste comme le plus borné, tous marchent dans la route qui conduit au sépulcre. A l'heure même que votre ame s'échappera de sa dépouille mortelle, trois mille habitans de ce monde rendront le dernier soupir. Cessez donc de regarder comme un malheur réel d'être soumis au même destin que tout ce qui existe sur cette terre; cessez de redouter un événement dont la cause n'est pas moins conforme aux

lois de la Nature , que celle qui fait tomber les feuilles de l'arbre vers la fin de l'automne , ou qui en détache les fruits lorsqu'ils sont parvenus à leur maturité.

Il est rare que les douleurs qui accompagnent la mort , soient plus longues et plus aiguës que celles que vous avez éprouvées dans d'autres tems. L'appareil de la mort est plus effrayant que la mort elle-même. Si elle a la faculté d'abattre , d'affaïsser vos esprits , c'est la faiblesse de votre imagination qui la lui donne ; car , tant que l'ame conserve son énergie , il n'est presque aucune passion qui n'ait le pouvoir de vaincre la mort. L'honneur la défie ; l'amour la méprise ; la vengeance brave ses coups ; l'affliction la désire mille fois. N'est-il donc pas étrange que la raison et la vertu réunies , ne puissent vous inspirer assez de force d'ame pour commander à une crainte que tant de passions ont bannie des cœurs même les plus faibles ? N'est-ce pas le comble de l'inconséquence que de se plaindre sans cesse des malheurs attachés à la vie humaine , et d'être en même tems si effrayé de ce qui doit y mettre fin ? Qui osera répondre si sa vie , prolongée selon ses désirs , ne l'exposera pas à des désastres , à des misères qui lui étaient jusqu'alors in-

connus ? Est-il jamais à désirer de pousser l'existence jusqu'à son terme le plus reculé, et de rester sur cette terre jusqu'à ce que la vieillesse vienne nous en chasser avec tous ses ennuis, toutes ses infirmités ? Vous déplorez la loi fatale qui vous oblige de mourir ; mais si vous considérez votre situation actuelle sous son vrai point de vue, n'auriez-vous pas de plus justes sujets de vous affliger, s'il vous était ordonné de demeurer plusieurs siècles sur cette terre, sans avoir la possibilité d'en sortir ? Soumettez-vous donc avec tranquillité à ce que la Nature exige de vous, à ce qui doit être conforme à vos vrais intérêts, puisque c'est Dieu qui l'ordonne. Remplissez vos devoirs comme de fidèles sujets du Roi de l'univers, pendant le tems qu'il vous a assigné ; et réjouissez-vous de ce qu'il a fixé une époque dans laquelle vous sortirez glorieusement de ce champ de bataille. Une crainte servile de la mort détruit tous les agrémens de cette vie que vous désirez avec tant d'ardeur de conserver. Et ne vaut-il pas mieux n'avoir à souffrir qu'une seule fois le trépas, que d'en éprouver chaque jour les rigueurs par l'effroi qu'il inspire ?

VOILA le langage de la Raison, langage spécieux et plausible. Il ne manque pas de force,

et il peut produire les plus grands effets sur l'homme instruit et sans préjugés. Mais il est à craindre que ces effets n'aient lieu qu'autant que l'esprit est calme et le corps en santé ; quand on raisonne de loin sur la mort, plutôt que quand on la voit s'avancer à grands pas. Dans ce moment critique , où l'âme inquiète et tremblante arrive sur les frontières d'un monde inconnu , alors qu'ils sont faibles pour apaiser ses alarmes , tous les argumens que la raison tire de la convenance , de la nécessité de la mort ! Pour la préparer à cette terrible époque , pour prévenir son trouble et calmer ses angoisses , il faut lui faire entendre de bonne heure la douce voix de l'espérance ; il faut lui promettre un Protecteur puissant , il faut lui ouvrir un asyle assuré , où elle puisse se retrancher pendant les combats pénibles que la mort lui livrera. Or , telle est l'influence victorieuse de l'évangile , telle est l'importance des vérités qu'il nous a révélées , et des moyens dont il se sert pour fortifier notre cœur. Attachons-nous donc , en second lieu , à les développer , et à montrer combien ils sont supérieurs à tout ce que la philosophie peut offrir de plus consolant. Et pour en faire sentir toute la force , présentons le tableau de la mort sous ses trois aspects les plus effrayans.

CONSIDÉRONS , en premier lieu , la mort comme le terme de notre existence actuelle , comme le dernier période de toutes ses joies , de toutes ses espérances. La scène qui termine cette suite d'entreprises dont l'exécution nous faisait goûter un si vrai plaisir , et le dernier regard que nous jetons sur ces objets chérissés que nous ne pouvions quitter un instant qu'avec peine , sont bien propres sans doute à nous inspirer les regrets les plus amers. Et combien de circonstances n'aggraveront pas ces regrets , lorsque l'heure sera venue de dire un éternel adieu à la lumière du jour , à tous les projets qui fixaient notre attention comme citoyens du monde , à tous les amis , à tous les parens qui se partageaient notre cœur ! Qu'elle est déchirante pour la plupart des hommes , cette pensée que le soleil se levera , que les saisons continueront leurs cours pour d'autres , mais non plus pour eux ; et pendant que leurs voisins continueront à jouir de toutes les richesses de la nature , qu'ils seront renfermés dans une demeure ténébreuse et solitaire , séparés du reste du genre humain , et oubliés comme s'ils n'eussent jamais existé ! *Je disais , lorsque mes jours allaient être retranchés , je m'en vais donc aux portes du sépulcre ; je ne contemplerai plus l'Eternel*

*sur la terre des vivans ; je ne verrai plus aucun des habitans du monde* \*.

L'effet que produit sur notre ame cette pensée lugubre , est toujours proportionné à notre attachement pour les objets que nous laissons derrière nous , et à l'importance des ressources qui nous resteront lorsque nous en serons privés. Celui qui est près de dire adieu à une contrée délicieuse qu'il a parcourue avec satisfaction , et celui qui est forcé de fuir son pays natal , dans lequel il avait concentré tous ses projets d'établissement et de jouissances , ces deux hommes , dis - je , auront des sensations bien différentes au moment de leur départ. Telle est l'image des sentimens qu'éprouvent , à l'heure de la mort , l'homme juste et le méchant. Le dernier ne connaissait rien de supérieur à son existence actuelle. Tous ses intérêts , tous ses plaisirs , toutes ses espérances s'y réunissaient comme dans un foyer commun. Il vivait uniquement pour le monde. Rien n'est donc plus atterrant , plus insupportable que l'idée de la catastrophe qui l'en arrachera pour jamais. Que le sort du chrétien est plus heureux ! L'étude de la religion a fortifié son ame ; elle l'a préparé de bonne heure à quit-

\* Esaïe , xxxviii , 10 , 11.



ter ce monde sans terreur, sans angoisse. Elle l'a instruit de la valeur réelle du bonheur qu'on goûte sur cette terre. Elle a placé devant ses yeux la perspective la plus brillante. Elle a épuré ses goûts, et lui a fait connaître des jouissances bien supérieures à celles qu'on cherche dans le cercle uniforme des plaisirs temporels. Elle l'a uni par un commerce intime à ces êtres spirituels et éternels, inconnus aux gens du monde. Ainsi, quoique attaché à cette terre par les sentimens naturels de l'humanité, il peut entendre l'arrêt de son départ avec un noble courage, et une résolution inébranlable. Il savait que cette vie n'est qu'une préparation à un état plus heureux. Il s'attendait à partir dès que le tems de son épreuve serait fini; et au moment où la Providence donne le signal, il dit adieu au monde avec une fermeté raisonnée, et un cœur bien disposé. — Peu lui importe que la mort l'appelle au milieu de ses entreprises, et qu'elle rompe les projets qu'il avait formés pour le bonheur de sa famille et de la société. Toutes ces choses, il en laisse la direction à cette Providence, aux décrets de laquelle son ame s'est constamment résignée; à cette Providence qui gouvernait le monde avec sagesse, avec bonté, ayant qu'il y entrât,

et qui continuera de le gouverner avec la même sagesse, avec la même bonté, lorsqu'il l'aura quitté. L'instant de son départ n'avait point été remis à son libre arbitre; mais il est assuré que c'est le seul qui lui convienne, puisqu'il a été choisi par celui qui ne saurait se tromper. *Car ce n'est point le nombre des années qui rend la sagesse vénérable. On ne tient pas compte pour elle de la multitude des années; mais la prudence tient lieu de cheveux blancs, et une vie sans tâche vaut mieux qu'un âge avancé* \*. Voit-il ses amis, ses parens, entourer son lit, inonder de pleurs ses mains brûlantes? son cœur éprouve le plus vif attendrissement, mais cette émotion ne va pas jusqu'au désespoir. Il se rassure par la pensée que cette séparation n'est que momentanée, et que l'adieu qu'il prononce ne sera point éternel. Il les recommande à la bénédiction de ce Dieu qu'il a servi avec constance; et à l'instant même où la mort l'arrache de leurs bras, il entend une voix qui calme ses esprits par ces paroles consolantes : *Laisse tes orphelins, et je leur donnerai de quoi vivre, et que tes veuves se confient en moi* \*.

\* Sagesse de Salomon, IV, 8, 9.

\*\* Jérémie, XLIX, 11.

Mais la mort n'est pas seulement le terme de la vie humaine ; elle est la porte qui , fermant sans retour les avenues du monde , ouvre celles de l'éternité. Considérée sous ce point de vue , elle a souvent porté l'épouvante jusque dans l'âme de l'homme sérieux et réfléchi. Un passage si subit est bien propre à lui inspirer la plus vive inquiétude , soit par sa nature , soit par ses suites. Devant lui est une région vaste et inconnue , dont nul voyageur n'est jamais revenu pour donner des détails sur la réception qu'il a reçue , et les objets qu'il y a rencontrés. La première idée qui se présente à lui est donc celle-ci : Qu'aussitôt que son esprit sera dégagé de l'enveloppe grossière qui l'enchaînait à cette terre , il sera cité devant le tribunal du Créateur de l'univers , qui remplira à cette époque les fonctions de Juge. L'interrogatoire sévère qu'il subira , l'arrêt impartial qu'il entendra prononcer , le sort inaltérable qui lui sera assigné , sont autant de spectres personnifiés par son imagination , qui le frappent de terreur ; et cependant ce sont des idées que la conscience force tous les hommes d'admettre. Dans tous les siècles et dans toutes les religions , le genre humain n'a pu se refuser de croire que chaque être libre est responsable

de ses actions, et que la mort est l'époque où il devra en rendre compte. Cette certitude est, pour la plupart des mortels, une source de frayeur; elle est pour tous, un sujet d'anxiété. Il est vrai qu'une bonne conscience peut rassurer l'ame contre cette crainte. Il est doux de faire la revue d'une vie bien employée; et ce souvenir délicieux explique la différence qu'on observe entre les derniers momens de l'homme juste, et ceux du pécheur. Mais quelle est la conscience assez pure pour n'éprouver aucun remords? quelle est la vertu assez intacte pour ne point redouter l'examen du grand Scrutateur des cœurs? quel est l'homme assez certain de son mérite, pour oser fonder son sort éternel sur l'exactitude avec laquelle il a rempli tous ses devoirs religieux et moraux?

Nous ne devons point juger les sentimens des hommes à l'approche de la mort, d'après le cours ordinaire de leurs pensées, lorsqu'ils jouissent d'une santé solide, et que la fortune les comble de ses faveurs. Ils font alors la revue de leur conduite d'une manière trop générale, trop superficielle; leur cœur se contente des prétextes les plus légers, et les distractions du monde les empêchent de fixer long-tems leur attention sur des objets

effrayans et lugubres. Mais , lorsqu'ils sont totalement séparés des affaires du monde ; lorsqu'abandonnés à eux-mêmes , ils sont forcés de réfléchir sur leur conduite passée ; lorsque leur corps est affaibli par les maladies , et leur ame effrayée à la pensée de cette région nouvelle où ils vont entrer ; alors les plus résolus sont prêts à se désespérer , les plus vertueux même sont en danger de se décourager au souvenir de leurs erreurs et de leurs foiblesses. Dans ces momens de désespoir , ils portent de tout côté un œil inquiet , afin de chercher un être assez puissant pour les soutenir , et assez miséricordieux pour les défendre , pour les sauver. Telle est la cause de l'ardeur avec laquelle les divers peuples de la terre ont saisi tous les moyens possibles pour apaiser les terreurs des ames prêtes à quitter ce monde.

Ces doutes , ces angoisses , sont une nouvelle démonstration de l'importance des vérités que le Christianisme nous a révélées sur le gouvernement de l'univers. L'évangile réfléchit le plus vif éclat sur la grâce et la clémence divine. Il nous représente le Tout-puissant , non-seulement comme notre Créateur et notre Juge , mais comme un Père plein de compassion , *qui sait de quoi nous sommes*

*faits , et qui se rappelle que nous ne sommes que poudre , qui a pitié de nous comme un père a pitié de ses enfans , et avec lequel il y a pardon , afin qu'il puisse être aimé autant qu'il est craint.* Cette idée de l'administration divine serait cependant trop vague pour rassurer l'ame effrayée par la pensée de la mort , si elle n'eût été confirmée par des faits décisifs , auxquels l'esprit peut appeler dans tous ses doutes , dans toutes ses craintes. Or , l'évangile en présente deux qui sont particulièrement adaptés à la situation actuelle de l'homme , et très-propres à le soutenir dans ce cruel moment ; le sacrifice de Jésus-Christ , et sa puissante intercession. Un crime commis avec délibération , ne peut être expié que par la souffrance ; nulle maxime plus conforme aux sentimens de la nature. Tous les gouvernemens sont appuyés sur ce principe : Que la justice publique a le droit d'imposer au criminel une peine proportionnée à son crime ; et toutes les religions sont fondées sur cette croyance : Que le pécheur ne peut obtenir son pardon , qu'autant qu'il parvient à satisfaire la Justice divine. De là cette infinité de victimes immolées par tous les peuples qui ont couvert la surface du globe , pour apaiser le Maître de l'univers.

Le sacrifice solennel que notre Rédempteur a offert pour nos péchés, confirmant cette voix de la nature, est bien propre à rétablir le calme dans notre ame. Il nous apprend qu'une Personne divine a porté la peine de nos forfaits; et il encourage cet espoir consolant que le Souverain du monde saura user de miséricorde, sans déroger à son amour pour la justice et l'ordre. Mais il peut nous rester encore quelques inquiétudes sur l'étendue de cette miséricorde, et sur la manière dont Dieu l'exercera. Un Maître tout-puissant qui est toujours auprès de nous, mais qui échappe sans cesse à nos regards, et le plus redoutable des êtres; et cette pensée porterait une juste terreur dans l'esprit de l'homme faible, s'il n'était rassuré par la certitude qu'il a dans le Ciel un Intercesseur qui communique immédiatement avec ce Maître invisible; que cet Intercesseur est venu sur la terre revêtu de notre humanité; que, non-seulement il a connu notre faiblesse, mais qu'il en a fait l'épreuve; qu'il a vu avec le cœur d'un frère, les malheurs et les infirmités de notre nature; qu'il passa lui-même à travers la vallée de la mort, dans laquelle nous devons bientôt entrer; et que, par sa puissante médiation, nous avons obtenu de son Père des privilèges bien propres à nous

encourager , à nous remettre dans ses mains bienfaisantes , au moment où notre esprit abandonnera sa dépouille mortelle. — Le Christianisme a donc pourvu à tout ce qui est nécessaire pour fortifier l'homme dans ses derniers momens. Le sacrifice du Sauveur , et sa puissante intercession , voilà le refuge du pécheur pénitent , voilà la consolation du sage. Jésus a environné de miséricordes le trône de l'univers. Il a dissipé une partie des ténèbres qui entouraient le monde invisible ; et l'espérance brille à travers le nuage qui couvre encore la région des réalités.

MAIS ce qui complète la victoire de l'homme vertueux sur la mort , c'est la perspective d'une félicité éternelle. Cet avantage est si précieux , que toutes les nations l'ont désiré avec la plus vive ardeur , comme le souverain remède , soit aux misères de la vie , soit aux terreurs de la mort. Tel est l'objet vers lequel l'homme savant et l'ignorant , les nations civilisées et les hordes sauvages , ont fixé de tout tems un œil inquiet , saisissant avidement toutes les probabilités , et s'abandonnant avec passion à toutes les espérances qui les flattaient que la Divinité leur serait propice , qu'elle prolongerait leur existence , et qu'elle les

placerait, après leur départ de ce monde, dans le séjour du bonheur. Mais la raison, abandonnée à ses propres forces, n'a jamais pu passer les limites d'une faible espérance. Les philosophes même les plus profonds, éprouvaient à l'heure de leur dissolution un doute cruel. L'évangile a fixé tous les doutes, toutes les incertitudes dont cet important sujet était environné. Il a déchiré le voile que la raison s'était bornée à soulever, il a déployé à nos yeux toute la magnificence de la gloire céleste; il nous a transportés par la foi dans ces demeures augustes destinées à la vertu, dans cette cité du Dieu vivant, où règne un repos éternel. Non-seulement il nous a déclaré que l'Éternel prépare à l'homme droit, un bonheur parfait après cette vie, mais il a fortifié ce témoignage par une multitude de circonstances bien propres à rendre ce bonheur sensible à notre imagination. Il nous le fait envisager comme une conséquence immédiate de notre glorieuse rédemption. Il le nomme un *héritage* auquel tous les disciples de Jésus-Christ ont un droit incontestable. Il dit que notre Sauveur en a pris possession en leur nom; qu'il est sorti du tombeau, qu'il a été *les prémices de ceux qui sont morts*, et qu'il nous a précédés dans les régions de la

félicité éternelle , pour nous y préparer une place. *Je suis la résurrection et la vie. Celui qui croit en moi , vivra lors même qu'il serait mort. Je donne à mes brebis la vie éternelle. Je monte vers mon Père et votre Père , vers mon Dieu et votre Dieu. \**

O vous qui puisâtes ici-bas votre bonheur dans la vertu , et qui mourez dans la foi de votre Sauveur ! la mort a perdu à vos yeux tout ce qu'elle peut avoir d'effrayant. Ce n'est plus ce tyran cruel qui frappe ses esclaves avec un sceptre de fer , c'est un messenger qui vous apporte les gages de la vie et de la liberté. Que la perspective qui s'ouvre devant vous est magnifique ! comme elle doit réjouir votre ame , adoucir la rigueur de vos maux actuels ! Vous voyez , même dans la vallée de la mort , *de verts pâturages* croître et prospérer. Vous vous préparez à quitter ce monde , non pour vous reposer en silence dans la solitude mélancolique du tombeau , non pour errer sans guide , sans ami , dans les vastes déserts de l'univers , ou pour passer dans un pays où vous serez totalement étrangers , mais pour entrer dans une région , nouvelle , à la vérité , par la vue , mais habitée depuis long-tems par la foi , par l'espérance ; dans une région

\* Jean , xi , 25. — xx , 17.

où vous continuerez de vivre sous la protection de celui qui fut jusqu'ici votre guide et votre soutien, dans une région où vous serez unis à ceux de vos anciens amis qui ont suivi votre exemple, et appelés à augmenter cette *multitude que personne ne peut compter, de toute nation, de toute tribu, de toute langue et de tout peuple qui se tient debout devant le trône de l'Eternel*. Vous laisserez loin de vous ce que votre nature avait de grossier et de matériel ; et vous quitterez l'univers, cette demeure resserrée et ténébreuse, pour habiter le palais superbe de votre Père céleste. *Heureux sont ceux qui meurent dans cette espérance glorieuse ; heureux ceux qui sont morts dans cette jouissance ; ils se reposent de leurs travaux, car leurs œuvres les ont suivis!* Hommes de bien, vous êtes maintenant arrêtés sous le péristyle du temple de l'Eternel : la Mort vous introduira dans le Saint des Saints. Jusqu'à présent vous avez habité une terre de pèlerinage et d'exil : la Mort vous conduira dans la patrie des Esprits bienheureux. Ici - bas, souvent séparés des dignes émules de vos vertus, vous êtes confondus avec l'homme méprisable : la Mort unira dans la même société tout ce qu'il y a de justes et de saints sur cette terre. *L'insensé*

*a cru que les justes mourraient ; il a imaginé que leur sortie du monde était pour eux un malheur, une véritable destruction ; mais ils sont en paix , ils vivront à jamais. Leur récompense est dans le Ciel, et le Tout-puissant en prend soin. — O mort ! où est ton aiguillon ? O sépulcre ! où est ta victoire ?* Où sont ces spectres hideux qui semèrent si long-tems l'épouvante parmi les nations ? où sont ces cavernes effroyables , ces vallées qu'habitaient la désolation , le désespoir , ce repaire des fantômes et des pâles ombres , ce séjour abhorré des ténèbres et de la corruption ? Le Dieu vivant t'a touché de son sceptre glorieux , aussitôt ces horreurs fantastiques ont disparu. Ton charme a été rompu. L'aurore d'un jour éternel a dissipé les ténèbres épaisses qui t'environnaient ; et à l'*habitation des dragons* , a succédé le paradis du Tout-puissant.

SUPPOSONS maintenant que nous ayons surmonté , et le regret de quitter ce monde , et la crainte de passer dans un autre ; il reste encore une circonstance qui rend la mort affreuse à beaucoup de gens : je parle du choc que l'ame doit soutenir au moment de sa séparation d'avec le corps. Cette pensée est effrayante , je l'avoue , pour ceux dont les

esprits sont affaiblés sous le poids du vice, et qui n'ont aucun secours intérieur qui puisse les fortifier dans ce cruel combat. Il n'est donné qu'à une ame ferme et magnanime de braver la mort au milieu même de son agonie; et cette fermeté, elle la puise dans la religion. Le témoignage d'une bonne conscience, et le souvenir d'une vie consacrée à la vertu; une confiance bien fondée en l'approbation divine, et l'espoir solide d'un bonheur éternel, voilà des principes suffisans pour inspirer de la tranquillité et du courage dans cette pénible conjoncture. Jusqu'à quel point ils peuvent suspendre ou alléger le sentiment de la douleur, c'est ce que vous nous avez pleinement démontré, glorieux Martyrs, vous qui n'avez pas craint de vous exposer à la mort la plus cruelle, pour avancer le règne de Jésus-Christ, et pour conserver une conscience irréprochable! Combien de fois vos ennemis acharnés ne vous ont-ils pas vus marcher au-devant de ce Roi des terreurs, je ne dis pas avec tranquillité, mais avec joie! Combien de fois, exaltés par la grâce, par l'espérance, n'avez-vous pas bravé les échafauds et les croix, plus satisfaits de perdre une vie périssable, que de la conserver aux dépens de la vérité et de votre salut!

Non, ce n'est pas sans fondement que les gens de bien se flattent que Dieu les assistera d'une manière particulière à l'heure de la mort. Intimement persuadés que la Providence veille sur eux dans toutes les époques de leur vie, ils sont autorisés à conclure que, loin de les abandonner lorsque son secours leur devient le plus nécessaire, elle les protégera dans ce moment critique avec autant de générosité qu'elle l'a fait jusqu'alors. C'est cette certitude si conforme à la bonté, à la compassion du Père des miséricordes, qui a de tout tems rassuré l'homme vertueux contre les craintes de la mort. *Ma chair et mon sang défontent, s'écrie-t-il alors avec David, mais Dieu est la force de mon cœur. Lors même que je serais dans la vallée de la mort, je ne craindrais aucun mal, parce que tu es avec moi.* Heureux troupeau du Berger d'Israël, son bâton et sa houlette soutiennent vos forces, lorsque le trépas vous porte les coups les plus violens; et votre ame, vivifiée par la foi, n'a besoin d'aucun autre appui. L'influence secrète de son esprit suffit pour vous consoler, pour vous fortifier pendant cette crise terrible; et à l'instant où le *cable d'argent se brise, et où le vase d'or est versé en entier*, votre Protecteur tout-puissant prend possession de

votre esprit , qui n'a point été affecté par la chute de son tabernacle d'argile, et il le transporte dans le séjour éternel de la félicité. Fin glorieuse , trépas digne d'envie ! Vous quittez le théâtre du tems , honorés de la protection de votre Créateur , rassurés par sa présence auguste , et jouissant de la pensée délicieuse que vous n'avez pas vécu en vain ! *Vous avez combattu dans le glorieux combat , vous avez fourni votre carrière avec distinction , vous avez gardé la foi. Il ne vous reste donc plus qu'à recevoir la couronne de justice qui vous est réservée , et que le Seigneur , le juste Juge , vous donnera au grand jour des rétributions ! \**

TELLES SONT les armes que la religion chrétienne fournit aux gens de bien pour surmonter les craintes de la mort. Telle est la victoire qu'elle remporte sur cet ennemi commun des hommes. Le premier sentiment que doit exciter dans nos ames de si grands avantages , est une vive gratitude envers Dieu pour les promesses magnifiques qu'il nous a faites dans l'évangile. Que la condition humaine était triste , qu'elle était malheureuse , lorsque la mort , semblable à un nuage épais ,

\* 2. Tim iv, 7, 8.

menaçait tous les habitans de la terre ; lorsqu'après tant de travaux et de privations , de douleurs et de sacrifices , le tombeau paraissait engloûtir pour jamais ses victimes , et son silence mélancolique terminer la scène de l'existence ; ou si un avenir devait lui succéder , lorsque cet avenir était environné de tous les spectres que la conscience du crime pouvait élever dans une imagination épouvantée ! Le plus heureux changement que le monde ait jamais éprouvé , est celui qu'ont produit dans le cœur les lumières de l'évangile sur le gouvernement de l'univers , sur la rédemption du genre humain , sur notre destination. Comme elles ennoblissent le caractère de l'homme et son état futur ! Quelle sérénité , quel éclat elles répandent dans notre demeure actuelle , et qu'il mérite bien d'être loué éternellement Celui qui , *selon la grandeur de sa miséricorde , nous a donné , par la résurrection de Jésus-Christ , l'espérance de jouir d'une vie immortelle ; c'est-à-dire , d'obtenir en héritage ces biens incorruptibles qui ne peuvent ni se corrompre , ni se flétrir , et qui nous sont réservés dans le ciel !*

QUE les réflexions précédentes nous inspirent , en second lieu , le plus ardent désir de

mériter les prérogatives dont les gens de bien jouissent au moment de leur mort. La route qui y conduit est aisée ; elle est ouverte à tous les hommes. Une mort douce et tranquille est, par un effet de la sagesse du Ciel, la conséquence immédiate d'une vie vertueuse. Desirons-nous donc que notre ame s'ouvre dans nos derniers momens à ces douces consolations ? renonçons dès maintenant à tout projet injuste , à tout plaisir criminel. Craignons Dieu , et observons ses Commandemens ; *gardons la foi et une bonne conscience.* L'étude la plus importante , la plus digne d'un homme sage , d'un chrétien , est de se préparer toute sa vie à cette heure fatale. On peut nommer avec vérité la mort le témoignage de la vie. Qu'un homme ait obtenu l'estime publique , et mérité de fréquens applaudissemens , tant qu'il a été placé sur le théâtre du monde ; si au moment de le quitter , son ame s'abandonne à la terreur ou au désespoir , il ternit toute la gloire qu'il s'était acquise ; il laisse , en partant , une forte présomption qu'il avait ou une conscience coupable , ou un esprit pusillanime. Dans toute autre circonstance , il peut en imposer avec de l'hypocrisie et de l'adresse : mais il est rare qu'il puisse soutenir l'artifice à l'heure de la mort. A cette

époque critique, le masque tombe, et le caractère se montre au naturel. Mais si nous le voyons quitter la scène de la vie avec noblesse, avec fermeté, prononçons sans hésiter que son ame est grande et vertueuse; soyons persuadés que Dieu le soutient dans ce moment terrible, et qu'il va le transporter dans un séjour plus heureux. *Considère l'homme intègre, et observe l'homme droit; et tu verras que la fin d'un tel homme est la paix.* \*

QUE les réflexions précédentes nous apprennent enfin sous quel point de vue l'homme sage considère la vie et la mort. Il n'est point servilement attaché à l'une; il n'a nulle raison de redouter l'autre. La vie est un don de Dieu qu'il porte au plus haut prix. Il y a plus, il emploie tous les moyens dignes de lui pour la défendre et la conserver, afin de se rendre utile à ses semblables, aussi long-tems qu'il lui est possible, dans le poste où la Providence l'a placé. Mais son amour pour la vie est subordonné à des sentimens plus sublimes. Si la religion, la vertu, ou le véritable honneur l'appellent à hasarder ses jours, il s'y détermine aussitôt sans hésiter. Et qu'est-ce

\* Ps. xxxvii, 37.

qui distingue l'homme qui vit et marche *par la foi et l'immortalité*, de ceux dont toutes les espérances sont bornées à cette vie ? c'est un mépris généreux de la mort. Voilà la source où le chrétien puise le vrai courage. Sa conduite atteste que son âme est bien supérieure à ce monde. Elle démontre qu'il suit avec liberté les sentimens naturels de son cœur, sans s'asservir à ce joug honteux, à ces entraves humiliantes que la crainte de la mort impose aux esclaves du vice.

N'outrons cependant pas, et gardons-nous de confondre ce mépris raisonnable de la mort avec l'indifférence inconsidérée et sans réflexion, dont tant de gens affectent de se parer, et que nul principe raisonnable ne peut justifier. La vie humaine n'est point un bien frivole dont les hommes puissent disposer à leur gré. La mort, de quelque manière qu'on la considère, est un événement très-important. C'est la crise la plus solennelle de l'existence. L'homme de bien a raison de l'attendre avec un esprit ferme et tranquille. Mais personne n'a le droit de la traiter avec une légèreté orgueilleuse. Elle demande qu'on y réfléchisse avec le sérieux le plus courageux. Elle exige tout le sang-froid ; toute la liberté d'âme dont nous sommes susceptibles ; afin qu'éprouvant

les sentimens qui conviennent à des êtres dépendans, lorsque notre poudre sera prête à retourner en poudre, nous puissions remettre notre esprit à celui qui nous l'a donné.

---

SERMON V.  
SUR LE BONHEUR  
DE LA VIE FUTURE.

PRONONCÉ UN JOUR DE COMMUNION.

---

APOCALYPSE VII, 9.

*Après cela je regardai , et je vis une grande multitude que personne ne pouvait compter, de toute nation , de toute tribu , de tout peuple et de toute langue , qui se tenait debout devant le trône et devant l' Agneau, vêtus de robes blanches , et tenant des palmes dans leurs mains.*

LE livre mystérieux d'où ces paroles sont tirées , annonce plusieurs révolutions qui doivent se succéder dans l'Église de Dieu. Ces prophéties ne sont point , à la vérité , assez claires , assez précises pour nous indiquer

exactement l'époque de leur accomplissement. Il n'eût pas convenu de tirer entièrement le voile qui couvre l'avenir. L'intention du Saint-Esprit n'était point de satisfaire la curiosité du savant, en lui révélant la destinée des nations, mais de développer à l'homme raisonnable le plan général du gouvernement de l'univers, et les dernières opérations de la Sagesse divine. Dans les premiers siècles de l'Eglise, où les Chrétiens étaient en butte à tant de persécutions, à tant de calamités, ce livre était bien propre à fortifier leur courage; puisqu'au travers des emblèmes et des figures, il leur montrait un Protecteur tout-puissant qui veillait avec l'attention la plus particulière sur les intérêts du peuple qu'il s'était choisi; qui avait prévu les chocs qui allaient bouleverser les royaumes de la terre, et qui les dirigerait de manière à les rapporter tous aux progrès de la vérité. Voilà l'objet essentiel de ces visions mystiques dont l'Apôtre St. Jean fut honoré, de ces sceaux ouverts, de ces trompettes sonnantes dans le ciel, de ces coupes répandues sur la terre, sur la mer, et dans les airs. Le royaume des ténèbres devait soutenir un combat opiniâtre contre le royaume de la lumière. Mais à la fin une voix devait se faire entendre, *une voix ressem-*

*blant au bruit des grosses eaux , et à celui des plus violens éclats de tonnerre , et qui disait Alleluia : le Seigneur , le Tout-puissant a pris possession de son royaume. Les royaumes de ce monde sont soumis à notre Seigneur et à son Christ , et il régnera pendant les siècles des siècles. \* Telle est la perspective que l'Esprit divin offre à nos yeux , pour adoucir l'horreur des tableaux effrayans et lugubres qui sont présentés dans ce livre ; il le termine même par ce témoignage éclatant de sa bonté. En fermant le code sacré de l'Écriture , il laisse dans notre ame des impressions profondes du triomphe de la justice , et du bonheur de ceux qui ont été rachetés par Jésus-Christ. *Après cela je regardai , et je vis une grande multitude que personne ne pouvait compter , de toute nation , de toute tribu , de tout peuple et de toute langue , qui se tenaient debout devant le trône et devant l'Agneau , vêtus de robes blanches , et tenant des palmes dans leurs mains.**

Ces paroles présentent une magnifique image de la félicité dont les Saints jouissent dans les cieux. Leur méditation est , dans tous les tems , également consolante , et propre à

\* Apoc. XIX, 6. — XI, 15.

nous porter à la vertu. Mais , en ce jour solennel , appelés à faire la commémoration de l'ineffable charité que notre Sauveur a déployée par sa mort , pourrions - nous nous préparer plus dignement à cette action sainte , qu'en contemplant le salut que son généreux sacrifice nous a acquis ? pourrions-nous même employer un moyen plus propre à réveiller notre reconnaissance , à fortifier notre amour ? Le sacrement de la Cène est un serment de fidélité. Disposons-nous donc à le célébrer , en méditant les récompenses préparées à ceux qui seront fidèles à leurs engagements. Dans ce dessein , et pour vous donner une idée , sans doute très - imparfaite , de la félicité éternelle préparée à la vertu , nous joindrons aux observations que nous fournit notre texte , celles que nous présentent les versets qui le précèdent et le suivent ; nous terminerons ce discours par quelques instructions relatives à notre condition actuelle

I. CE que les paroles de notre texte indiquent , de la manière la plus précise , c'est que les cieux seront le séjour d'une société de bienheureux. *Une multitude* , une assemblée nombreuse , tels sont ceux qui seront admis à cet honneur , à cette félicité. L'homme

ne saurait goûter le bonheur, s'il ne le partage avec quelques amis. Placez-le dans une région où il soit environné de plaisirs de tous les genres ; s'il y est solitaire et inconnu, il languira, il sera accablé d'ennui. Ce ne sont pas seulement nos besoins ou notre dépendance réciproque, qui nous portent à rechercher la société de nos semblables, mais nos penchans naturels, mais la satisfaction de communiquer nos pensées à ces seconds nous-mêmes, doués des mêmes facultés, des mêmes goûts, des mêmes prérogatives. Ce commerce intime est la source des plus vives jouissances. Mais hélas ! combien de circonstances ne troublent pas ce sentiment si naturel ! Quelquefois c'est une tendre commisération pour les maux de ceux que nous aimons ; quelquefois une vive douleur de leurs vices et de leurs foiblesses. Notre amitié est-elle sincère, elle nous expose aux angoisses d'une douce sympathie, et aux tourmens d'une violente séparation. Est-elle si froide qu'elle n'ait à redouter aucune des peines inséparables des attachemens humains, elle cesse alors de nous offrir de grands plaisirs. Le commerce ordinaire du monde est un cercle de liaisons frivoles, auxquelles le cœur n'a nulle part. Il est souvent insipide, plus souvent encore em-

poisonné par de légères différences dans l'humeur, ou par des intérêts opposés. Nous volons dans les compagnies pour nous soustraire à la fatigue d'être sans cesse avec nous-mêmes; et l'ennui que nous y éprouvons nous ramène bientôt dans la solitude. La société des gens vertueux n'est point à l'abri de ces inconvéniens; il s'y élève aussi de vives querelles; il suffit même d'une diversité d'opinions pour aliéner les cœurs. Nous formons peu de liaisons qui ne nous offrent bientôt quelques circonstances propres à tromper notre espoir. Leurs commencemens sont pleins de charmes. Nous nous flattons d'avoir enfin trouvé des amis, du commerce desquels le dégoût sera banni pour jamais. Mais nous apprenons bientôt à connaître leurs faiblesses. L'estime s'enfuit, l'amitié s'éteint. Nous apprenons à nous défier les uns des autres; nous nous accoutumons à feindre. Une civilité étudiée prend la place du sentiment, sans en offrir les douceurs; et nous cachons souvent une basse jalousie, une haine maligne, sous le voile d'un attachement sincère et désintéressé.

Les plaisirs qu'on goûte dans le commerce des mortels, sont donc, comme tous les autres plaisirs, très-insuffisans; ils ne peuvent nous

donner qu'une foible idée des charmes de la société des esprits parfaits qui habitent un monde plus heureux. Ici, nous ne trouvons qu'avec la plus grande difficulté, au milieu de la corruption générale, quelques personnes avec lesquelles nous désirions de former une liaison intime. Là, sont assemblés tous les Sages, tous les Saints, tous les Justes qui ont existé dans l'univers; sans aucun malheur qui puisse troubler leur félicité mutuelle, sans aucun nuage qui puisse troubler l'harmonie qui règne entr'eux. L'artifice, la réserve y sont inconnus. Nuls rivaux qui se supplantent, nuls factieux qui s'entrechoquent, nuls ennemis qui se poursuivent. La discorde n'élève point sa voix lugubre, le bruit sourd du soupçon ne circule jamais parmi ces esprits innocens et pleins de bienveillance. Chacun, heureux en lui-même, jouit du bonheur de tous; chacun, par des communications réciproques d'estime et d'amour, partage et augmente la félicité générale. Replacez un instant à vos côtés les amis les plus affectionnés que vous ayez jamais eu le bonheur de posséder; dégagez-les de toutes les infirmités inséparables de la nature humaine; rappelez-vous les momens les plus tendres, les plus délicieux que vous ayez passés dans leur société, et le sou-

venir de ces sensations pourra vous aider à concevoir la félicité dont jouissent les Saints rassemblés dans le Ciel. Le bonheur de ces frères unis ensemble, est comparé avec beaucoup d'élégance, par le Psalmiste, aux objets les plus propres à rafraîchir le cœur de l'homme, au parfum des plus suaves odeurs, à l'influence vivifiante de la douce rosée des cieux. *Il est semblable à l'huile précieuse répandue sur la tête d'Aaron, et à la rosée d'Hermon, et même à la rosée qui descend sur la montagne de Sion, où l'Eternel a établi la bénédiction et la vie pour toujours.\**

Outre le bonheur qui résulte d'un amour parfait, deux circonstances rehaussent particulièrement celui que goûte *cette multitude qui se tient devant le trône* : leur admission à la société la plus parfaite, et le renouvellement de leurs liaisons les plus intimes. Le premier avantage est exprimé en divers endroits de l'Écriture. Elle nous dit *que la compagnie innombrable des Anges sera unie à l'assemblée de l'Église et des premiers nés, et qu'ils seront assis à table, au royaume des cieux, avec Abraham, Isaac et Jacob ;\*\** promesse qui ouvre à nos yeux la perspective

\* Ps. cxxxiii, 1.

\*\* Hébr. xii, 22, 23. Matth. viii, 11.

la plus brillante. Elle autorise les gens de bien à se livrer au doux espoir que , séparés de la lie des hommes, de cette foule corrompue avec laquelle ils sont maintenant confondus, il leur sera donné de s'unir aux Patriarches et aux Prophètes, aux Apôtres et aux Martyrs, aux Législateurs et aux Héros, à ces esprits renommés qui ont brillé dans les premiers âges comme les serviteurs de Dieu, ou les bien-fauteurs de la société; à ces hommes célèbres dont nous sommes accoutumés à exalter les hauts faits, dont nous suivons les traces, dont nous ne prononçons les noms qu'avec une profonde vénération.

Unis à cette brillante assemblée, les bénis du Seigneur renouvelleront, avec leurs amis vertueux, ces liaisons intimes que la mort avoit rompues. Cette espérance élève dans le cœur les émotions les plus tendres, les plus délicieuses que puisse jamais éprouver un mortel. En effet, de toutes les peines auxquelles nous sommes condamnés ici-bas, il n'en est point de plus amère que celle qui est causée par le coup fatal qui nous sépare, en apparence pour jamais, de ceux avec lesquels la nature ou l'amitié avoient intimement uni nos cœurs. Leur souvenir renouvelle de tems en tems nos larmes; il rouvre des blessures qui semblaient

être cicatrisées ; et , nous rappelant des joies sans retour , il fait frissonner toutes les fibres de notre sensibilité. Dans ces momens de douleur , de désespoir , qu'elle est consolante la certitude que cette séparation n'est que momentanée ; que le tems viendra où nous nous réunirons à ceux avec qui nous avons passé les plus heureux momens de notre vie , dont les joies et les chagrins étaient les nôtres ; et qu'aucune révolution ne pourra nous séparer , dès que nous aurons touché le port paisible où ils abordèrent avant nous ! Telle est la société des bienheureux qui habitent le ciel. Tels sont ceux qui formeront *la multitude qui est devant le trône*. Observons maintenant ,

- II. QUE non seulement cette société sera composée de bienheureux , mais qu'elle sera très-nombreuse. Elle est nommée *une multitude , une grande multitude , une grande multitude que personne ne saurait compter*. Ces expressions donnent l'idée la plus sublime du royaume de la gloire. Ne vous abandonnez donc plus à la crainte que les cieux sont une contrée presque inaccessible , et si bornée , qu'elle peut à peine contenir une poignée d'hommes échappés à la destruction générale de toute la race humaine. *Il y a plusieurs*

*demeurés dans la maison de mon Père, a dit le Sauveur. Cette cité du Dieu vivant, vers laquelle vous faites profession de diriger votre course, peut admettre une multitude infinie de citoyens; elle renferme déjà un grand nombre d'habitans; elle en recevra chaque jour davantage jusqu'à la consommation des siècles. Quelles que soient les difficultés qui bordent la route qui y conduit, elles ont été souvent franchies. Ce sentier, quoique escarpé, n'est point impraticable. La porte où il aboutit n'est pas si large, sans doute, que celle qui communique au séjour du vice; malgré cela, une grande multitude a passé cette porte étroite et a reçu la couronne de gloire.*

Cette vérité est une des plus consolantes du Christianisme, une des plus propres à encourager l'homme de bien à la vertu, à rassurer le pécheur pénitent contre la conscience de ses crimes. Livrons-nous-y donc avec une pleine sécurité. Loin de circonscrire sans fondement les faveurs de la grâce divine dans le cercle étroit des personnes qui pensent comme nous; loin de condamner sans miséricorde celles dont le culte diffère du nôtre, ne nous écartons jamais de l'esprit de l'Évangile, cette économie de douceur et de charité. Gardons-nous de croire que les souffrances de notre divin Sau-

veur auront un effet si limité. Quoi ! il serait descendu des cieux , il se serait dévoué à la mort , dans le dessein seulement de gagner le Ciel au petit nombre de ceux qui lui expriment comme nous leur amour , et qui adoptent le même formulaire de prières ! C'est en cela que consisterait cette *délivrance qu'il a apportée sur la terre ? Il aurait été affligé , il aurait été tourmenté , et il ne verrait pas le travail de son ame pour s'en réjouir ?* Non ! non ! Les trophées de la grâce répondront à la grandeur de son sacrifice. *Le chef de notre salut rassemblera plusieurs enfans avec lui dans sa gloire. La volonté de l'Éternel prospérera dans sa main. Il se verra de la postérité. Il justifiera un grand nombre. Les hommes seront bénis dans sa Personne , et toutes les nations le nommeront béni.* Pour ajouter à notre encouragement , observons ,

III. QUE la société qui habitera les cieux sera composée , selon notre texte , de toutes les variétés de la race humaine. C'est ce que désignent clairement ces expressions remarquables : *Une multitude qu'on ne pouvait compter , de toute nation , de toute tribu , de tout peuple et de toute langue ,* comme si elles avaient pour but de corriger les idées

bornés que nous nous formons de l'étendue et du pouvoir de la grâce divine. Ceux que de vastes mers ou des déserts immenses séparent les uns des autres ; ceux dont le langage et les mœurs n'ont pas le plus léger rapport, seront alors réunis dans la même assemblée. Il n'est pas de situation si éloignée , de position si peu favorable , qu'elles rendent inaccessible la félicité céleste. L'Esprit divin a ouvert une route qui conduit à ces habitations bienheureuses , de toutes les extrémités de la terre , de toutes les conditions de la vie humaine ; des cités peuplées , et des landes stériles ; de la cabane du pauvre , et du palais des Rois ; de la demeure de l'ignorance et de la simplicité , et des contrées de la science et de la perfection. *Ils viendront , dit notre divin Sauveur , du Levant et du Couchant , du Nord et du Sud , et ils s'asseiront dans le royaume de Dieu. \**

Cette assurance épure , agrandit nos idées sur la Bonté divine ; elle calme les craintes qui s'élèvent dans notre ame lorsque nous sommes dans des situations dangereuses. — Ah ! s'il nous était donné de soulever le voile qui sépare le tems de l'éternité , et de contempler cette assemblée de bienheureux qui entourent

\* Luc. XIII, 29.

le trône suprême, nous en verrions un grand nombre qui ont vaincu les obstacles qui nous arrêtent, et que nous croyons insurmontables. Nous verrions des gens sans instruction auxquels une intention droite a tenu lieu de science, et des hommes faibles que la grâce divine a fortifiés : nous en verrions même qui se sont égarés, et qu'elle a remis dans le bon chemin. Nous verrions des jeunes gens qui ont résisté aux attrait du plaisir, et des vieillards qui ont soutenu le poids des infirmités avec une constance invariable ; beaucoup que l'indigence n'a pu entraîner à des démarches contraires à la délicatesse ; beaucoup que la fortune et l'élévation n'enorgueillirent, ni ne conduisirent jamais à l'impiété ; beaucoup encore qui, dans les circonstances les plus difficiles ou les plus séduisantes, au milieu des camps, des armées, de la corruption des Cours, conservèrent une intégrité à toute épreuve. En un mot, nous en verrions de toutes *les tribus et de tous les peuples*, c'est-à-dire, de toutes les conditions, de tous les rangs ; nous verrions même *des péagers et des pécheurs* que le secours divin a conduits à une gloire éternelle. Et le même secours ne nous est-il pas offert dans toute son étendue ? Environnés, tandis que nous

courons dans la carrière du salut, de cette *nuée de témoins* qui ont achevé leur course avec succès ; animés, *tandis que nous combattons dans le glorieux combat*, par les acclamations de ceux qui ont vaincu, et qui sont couronnés, le désespoir pourrait-il énerver ou abattre nos esprits ? De cette multitude de bienheureux qui peuplent le ciel, il s'élève une voix qui devrait retentir sans cesse dans l'oreille des vrais croyans : *Soyez fidèles jusqu'à la mort, et vous recevrez la couronne de vie ; soyez forts au Seigneur, et confiez-vous en l'infinie grandeur de sa puissance ; soyez nos imitateurs à nous, qui, par la foi et la constance, avons obtenu l'héritage qui nous avait été promis.* Considérons maintenant,

IV. LA description que notre texte fait de la gloire et de la félicité de cette société céleste. L'Apôtre les avait vus *se tenant debout devant le trône et devant l'Agneau, vêtus de robes blanches, ayant des palmes dans leurs mains.* Il ne nous est pas donné maintenant de comprendre ce que l'Esprit-Saint veut entendre par ces *palmes* et ces *robes blanches*. Ce que nous savons se réduit à ceci, que toutes les nations se sont servi de ces or-

nemens dans les triomphes et les fêtes consacrées à célébrer l'allégresse publique. Elles désignent donc ici cette félicité, cet honneur parfait dont l'homme juste sera mis un jour en possession. On ne peut, sans être doué des facultés des bienheureux, avoir une idée distincte de leurs fonctions et de leurs jouissances. Je ne me permettrai donc aucune conjecture sur cette partie de mon sujet. Il n'appartient point à un mortel de peindre la félicité des immortels. Il lui convient de garder le silence dans une espérance humble et respectueuse, loin de se livrer à des écarts d'imagination qui dégraderaient ce sujet sublime, loin de l'ennoblir.

Notre texte nous offre cependant une circonstance digne d'une attention particulière, et que nous pouvons indiquer sans témérité. C'est que les bienheureux *se tiennent debout devant le trône et devant l'Agneau*; c'est-à-dire, qu'ils jouissent de la présence immédiate du Créateur et du Rédempteur du genre humain. La distance funeste à laquelle nous sommes maintenant de Dieu, est la source de tous nos malheurs. Cette contrée que nous habitons, n'est point la demeure du Saint des Saints. C'est un lieu d'exil, c'est le séjour d'une race dégradée, séjour environné de

nuages et de ténèbres. Maintenant l'Être suprême se tient loin de nous. En vain le cherchons-nous dans ses ouvrages, dans ses voies, dans ses institutions religieuses. *Il demeure dans la place secrète du tonnerre.* Il cache à nos foibles regards le trône de sa gloire ; il s'enveloppe d'une lumière impénétrable. Sa présence sera donc le signal du renouvellement de toutes choses. Lorsque le *Soleil de justice* sortira du nuage qui le dérobe maintenant à nos yeux, le chagrin, le péché et toutes ses suites funestes s'évanouiront devant la splendeur de sa face. En effet, ni le crime, ni la misère ne peuvent subsister dans les régions où Dieu a fixé sa demeure. Ainsi que l'astre du jour, dont les rayons frappant à l'instant notre hémisphère, y répandent une chaleur vivifiante, fécondent la nature, et réjouissent ses habitans ; ainsi Dieu, par sa présence auguste, versera la joie, la félicité sur tous ceux qui le contempleront. Voici comment S. Jean décrit ces effets : *La mort, dit-il, n'existera plus. Il n'y aura désormais ni larmes, ni cris, ni douleurs ; ce qui est arrivé jusqu'à présent, n'arrivera plus. Celui qui est assis sur le trône, dit : Je vais renouveler toutes choses ; ils n'auront plus ni faim, ni soif, parce que l'Agneau qui est*

au milieu du trône sera leur Pasteur ; il les menera aux sources d'eau vive , et Dieu essuiera toute larme de leurs yeux. Mais , abandonnant ce sujet trop sublime pour notre faible intelligence , dirigeons ,

V. NOTRE attention vers une circonstance du bonheur de la vie à venir , que notre esprit borné saisira plus aisément , et qui est spécifiée dans le commentaire que S. Jean fait de notre texte dans le même chapitre. *Alors un des vieillards prit la parole et me dit : Ceux qui sont vêtus de robes blanches , qui sont-ils , et d'où viennent-ils ? Seigneur , lui répondis-je , vous le savez. Et il me dit : Ce sont ceux qui viennent de la grande tribulation.* \* Cette circonstance peut s'appliquer , dans un sens particulier , aux premiers Martyrs qui souffrirent les plus cruelles persécutions , en soutenant la vérité de l'évangile. Mais , dans son sens général , elle présente cette idée naturelle et sublime , que les gens de bien , parvenus au bonheur céleste , se reposent maintenant des peines et des fatigues de la vie. En effet , cette vie est pour tous les hommes , même pour les plus heureux , une suite de combats et de tribulations. Per-

\* Apoc. vii, 13, 14.

sonne n'est complètement satisfait de son sort. Des projets qui succèdent à des projets, nous tiennent dans une agitation continuelle. Des traverses fréquentes, des obstacles imprévus, des disgrâces multipliées, rompent nos plans, accablent nos esprits. Fatigués de tant de vicissitudes, nous soupirons après le repos, nous le regardons comme le premier des biens; et quel que soit notre rang, puissans ou obscurs, riches ou pauvres, nous le recherchons avec une ardeur immodérée. Mais, hélas ! il fuit sans cesse devant nous comme une ombre légère ; nous sommes condamnés à le poursuivre toute notre vie, sans jamais l'atteindre.

La nature de notre condition actuelle, et les loix auxquelles nous sommes soumis, ne permettent point que ce désir favori soit accompli. Car, indépendamment de la nécessité où nous sommes de remplir les vues que Dieu s'est proposées en nous plaçant sur cette terre, et de travailler, soit à nous rendre meilleurs, soit à rendre nos frères plus heureux, le seul bonheur que nous puissions goûter dans ce monde doit être acheté par un travail continu. En effet, nous jouissons plus par nos recherches que par nos succès. Le succès est en général le tombeau du plaisir. N'avons-nous plus d'objets qui enflamment notre ac-

tivité , et qui nous excitent à de nouveaux travaux , nous tombons aussitôt dans une indolence mélancolique. Le repos , en même tems , est l'objet unique de tous nos souhaits. L'image fantastique du bonheur qu'il nous promet , flotte sans cesse autour de nous. Et du combat qui s'élève entre nos désirs et notre situation actuelle , naissent la plupart des inquiétudes , des malheurs qui assaillent la vie humaine. Ce n'est que dans les cieus que sera réalisé ce doux projet , qui ne présente ici-bas qu'une flatteuse chimère. C'est là seulement que *le peuple de Dieu trouvera le repos* ; repos de toutes les passions exaltées , de tous les vains désirs , de tous les desseins contrariés ; repos de tous les péchés , de tous les chagrins qui nous tourmentent dans cette vallée de misères ; repos qui ne sera point une cessation indolente du travail , mais une jouissance pleine et satisfaisante. Là les gens de bien *se reposeront de leurs travaux* ; là *leurs œuvres les auront suivis , car ils viennent de la grande tribulation*. Ils ont rempli avec honneur l'épreuve à laquelle ils avaient été soumis. Ils sont revêtus de la robe triomphale ; et de tous leurs travaux , il ne leur reste qu'un souvenir satisfaisant , et le bonheur qui en est le fruit. Nous avons encore à considérer ,

VI. UNE circonstance très-importante, qui indique et le caractère et le bonheur de ceux qui habitent le ciel. Non-seulement *ils viennent de la grande tribulation*, mais l'Esprit de Dieu ajoute, pour jeter un plus grand jour sur notre texte, qu'*ils ont lavé leurs robes, et qu'ils les ont blanchies dans le sang de l'Agneau*\*. Ces paroles désignent deux choses remarquables : la sainteté des bienheureux, et les moyens par lesquels ils y sont parvenus.

Leur sainteté est indiquée par ces expressions emblématiques : ils sont vêtus de *robes qui ont été lavées et rendues blanches*. Pour devenir propre à la jouissance du bonheur dont je viens de vous donner une faible idée, la nature humaine doit éprouver un changement si complet, que l'Écriture le qualifie de *régénération*, ou de nouvelle naissance ; changement que tous les préceptes de la religion, toutes les cérémonies du culte divin, toutes les opérations de la grâce, tendent à produire dans cette vie, mais qui ne sera complètement réalisé que dans la vie à venir. Cette sainteté, ou cette nouvelle naissance, est non-seulement l'unique moyen de parvenir à la félicité future, mais, et c'est une circonstance à laquelle on ne fait point assez d'atten-

\* Apoc. VII, 14.

tion , elle est une partie essentielle de cette félicité même. En effet , quelle est la source du malheur qui accable la plupart des habitans de ce monde ? On ne peut l'attribuer ni aux nuages qui couvrent notre atmosphère , ni au changement des saisons , ni à l'inclémence de l'air. On ne peut l'attribuer ni à la foiblesse de notre corps , ni à l'inégale distribution des biens de la fortune. Au milieu de toutes ces vicissitudes , un homme éclairé , ferme et vertueux , puisant au-dedans de lui une paix inaltérable , sourit aux assauts impuissans de la fortune et des élémens. C'est dans le cœur que la misère a fixé son séjour. Une humeur désordonnée , des préjugés enracinés , des désirs sans bornes , des passions criminelles ; voici les seuls instrumens du supplice que nous endurons. Voilà les ministres qui affilent les traits de l'adversité , et lui communiquent un poison qui lui est étranger. Voilà *les vraies coupes de colère* d'où sortent les fléaux cruels qui accablent les habitans de la terre , et qui font de la demeure des nations le séjour du malheur. De là ces mécontentemens et ces remords qui déchirent le cœur des individus : de là ces injustices éclatantes , ces trahisons secrètes qui sapent les fondemens de la société : de là cette barbarie qui change l'homme en

bête féroce , et le porte à déchirer impitoyablement son semblable.

Maintenant , que le péché soit banni de la terre ; que l'innocence et la charité , descendant des cieux , établissent leur trône dans le cœur de tous les humains , qu'elles adoucissent leur caractère , qu'elles animent toutes leurs actions : aussitôt notre habitation actuelle changera de forme , et deviendra un paradis digne de Dieu. Les jouissances paisibles qui accompagnent une vie sainte et une intime union avec les dignes émules de nos vertus , nous permettront à peine de sentir ces maux extérieurs dont nous nous plaignons avec tant d'amertume. La nature entière prendra un aspect enchanteur. Cet âge d'or , qui fut si long-tems le sujet des rêveries des philosophes et des chants des poètes , se réalisera autour de nous ; et , pour me servir du langage d'un Prophète, *Les lieux arides, secs, se changeront en étangs , et la terre altérée , produira des sources d'eaux : et dans le lieu où était le gîte des dragons , croîtront les roseaux et les joncs. Le loup habitera avec l'agneau , le léopard couchera avec le chevreau. L'équité habitera dans le désert , et la justice reposera dans la campagne fertile. Le désert se réjouira et fleurira comme la*

*rose*. Puisque l'innocence et la vertu rétablies dans tous leurs droits, peuvent produire sur cette terre une révolution si étonnante, quel ne sera pas leur triomphe *dans cette nouvelle terre et dans ces nouveaux cieux*, où les changemens qu'éprouvera notre nature seront combinés avec chaque circonstance de notre félicité extérieure ! C'est l'imperfection actuelle de notre vertu qui nous empêche de comprendre toute l'influence de la justice sur le bonheur. Les *robes* dont les hommes les plus vertueux sont maintenant revêtus, pour nous servir du langage de notre texte, sont souillées de tant de taches, qu'on ne sauroit avoir une idée distincte de la beauté primitive du vêtement de la justice. Mais, lorsque ces taches seront effacées, lorsque ces robes seront rendues parfaitement blanches et pures, il en émanera un éclat dont nous ne pouvons à présent nous former la plus légère image.

Mais comment les robes des bienheureux sont-elles lavées ? D'où leur vient cette blancheur éblouissante, cette pureté sans altération ? L'Esprit de Dieu nous répond que *c'est du sang de l'Agneau*; dirigeant par-là nos pensées vers cette sublime économie de miséricorde, à laquelle les Saints doivent tous leurs progrès, premièrement en grâce, en-

suite en gloire. De ce sang répandu *pour racheter les péchés des hommes*, émane et l'expiation de leurs fautes, et la régénération de leur nature. La nature humaine est trop dégradée, pour pouvoir se relever d'elle-même. Si nous n'étions aidés d'un secours supérieur, nous serions dans l'impossibilité de regagner notre innocence primitive; par conséquent, de nous élever assez haut dans l'échelle des êtres, pour nous unir à la société des Anges. Nous n'avons, par nous-mêmes, ni assez de connaissances pour découvrir la gloire éternelle, ni assez de vertus pour la mériter, ni assez d'habileté pour savoir en jouir. Les cieus seraient encore cachés à notre vue par des ténèbres impénétrables; du moins nous ne les apercevriens que dans le lointain, comme une région inaccessible, si le Christ n'était venu nous y *frayer une route nouvelle et sûre*. Les obligations que ses travaux généreux imposent au genre humain, ajouteront puissamment à la félicité des bienheureux. Les sentimens que leur inspire cette glorieuse distinction de leur bien-faisant Créateur, et les effusions de l'amour, de la reconnaissance qu'ils lui ont voués, formeront une partie des sensations délicieuses qu'ils éprouveront pendant toute l'éternité.

TEL sera le bonheur de la vie future ; telle sera l'auguste société avec laquelle nous le partagerons, si notre conduite dans ce monde nous rend dignes d'une récompense si glorieuse. Cette description renferme plusieurs leçons importantes toutes relatives à notre état actuel. Elle nous apprend premièrement à rectifier les idées que nous nous formons de la félicité ; à rechercher, pour y parvenir, non ce qui n'en a que l'apparence, mais ce qui influe immédiatement sur l'esprit et sur le cœur ; de bonnes dispositions, et une ame pure ; une amitié sincère, et une intelligence parfaite avec nos frères ; la protection de Dieu, et l'espoir d'être admis en sa présence auguste. Si ces avantages sont l'essence des bénédictions célestes, à plus forte raison forment-ils l'objet principal du bonheur que nous goûtons dans une époque moins reculée de l'existence. Puiser ses jouissances dans d'autres sources, c'est donc s'écarter totalement du sentier qui conduit au bonheur présent et éternel.

Apprenons de plus à marcher avec constance, avec courage, au milieu des obstacles que nous rencontrons dans la carrière du devoir. Nous voyons autour de nous la vertu opprimée, le vice prospérer. Nos actions les

plus généreuses n'obtiennent que d'injustes retours de la part d'un monde plein d'ingratitude. La sincérité est trompée par la finesse ; l'innocence est la victime du pouvoir. Mais gardons-nous de croire , dans de telles occasions , *que c'est en vain que nous avons purifié nos cœurs.* Reposons-nous dans l'assurance que ces désordres ne s'étendront pas jusqu'au royaume de Dieu. Ils ne sont à redouter que dans la première période de l'existence. Ils sont nécessaires pour compléter l'épreuve à laquelle nous sommes soumis ici-bas , mais dont le terme n'est point éloigné. Dans l'état permanent qui doit succéder à cette vie périssable , régnera un nouvel ordre de choses plus digne de la Justice divine , et mieux proportionné au mérite de l'homme. Lorsque nous serons prêts à nous décourager par les maux qui nous accablent , levons les yeux au ciel , et voyons cette *multitude de bienheureux qui viennent de la grande tribulation , et qui se tiennent debout devant le trône.* Attendons l'époque où nos œuvres seront pesées à la balance de la justice ; et méritons par notre conduite d'être admis dans cette société glorieuse. Soutenons avec fermeté les épreuves auxquelles Dieu soumet notre fidélité. *Soyons patients , et fortifions*

*nos cœurs ; car la venue du Seigneur est proche.*

Les vérités renfermées dans notre texte , nous enseignent encore dans quel esprit nous devons régler notre conduite. Des mœurs saintes , un caractère généreux , des sentimens élevés ; voilà ce qui convient à ceux qui brûlent de la noble ambition de s'unir aux Anges , aux *esprits des Justes parvenus à la perfection*. Non que ce louable désir doive exalter notre ame au point de la détourner totalement du monde , cette scène importante d'actions et de devoirs. Mais , tout en nous conduisant comme des habitans de cette terre , n'oublions point que nous sommes appelés à habiter un monde meilleur. Craignons de perdre tous nos droits à cet héritage glorieux , en nous dégradant par des actions méprisables , en nous avilissant par une conduite impure , en nous embarrassant dans les pièges que le monde nous tend. Ne nous laissons ni enorgueillir par le succès , ni abattre par les disgrâces ; mais soutenons toutes les vicissitudes de cette *vie mortelle avec un cœur digne de l'immortalité*.

Enfin , que la certitude d'un bonheur futur nous inspire la plus vive reconnaissance pour le Père éternel des hommes , qui , dès le com-

mencement , destina ces récompenses aux Justes ; pour son Fils charitable , qui s'est montré à nous sous le caractère sublime de Dispensateur des miséricordes divines , et de Restaurateur de l'humanité dégradée. C'est sur-tout quand nous nous approchons de Dieu , par l'acte solennel de la sainte Cène , comme nous sommes appelés à le faire aujourd'hui , que la reconnaissance doit embrasser nos cœurs , et y produire les impressions les plus profondes. Et quoi de plus propre à entretenir ces sentimens , que cette cérémonie auguste qui réunit sous le même point de vue toutes les obligations que nous avons au Bienfaiteur du genre humain. Lorsque , prêt à souffrir pour nous , il institua ce saint Sacrement , il dit : *Faites ceci en mémoire de moi.* Et de qui pourrions-nous donc nous souvenir , divin Jésus , si nous étions capables de t'oublier ? C'est à Toi que nous devons le pardon de nos péchés , et le retour de la faveur divine ; notre victoire sur la mort , et l'espoir d'une immortalité bienheureuse. C'est Toi qui as dirigé notre vue au-delà de ce séjour de désordres et de ténèbres , *qui nous as fait voir la cité du Dieu vivant* , qui as ouvert la porte *de la Jérusalem nouvelle* , et qui nous a guidés dans les *sentiers de la vie.*

C'est Toi qui as rassemblé d'âge en âge de toutes les nations, de toutes les tribus, de tous les peuples, cette multitude qui se tient devant le Trône. C'est toi qui les as délivrés de la grande tribulation. C'est Toi qui as rendu blanches et pures ces robes dont ils sont revêtus. C'est Toi qui leur as donné ces palmes qu'ils portent en main ; et c'est par Toi qu'ils contempleront à jamais la splendeur de la présence divine.

---

---

# SERMON VI.

SUR LE POUVOIR

DE LA CONSCIENCE.

---

GENÈSE. XLII, v. 21, 22.

*Les frères de Joseph se disaient l'un à l'autre : Nous nous sommes rendus bien coupables à l'égard de notre frère ; nous avons vu l'angoisse de son ame , quand il sollicitait notre compassion , et nous ne voulûmes point l'écouter : c'est pour cela que nous nous trouvons dans la même détresse.*

*Et Ruben leur répondit : Ne vous disais-je pas alors : Ne vous rendez point coupables envers cet enfant ; mais vous ne m'avez point écouté ? C'est pourquoi son sang nous est aujourd'hui redemandé.*

**D**E tous les tableaux que nous offrent les annales de l'histoire , aucun n'est plus remarquable , plus intéressant que celui de la Genèse. Elle nous fait remonter au commence-

ment des siècles. Elle prend le genre humain au berceau , développe son origine , et peint ses mœurs dans leur simplicité primitive. Alors , les arts inventés par le luxe et la mollesse , n'avaient point encore poli les manières ou déguisé la façon de penser ; alors les hommes exprimaient leurs sentimens sans dissimulation , et donnaient un libre essor aux passions qui les agitaient. Il n'y avait sur la terre qu'un petit nombre de grandes sociétés. Ses habitans étaient divisés en tribus. Les événemens qui intéressaient les familles étaient donc le principal objet de l'histoire ; et Moïse les présente avec cette belle simplicité qui réussit au souverain degré , soit à charmer l'imagination , soit à toucher le cœur.

De tous les traits historiques qui ont les Patriarches pour objet , celui de Joseph et de ses frères est le plus remarquable , et par le caractère de ceux qu'il peint , et par les instructions qui naissent des événemens , et par les révolutions surprenantes de la fortune. Pour l'intelligence de notre texte et des réflexions qui vont nous occuper , rassemblons-en les différens traits.

Joseph , le plus jeune des enfans de Jacob , si l'on excepte Benjamin , recevait des preu-

ves si particulières de la tendresse de son père qu'il excita l'envie de ses frères. Leur ayant raconté un jour, dans la candeur de son ame, divers songes qui présageaient sa future élévation, la jalousie fit des progrès si rapides dans leur ame, qu'ils formèrent l'abominable complot de se défaire de lui. Saisissant, pour l'exécuter, le moment où il était à quelque distance de la maison paternelle, ils se jettèrent sur lui, le précipitèrent dans une fosse; et l'ayant vendu comme un vil esclave, ils en imposèrent à leur père par une fausse relation de sa mort. Leur ressentiment satisfait, ils perdirent bientôt jusqu'au souvenir de leur crime. La famille de Jacob était riche et puissante; ses enfans passèrent plusieurs années dans la prospérité, sans que l'attentat exécrable qu'ils avaient commis, leur fît éprouver le plus léger remords.

Cependant la Providence guida Joseph avec tant de bonté, au travers de plusieurs dangers imminens, que du fond d'une prison obscure où il n'attendait que la mort, il fut élevé à la dignité de premier ministre du roi d'Egypte, alors le plus puissant monarque de la terre. Pendant qu'il était revêtu de cet auguste emploi, une famine générale désola tous les pays voisins. L'Egypte seule continua de jouir

d'une abondance dont elle fut redevable à la seule prévoyance de Joseph, et à la sagesse de son administration. Ce fléau étendit ses rigueurs jusque sur la famille de Jacob, dont les enfans furent obligés d'aller en Egypte solliciter quelque nourriture. Ils parurent donc en la présence du gouverneur, et le supplièrent de leur permettre d'exporter du blé; fort éloignés sans doute de soupçonner que le ministre puissant devant lequel ils *se prosternaient la face contre terre*, était ce même frère qu'ils avaient vendu à des Ismaélites. Mais Joseph ne les eut pas plutôt aperçus, qu'il les reconnut. A cette rencontre inattendue, son cœur éprouva l'émotion la plus vive. La tendresse fraternelle reprit toute sa force; elle bannit de son ame généreuse jusqu'au plus léger souvenir de leur cruauté. Dès cet instant, il pensa à leur ménager une surprise agréable; mais il sut se contraindre au point de prendre un air très-sévère. Deux motifs l'engageaient à cette conduite rigoureuse en apparence: il voulait les obliger d'amener en Egypte le plus jeune de ses frères, pour lequel il éprouvait une affection particulière, et qu'il désirait ardemment de revoir: il espérait encore de réveiller dans leur ame un juste repentir du crime qu'ils avaient commis à son

égard. Il réussit au-delà de ses espérances. Ses frères se voyaient dans la situation la plus critique ; transplantés dans un pays inconnu , accablés , du moins le croyaient-ils , par tout ce que le malheur a de plus affreux ; jetés , par l'ordre du gouverneur , dans une noire prison , et traités avec une sévérité dont ils ne pouvaient deviner la cause. C'est alors que *les réflexions de notre texte s'élevèrent dans leur ame. Leur conscience leur retraça le souvenir de leur crime. Elle leur rappela en particulier leur cruauté envers Joseph , dont ils avaient depuis long-tems perdu toute idée. A ce souvenir déchirant , ils n'hésitèrent point à regarder leur malheur actuel comme une punition que le Ciel infligeait à leur crime. Ils se disaient l'un à l'autre : Nous nous sommes rendus bien coupables à l'égard de notre frère , car nous avons vu l'angoisse de son ame lorsqu'il nous demandait grâce , et nous ne l'avons point exaucé ; c'est pour cela que nous nous trouvons dans cette détresse. — C'est pourquoi son sang nous est redemandé.*

Ce trait instructif de l'histoire de Joseph conduit naturellement aux observations suivantes. I. L'homme possède un sentiment intime qui lui fait distinguer ce qu'il y a de juste ou d'injuste , de bien ou de mal dans sa con-

duite. II. Quand nous avons commis un péché, ce sentiment produit au dedans de nous, la crainte du châtement que nous méritons. III. Ce sentiment intérieur est souvent sans force dans la saison de la prospérité; mais l'affliction lui rend bientôt son énergie. IV. Quand il se réveille il nous porte à regarder tous les malheurs que nous éprouvons, quelle que soit leur cause, comme une punition du ciel. Ces quatre objets nous conduiront à des réflexions importantes sur la nature de l'homme, et la sagesse de la Providence.

I. L'HOMME a la conscience du bien et du mal moral, ou la faculté de distinguer ce qu'il y a de juste ou d'injuste dans ses projets et ses actions. *Ils se disaient l'un à l'autre, nous sommes coupables.* — Dans un tems où la loi n'avait point encore été donnée; dans un tems où il n'existait aucune révélation de la volonté Divine, que celle que les Patriarches se transmettaient les uns aux autres, les frères de Joseph réfléchissaient sur leur conduite d'après les mêmes principes moraux, ils étaient susceptibles des mêmes sentimens qui nous affectent en ce jour. Ces principes moraux, ces sentimens sont donc nés avec l'homme; ils sont les débris de cette loi qui primitivement

*fut écrite en tous les cœurs.* Dans les régions les plus reculées de la terre, et parmi les peuples les plus sauvages, il a toujours existé une distinction marquée entre le juste et l'injuste, entre le vice et la vertu. Toutes les conventions que les hommes ont formées ont eu pour base cette distinction. Elle est le fondement de la confiance qui les unit, et le mobile qui les fait agir. Il y a plus, toutes les institutions de la société, tous les agrémens qu'elle présente, en découlent naturellement. S'il était quelque Sceptique qui refusât à l'homme cette conscience du bien et du mal, l'Historien qui pour illustrer son héros le peint juste et généreux; le Poète qui cherche à jeter de l'intérêt sur ses fictions, en prévenant le cœur en faveur de la vertu malheureuse, ne suffiraient-ils pas pour réfuter son incrédulité, et démontrer l'existence de ce sentiment intime?

Cette distinction entre le bien et le mal moral, quoique profondément gravée dans le cœur de l'homme, n'est cependant pas suffisante pour régler sa conduite. Corrompus comme nous le sommes maintenant, ce sentiment est trop général pour diriger toutes nos actions; il est trop foible pour vaincre les principes contradictoires qui se disputent notre cœur. Il est souvent dégradé par l'ignorance

et la superstition ; il résiste difficilement aux passions et aux désirs. De là l'importance de la révélation divine , qui l'éclaire d'une nouvelle lumière , qui lui communique une force victorieuse , qui , par les idées sublimes qu'elle y ajoute , et les secours puissans qu'elle lui prête , nous met dans un état infiniment supérieur à celui où nous étions placés , quand nous n'avions pour guide que la Nature.

Il est néanmoins de la dernière importance d'observer , que la révélation suppose nécessairement dans le cœur humain cette conscience du juste et de l'injuste. Elle s'adresse à l'homme , comme à un être doué de cette faculté précieuse ; et quand elle lui prescrit en termes généraux de rechercher *tout ce qui est véritable , tout ce qui est bienséant , tout ce qui est juste , tout ce qui est pur , tout ce qui est aimable , tout ce qui peut donner une bonne réputation , en un mot , tout ce qui est vertu , ou tout ce qui est digne de louanges* , elle en appelle évidemment aux lois que la Nature grava dans son cœur. Je dis plus , si nous n'étions pas doués de ce sentiment intime de nos devoirs et de nos obligations morales , nous ne recueillerions aucun fruit de la révélation , nous serions même hors d'état d'observer les lois de la religion. En vain la

parole de Dieu nous présenterait un code de devoirs essentiels. En vain nous recommanderait-elle la fidélité envers notre Créateur, l'amour, la reconnaissance à l'égard de notre Rédempteur, si la nature ne nous avait préalablement rendus susceptibles de fidélité, d'amour, de reconnaissance. Nous n'aurions aucune idée qui correspondît à ces termes; il serait impossible de nous convaincre, qu'un sentiment plus profond que la crainte ou l'intérêt, doit nous pénétrer de respect et d'amour envers celui qui nous a donné la vie, envers celui qui nous a rachetés. — Regardons, par conséquent, comme le principe fondamental de toutes les religions : Qu'il est en l'homme un sentiment naturel, qui approuve ou condamne sa conduite; et que, par ce sentiment, les hommes *qui n'ont point de loi sont loi à eux-mêmes* (1). Jugez donc de l'aveuglement de ceux qui, par un excès d'enthousiasme pour la révélation, nient l'existence ou avilissent l'autorité de la religion naturelle ! Ils ne voient donc pas qu'en privant l'homme de ce premier appui, ils ébranlent le fondement sur lequel repose le pouvoir de la révélation sur le cœur !

Notre texte nous conduit à observer, que

\* Rom. 11, 14.

jamais ce sentiment naturel n'a plus de force que quand on s'est rendu coupable d'un acte d'injustice ou d'inhumanité. *Nous voyions l'angoisse de notre frère, lorsqu'il nous demandait grâce, et nous ne l'avons point exaucé.* Une voix secrète nous ordonne de faire du bien à nos semblables, mais elle nous censure et nous condamne avec une autorité bien plus grande encore, lorsque nous leur faisons quelque tort. Preuve très-frappante de la sagesse de l'Auteur de notre nature, et de la bonté avec laquelle il a pourvu au bonheur du genre humain ! Oui, Dieu a remis, à chacun de nous, le soin d'être utiles à nos semblables. Mais nous avons une influence beaucoup plus puissante sur le malheur de ceux qui nous entourent, que sur leur félicité. Souvent il est au-dessus de nos forces et de nos talens, de contribuer à leur bien-être ; tandis qu'il est toujours en notre pouvoir de leur faire du mal : notre intérêt personnel nous y engage même fréquemment. En conséquence, Dieu nous a formés avec tant de sagesse, que le principe moral de nos actions a une influence d'autant plus grande, que son secours est plus nécessaire. C'est ainsi que, travailler au bonheur de nos semblables, nous paraît être un procédé aussi louable

que généreux , tandis que , nous abstenir de lui nuire , est pour nous un devoir positif et sacré. — Au milieu des rigueurs que les Patriarches éprouvaient en Egypte , s'ils n'eussent eu que ce reproche à se faire : « Nous avons vu » la fortune commencer à sourire à notre » frère , et nous n'avons point contribué à ses » succès , » leur esprit aurait été bientôt calmé. Mais à cette réflexion , *Nous avons vu l'angoisse de notre frère , lorsqu'il nous demandait grâce , et nous ne l'avons point exaucé ,* la douleur et le remords tournent contre eux leur pointe la plus aiguë.

II. QUAND nous avons commis un crime , le sentiment naturel du bien et du mal produit en nous la crainte d'en recevoir la punition. Ce sentiment se dirige-t-il vers la conduite des hommes , alors il se borne à approuver plusieurs actions louables et bonnes , et à en regarder d'autres comme méprisables et repréhensibles. Mais lorsqu'il agit sur notre propre conduite , il se revêt d'un emploi bien plus respectable , il exerce l'autorité d'un juge. Il est donc nommé , à juste titre , *Conscience* , et les sentimens qu'il réveille dans le cœur de celui qui a commis un crime , *Remords. C'est pour cela* , disoient

les frères de Joseph, *que ce malheur nous est arrivé, et voyez maintenant son sang nous est redemandé.* Ils reconnaissaient non-seulement qu'ils avaient commis un forfait, mais que pour ce forfait ils étaient justement condamnés à souffrir.

Si la conscience n'indiquait pas le rapport naturel qui existe entre le crime et la punition, le principe seul de l'approbation ou du blâme serait insuffisant pour diriger notre conduite. Car le blâme est une suite presque inévitable du dérèglement et de la folie, lorsqu'ils sont bien reconnus. Un homme a-t-il nui à ses intérêts, a-t-il violé les lois de la prudence, de l'honnêteté, il réfléchit avec douleur sur sa conduite, et reconnaît qu'il mérite d'être blâmé. Mais il y a cette différence entre le sentiment de l'inconduite et celui du crime, que le dernier pénètre le cœur bien plus profondément. Il fait sentir à celui qui l'a commis, qu'il n'est pas seulement reprehensible, mais justement punissable. En parlant de cet office de la conscience, les écrivains sacrés ont souvent employé des expressions puisées dans les formules redoutables de la procédure criminelle; la comparant à *un témoin que nous portons au-dedans de nous, qui nous accuse ou nous excuse,*

*nous juge ou nous condamne.* On trouve dans le langage de la plupart des nations, des termes analogues, appliqués aux opérations de la conscience; preuve frappante, que tous les hommes se sont réunis pour admettre cette opinion, que la conscience connaît de toutes les actions, et prononce sur les récompenses ou les punitions qu'elles méritent.

Observez de plus que le sentiment intime qu'on mérite d'être puni, ne peut jamais être séparé de la crainte de recevoir tôt ou tard cette punition. Cette crainte ne se borne point à celle de la vengeance des hommes. Lors même que les transgressions du pécheur, échapperaient à la connaissance du monde entier, ses alarmes ne seraient pas moins vives. En effet, quelle est la sanction d'une loi? c'est la récompense ou la punition. Toute loi suppose un supérieur juste et droit. Lorsque la conscience menace le pécheur de la punition de ses crimes les plus secrets, elle reconnaît évidemment un Monarque suprême auquel rien n'est caché. Cette croyance que nous lui devons le compte de nos œuvres est si solide, que le pécheur même le plus endurci, ne peut l'arracher de son ame. C'est une vérité fondée, non-seulement sur le raisonnement, mais sur le sentiment intime.

La conscience chargée de représenter ici bas le Juge suprême , anticipe sa sentence , et en commence l'exécution

De là ces terreurs qui poursuivent le crime , et qui sont proportionnées à son atrocité. Lisez l'histoire de toutes les nations , vous y verrez toujours le tyran et l'opresseur , l'homme sanguinaire et sans foi , craintifs et inquiets ; sans cesse exposés à des alarmes , à des terreurs insupportables. Ah ! passer sa vie entière à redouter la punition qu'on a méritée , c'est souffrir , sans doute , la plus cruelle punition que les forces humaines puissent supporter. Lorsque le monde nous menace de quelque disgrâce , nous connaissons l'étendue , nous mesurons les bornes du danger que nous courons ; nous prévoyons l'instant et le côté où nous serons exposés à ses attaques ; nous comparons nos forces à celles de notre adversaire , et nous pouvons prendre nos précautions , soit pour faire une résistance vigoureuse , soit pour nous ménager une retraite sûre. Mais lorsque la conscience du pécheur le réveille de son assoupissement , et lui met devant les yeux la juste vengeance que le Tout-puissant tirera de ses crimes , quelle perspective plus propre à l'épouvanter ! C'est un danger qu'il court , mais un danger

inévitable ; c'est un abîme dans lequel il va être plongé , mais un abîme sans fond ; c'est un bras étendu sur sa tête , mais il ne peut ni le voir ni lui résister. En quelque lieu qu'il soit , il est saisi de terreur. Il jette un œil d'épouvante sur tous les objets qui l'environnent , parce que sa conscience lui dit que chaque objet peut devenir un instrument de la colère divine. Il n'est point étonnant qu'une solitude reculée , qu'une nuit obscure , le glacent d'horreur. Son esprit égaré voit des monstres où d'autres n'aperçoivent rien ; il entend des voix qui ne frappent que l'oreille du méchant. Il croit voir une main paraître tout à coup et tracer en caractères de feu sur la muraille , la condamnation que le doigt du Tout-puissant grava autrefois à la vue d'un monarque impie. *Il n'aura ni repos ni tranquillité ; même la plante de ses pieds n'aura aucune sûreté ; car l'Éternel lui remplira le cœur d'effroi , et ses yeux seront desséchés ; son ame sera dans la détresse , et sa vie lui paraîtra toujours dans un péril imminent ; il sera nuit et jour rempli de frayeur , et il ne pourra compter sur un jour de vie. Il dira le matin : Qui me fera voir la fin du jour ; et le soir il dira : Qui me fera voir le matin ! si grand sera l'effroi dont*

*son cœur sera rempli à la vue des choses qui se passeront sous ses yeux* \*. — Adversité ! qu'ils sont émoussés tous les traits que tu lances en comparaison de ceux du crime ! — Mais puisque la conscience a un pouvoir si redoutable , pourquoi , demandera-t-on peut-être , réussit-elle rarement soit à garantir les hommes des attrait du péché , soit à les porter à de salutaires retours sur eux-mêmes ? Cette question nous conduit à observer ,

III. QUE la prospérité suspend souvent les fonctions de la conscience ; mais que l'adversité ne manque jamais de la rétablir dans tous ses droits. Au moment du crime , l'esprit est trop échauffé par la passion , il est trop exalté par la jouissance de l'objet de ses desirs , pour être susceptible de réflexion. Lorsque l'ame a repris son assiette ordinaire , si de nouvelles passions viennent occuper son activité ; si une suite d'objets agréables fixe derechef son attention , elle demeurera peut-être long-tems sans avoir la conscience de l'atrocité de son crime , quoiqu'elle ne soit point exempte de pressentimens secrets. Etourdi par les plaisirs du monde , le pécheur s'é-

\* Deut. xxviii , 65 , 66 , 67. Esa. xv , 4.

chappe , pour ainsi dire , à lui-même ; et s'il se replie quelquefois sur son ame , il voit dans les progrès de sa prospérité une forte justification de sa conduite. En effet , le cœur humain est naturellement porté à mesurer l'approbation de l'Être suprême sur les événemens extérieurs. Un vent frais seconde-t-il notre navigation sur le fleuve de la vie , tout réussit-il au gré de nos désirs, ce n'est qu'avec beaucoup de peine que nous pouvons nous persuader que la Providence est irritée contre nous. Eblouis par l'éclat de la prospérité , nous nous flattons de jouir du sourire et de la protection spéciale d'un Maître indulgent ; et nous concluons avec assurance que nous sommes les objets de l'affection de toutes les puissances célestes , et de tous les habitans de cette terre. Par là , nous parvenons aisément à jeter sur nos crimes les plus grossiers , un voile léger à la vérité , mais assez épais pour les dérober à un examen superficiel. Les frères de Joseph nous donnent une preuve frappante de cette vérité. Le silence des écrivains sacrés nous porte à croire qu'ils n'éprouvèrent aucun remords tant que la fortune leur fut favorable ; il nous serait même fort aisé d'indiquer une partie des sophismes qui les tranquillisèrent pendant cette époque. En

effet , au moment qu'ils méditaient l'assassinat de Joseph , Juda dit à ses frères : *Que gagnerons-nous à tuer notre frère et à l'enterrer ? Vendons-le plutôt à ces Ismaélites , et ne mettons point la main sur lui , car il est notre frère : et ses frères suivirent son avis* \*. Nous les voyons justifier leur crime par une apparence d'humanité ; nous les voyons s'applaudir de vendre leur frère comme un esclave , plutôt que de lui ôter la vie. D'où vient cette différence si marquée entre le jugement que les Patriarches portoient alors de leur crime , et celui qu'ils prononcèrent , lorsque son souvenir jeta dans leur ame l'horreur et le désespoir ? C'est l'effet ordinaire des révolutions de la fortune ; elles étouffent ou raniment la voix de la conscience ; elles changent le cœur et lui donnent , pour ainsi dire , une nouvelle vie.

Oui , les hommes sont si peu semblables à eux-mêmes , lorsque la fortune les favorise ou qu'elle les frappe , qu'on les prendrait pour des êtres d'une nature différente. Dans la prospérité , tout se réunit pour les flatter et les séduire. Dans l'adversité , la vie perdant toutes ses illusions , n'offre plus ni distractions , ni plaisirs , où le pécheur puisse fuir

\* Gen. xxxvii , 26 , 27.

loin de sa propre conscience. Autrefois il faisait partie de la multitude ; maintenant c'est un individu solitaire laissé seul avec Dieu et son ame. Il n'est plus soutenu par le chimérique espoir que le Ciel l'approuve. *La lumière du Seigneur* ne brille plus sur sa tête. Son orgueil est rabaissé à son juste niveau ; et son cœur ouvert à l'affliction , se livre aux réflexions les plus sérieuses. Dans cette situation , le *souvenir de son iniquité ne tarde pas à se réveiller*. Tous les crimes que sa conscience lui reproche , s'élèvent comme autant de spectres qui se placent devant lui pour l'effrayer. La douleur réchauffe dans son ame des sentimens que le bien-être avait étouffés ; les blessures dont il avait été mal guéri , saignent de nouveau. *Lorsque les hommes dansent au son du tambourin et de la harpe , et qu'ils se réjouissent au son de la flûte , ils s'écrient : Quel est le Tout-puissant , que nous le servions ? Mais lorsqu'ils sont embarrassés dans les cordages de l'affliction , alors Dieu leur met devant les yeux leurs œuvres et leurs transgressions ; il ouvre leurs oreilles à sa voix , et leur commande de se détourner de l'iniquité.*

Rien ne prouve mieux combien les changemens que Dieu opère dans les conditions

humaines, sont avantageux et bien ordonnés. Par la prospérité, il donne un libre essor à nos passions, et fait l'épreuve de nos sentimens. Par l'adversité, il rétablit dans nos cœurs l'empire de la réflexion. Nul de ces états ne peut ni ne doit être sans mélange. Un homme toujours heureux serait insolent et corrompu ; toujours affligé, il serait sans force, sans courage. Une sage combinaison d'espérances et de craintes, de joie et de douleur nous permet donc tantôt de rechercher les avantages du monde, tantôt d'écouter les sages avis de la conscience. Nous jugeons mal de la proportion qui doit exister entre ces divers sentimens, pour qu'ils produisent ce double effet. L'ignorance des remèdes convenables aux maux spirituels de nos semblables, nous porte à taxer injustement la Providence de sévérité à leur égard. La pétulance et la vanité de nos désirs, nous conduisent encore à nous plaindre sans fondement de sa rigueur envers nous. Tandis que nous ne consultons que nos goûts et nos penchans, Dieu porte un œil attentif sur les besoins de notre ame. Tandis que nous ne recherchons que ce qui est agréable, il nous envoie ce qui est utile. Tandis que buvant sans ménagement dans la coupe de la prospé-

rité, nous nous abreuvons des poisons secrets qu'elle renferme, il jette un spécifique dans ces eaux au moment même qu'il les trouble et les assaisonne d'amertume.

IV. ENFIN, lorsque la conscience reprend son empire, elle porte le pécheur à regarder tous les maux qui l'accablent comme un châ-timent immédiat du Ciel. Si elle l'avait alarmé en le menaçant du courroux de Dieu, elle lui dit, quand le malheur l'accable, qu'il est arrivé le jour funeste dont il était menacé, le jour de rendre compte de ses œuvres. Les afflictions sont la suite nécessaire de notre mauvaise conduite. Les maladies naissent de l'intempérance, la pauvreté de la paresse, les disgrâces de l'orgueil. La punition est même liée si intimément au crime, qu'il est impossible de ne pas apercevoir le rapport qui existe entre eux. Mais la Providence ne se borne pas à cela. Dieu nous a constitués de manière que quand nos afflictions ne seraient pas une conséquence immédiate des crimes que nous avons commis, notre conscience les attribuerait cependant à cette cause. Sous ce point de vue, nous devons redouter doublement les afflictions; puisqu'aux peines qui en sont inséparables, elles ajoutent un nouveau

tourment plus redoutable encore , l'idée qu'elles sont l'effet des vengeances du Tout-puissant.

Qu'un homme éprouve un malheur violent et inattendu ; que ce malheur soit produit par une de ces causes que le monde nomme fortuites , ou par une suite de circonstances dans lesquelles son inconduite et ses crimes n'ont influé en aucune manière ; dans cette situation , voici la première question qu'il se fera : Comment ai-je pu mériter cette infortune ? Son ame se repliera comme par instinct sur sa conduite passée ; et si dans le cours de cet examen le souvenir d'une faute grave vient à le frapper , il ne pourra s'empêcher de s'y arrêter avec inquiétude , avec épouvante , et de la lier dans son imagination avec ce qu'il souffre maintenant. Il verra le bras de Dieu levé sur sa tête ; et ce que , dans d'autres circonstances , il aurait nommé un revers de fortune , il le regardera comme une punition du Ciel.

Lorsque les fils de Jacob , renfermés dans une étroite prison , déploraient la perte de leur liberté , aucune circonstance n'établissait le plus léger rapport entre ce malheur et l'attentat qu'ils avaient commis à l'égard de leur frère. Ils avaient coulé dès-lors une lon-

gue suite d'années dans la joie et la santé. Ils se trouvaient même dans un pays très-éloigné du théâtre de leur crime ; dans un pays où ils ne croyaient être connus de personne , et où ils n'avaient pas commis la plus légère offense. Mais leur conscience établit un rapport intime entre deux événemens qui , selon la manière dont les hommes les envisagent ordinairement , n'en ont aucun. Elle leur rappelle , qu'après avoir autrefois fermé l'oreille aux supplications de leur frère , ils se trouvent maintenant sans ami , sans espoir , implorant en vain la pitié d'un ministre inexorable ; elle leur rappelle encore , qu'après avoir conspiré contre leur frère et l'avoir vendu comme un esclave , ils se trouvent eux-mêmes privés de la liberté , et menacés d'une mort ignominieuse. Quelqu'injustes que puissent être ces persécutions de la part des hommes , ils reconnaissent que c'est à juste titre que la Providence les permet. Ils concluent que l'heure de la rétribution est venue ; ils croient voir en la personne du gouverneur de l'Egypte le Maître du monde , qui les appelle à rendre compte de leur crime. *C'est pour cela que ce malheur nous est arrivé. Voyez maintenant , son sang nous est redemandé.*

La plupart des hommes éprouvent ces sen-

timens quand ils sont placés dans les mêmes circonstances. Sans doute les gens pieux sont disposés en tout tems à s'élever à Dieu, et à voir sa main puissante diriger chaque événement. Mais en vain l'homme du monde éloigne-t-il habituellement son cœur de la Divinité, en vain brave-t-il son pouvoir souverain; il est contraint, par sa conscience, aussitôt que l'adversité lui fait sentir ses rigueurs, à reconnaître que le Tout-puissant est revêtu du caractère le plus terrible, le caractère de Vengeur des crimes

La sagesse Divine brille ici d'un éclat digne de la plus vive admiration. Elle a mis dans nos mains les ressorts qui dirigent le cours ordinaire de sa Providence, elle a établi une chaîne d'événemens qui se développent par une suite régulière de causes et d'effets, sans qu'elle paraisse y intervenir en aucune manière. Mais ces événemens sont si bien ordonnés, qu'ils produisent sur l'esprit du pécheur une impression aussi vive, que s'il voyait le Juge suprême descendre de son trône, et le frapper de sa propre main. Si Dieu suspendait les lois de la nature, dès qu'un grand forfait est commis sur la terre; s'il gouvernait le monde par des miracles continuels, tout ordre dans les événemens humains serait

détruit ; il ne serait plus possible de former aucun plan de conduite ; il n'existerait plus de moyens d'éprouver les hommes. D'un autre côté , si les causes secondes voilaient la main de la Providence , l'on perdrait jusqu'à l'idée d'un empire supérieur. L'univers cesserait de paraître l'ouvrage d'un Dieu. Le pécheur n'attribuerait ses malheurs qu'au hasard et à la fortune. Au lieu que dans la disposition actuelle des choses , les événemens ont la même force ; ils font sur l'ame la même impression que s'ils étaient l'effet d'une intervention surnaturelle. La crainte de Dieu conserve toute son influence sur l'esprit de l'homme , et l'ordre des choses humaines demeure inaltérable. Le pécheur considère ses malheurs non-seulement comme l'effet immédiat de l'oppression de ses semblables ; mais comme un châtiment du ciel. Sa conscience donne à un revers ordinaire le même aiguillon , que s'il était une punition immédiate de Dieu.

Les réflexions que notre texte nous a fournies , présentent plusieurs conséquences importantes ; mais je me bornerai à vous en présenter deux , auxquelles je vous prie d'accorder une attention particulière.

En premier lieu, elles démontrent d'une manière incontestable que Dieu exerce un empire absolu sur le genre humain. Cette vérité, le dogme le plus auguste, le plus important de la religion, ne saurait être trop fréquemment proposée à nos réflexions ; elle ne saurait faire une impression trop profonde dans nos âmes. C'est à la faible autorité qu'elle obtient dans le monde, ou au peu d'attention qu'il lui donne, qu'on peut rapporter principalement l'empire du péché. Si l'homme était fortement persuadé que l'Être tout-puissant dont il a reçu l'existence, exécutera dans toute son étendue le plan qu'il a formé de ne point laisser le vice impuni et la vertu sans récompense, serait-il possible alors qu'il demeurât aussi indifférent sur les suites de sa conduite morale ? Mais en général l'homme pense peu et agit sans principes. Séduit par l'illusion du plaisir qui accompagne le désordre, il ne regarde point au-delà ; il se livre avec une entière sécurité à la fougue de ses sens et de ses passions. Tandis que s'il fixait quelques instans son esprit sur les notions de la nature humaine que nous venons de lui donner, il aurait lieu d'être satisfait de ce que le gouvernement moral de Dieu n'est point susceptible d'une douteuse

discussion. C'est un fait aussi incontestable que l'administration de ces monarques absolus qui se présentent à nos yeux avec les caractères imposans de leur dignité.

Qu'est-ce que gouverner ? C'est prescrire une suite d'actions , ou imposer une loi ; c'est encore fortifier cette loi par une sage distribution de récompenses et de peines. Dieu ne s'est pas borné à investir la conscience de l'autorité de promulguer sa loi ; il lui a donné le pouvoir de la faire respecter. Il lui a confié le soin de récompenser la vertu , en l'environnant d'une paix , d'une tranquillité inaltérables. Mais ce n'était point assez. La douleur est un mobile plus actif que le plaisir. Fuir le malheur est un motif plus puissant que le désir d'obtenir un avantage. Dieu a donc tellement constitué le cœur humain , que le sentiment d'avoir mal fait , devient inséparable du crime ; que ce sentiment produit nécessairement la crainte de la punition ; et que cette crainte exerce une si grande influence sur l'esprit , lorsque le malheur le terrasse , qu'elle persuade au pécheur , que la Providence s'est armée contre lui , et que c'est d'elle immédiatement que part le châtement qu'il éprouve. Toutes ces vérités , Dieu les grava de sa propre main dans le

fond de nos cœurs. Il en a fait une partie constitutive de notre être ; et son dessein , en réunissant dans notre ame des sentimens si vifs , si douloureux , a été de nous contraindre à une salutaire réforme , et de démontrer à tout le genre humain qu'il déteste souverainement le péché. Quand il nous aurait parlé lui-même du haut du Ciel , ses révélations n'eussent pas été plus précises , plus solennelles ; car , ce qui forme une partie essentielle de notre nature , ce qui nous accompagne dans toutes les circonstances où nous nous trouvons , a sans contredit tous les caractères d'une évidence irrésistible. Nous pourrions avec plus de raison révoquer en doute , que le soleil a été destiné à éclairer la terre , et la pluie à la fertiliser , que de mettre en question , si Celui qui a placé ce sentiment dans le cœur de l'homme a eu le dessein d'annoncer que la justice est sa loi suprême.

LA seconde conséquence des réflexions précédentes , regarde la liaison intime que les opérations de la conscience ont avec la doctrine sublime de l'évangile. Leur accord est si parfait qu'il dissipe la plupart des objections que des raisonneurs superficiels

élèvent contre la révélation. Elles coïncident en particulier avec l'idée terrible que l'évangile nous donne des suites du crime. Si le pécheur est contraint, par sa conscience, à croire que le Tout-puissant le livre aujourd'hui au malheur pour des crimes qu'il a oubliés depuis long-tems, à combien plus de titres ne conclura-t-il pas, que dans une autre période de son existence, la Providence agissant sur le même plan, mettra fin à ce qu'elle a laissé ici bas d'imparfait ? Si dans cette vie, qui n'est qu'un séjour d'épreuves, Dieu manifeste par des signes éclatans, combien le péché lui déplaît ; que n'a-t-on pas à redouter lorsque sa justice, qui commence seulement ici bas ses augustes fonctions, les exercera dans toute leur étendue ? Ce que la conscience prévoit, la révélation le confirme, nous assurant *que le jour est fixé dans lequel Dieu rendra à chacun selon ses œuvres ; où il donnera la vie éternelle à ceux qui, par leur persévérance à bien faire, cherchent l'honneur, la gloire et l'immortalité. Mais pour les esprits qui aiment à contester, qui ne se rendent point à la vérité, et qui obéissent à l'injustice, il leur fera sentir sa colère et son indignation. L'affliction et le désespoir tomberont sur tout homme qui fait le*

*mal ; sur le Juif premièrement , puis aussi sur le Grec : mais l'honneur , la gloire et la paix seront pour tout homme qui fait le bien , pour le Juif premièrement , ensuite pour le Grec , car Dieu n'a point égard aux qualités extérieures des hommes. En effet , tout ceux qui auront péché sans avoir eu la loi , périront sans être jugés par la loi ; et tous ceux qui auront péché ayant eu la loi , seront condamnés par la loi \*.*

Si les menaces de la conscience fortifient ce que l'Écriture sainte nous enseigne sur les peines à venir , elles nous conduisent aussi à recevoir tout ce qui nous a été révélé sur notre rédemption par Jésus-Christ. Elles démontrent au pécheur que s'il a attiré sur sa tête le déplaisir du Ciel , il doit l'attribuer à la malignité profonde et funeste qui est inséparable du péché. Elles l'invitent à faire les plus grands efforts pour détourner les effets de ce déplaisir , et fléchir le courroux de son juge. Il sent qu'il a besoin d'une expiation ; et dans tous les âges la Nature a désigné les souffrances comme l'expiation la plus convenable. De là l'usage constant parmi les hommes de substituer à l'offenseur ce qu'ils pouvaient imaginer de plus propre à expier

\* Rom. II, 7. — 13.

sa faute. Toutes les nations, comme par un consentement unanime, ont immolé des victimes; toutes ont offert des sacrifices expiatoires sur un nombre infini d'autels. *Avec quoi préviendrai-je l'Eternel, et me prosternerai-je devant le Dieu souverain? Sera-ce avec des holocaustes et des veaux d'un an? L'Eternel prendra-t-il plaisir à des milliers de moutons ou à une multitude de mesures d'huiles? Sacrifierai-je mon premier né pour expier mon crime, et l'objet de mon amour pour effacer les péchés de mon ame\**? Ces angoisses, ces perplexités d'une conscience coupable, peuvent être nommées en quelque manière, les préludes de l'Evangile du Christ. Elles sont les premiers pas de l'homme, instruit par la Nature seule, vers ce système de grâce et de consolation que Dieu a établi sur la terre. L'homme de la Nature sentait son impuissance à détourner les suites fatales du péché: l'Evangile lui développe le plan d'une médiation Divine et d'un secours surnaturel. L'homme de la Nature reconnaissait qu'il avait besoin d'une expiation: l'Evangile lui déclare que cette expiation est consommée. Dès que le remède a été présenté, le malade en a éprouvé l'efficacité; et le grand mystère

\* Michée, vi, 6, 7.

de la rédemption , quoique notre intelligence ne puisse le saisir dans toute son étendue , présente le rapport le plus évident avec les sentimens de la Conscience et de la Nature.

La religion naturelle et la religion révélée procèdent du même Auteur ; elles se développent l'une par l'autre et s'appuient réciproquement. Elles font partie du plan sublime de la Providence. Elles tiennent au même système d'administration. Admettre la première , c'est se préparer , de la manière la plus convenable , à recevoir la seconde. L'une et l'autre concourent à graver dans nos ames , en caractères ineffaçables , cette vérité importante qui formera la conclusion de ce Discours : *Que nous moissonnerons selon que nous aurons semé ;* que sous le gouvernement du Tout-puissant , personne ne satisfera ses passions , personne ne foulera aux pieds les grands devoirs de la Nature et de la Religion sans recevoir la juste punition de ses fautes.

---

---

# SERMON VII.

SUR LE MÉLANGE

DE JOIE ET DE CRAINTE

DANS LA RELIGION.

---

Ps. 11, 11.

*Réjouissez-vous avec crainte.*

LA joie et la crainte sont deux ressorts puissans du cœur humain. Mis en jeu par les changemens auxquels notre condition actuelle est exposée, celui qui a le plus de force, devient la règle de nos actions. Ces sentimens occupent donc une place distinguée dans le système de nos devoirs. *Servir Dieu avec joie*, voilà l'exhortation du Psalmiste : *le servir avec respect et crainte*, tel est le précepte de Saint-Paul. Mais la nature humaine est si imparfaite, qu'elle porte souvent ces deux dispositions à une extrémité dangereuse. La

religion n'a-t-elle pour base que la joie, elle se change en extase : ne repose-t-elle que sur la crainte, elle dégénère en superstition. Tel est le double écueil dont David cherche à nous détourner ; et pour y parvenir, il établit cette maxime : Que la joie, tempérée par la crainte, est la disposition la plus convenable à l'homme vertueux. Développons cette importante vérité ; et, pour la mettre dans tout son jour, prouvons, en premier lieu, que la joie est essentielle à la religion. Nous exposerons ensuite les motifs qui nous engagent à tempérer cette joie par la crainte ; ce qui nous fournira les moyens d'établir la nature de cet esprit ferme et bien réglé, le seul conforme à notre situation actuelle, le seul digne de l'approbation divine.

I. LA religion inspire la joie ; la religion l'exige. En d'autres termes, se réjouir est le privilège comme le devoir des gens de bien.

En premier lieu, la religion inspire la joie. En effet, quelles sont les conditions requises pour qu'un homme puisse se livrer à une joie pure et durable ? il faut que ses affaires soient dans une situation favorable, et qu'il ait l'esprit disposé à jouir de cette situation. Or, tels

sont les avantages que la religion présente à ceux qui reçoivent avec foi sa doctrine, et observent avec régularité ses lois saintes.

*Lorsqu'ils examinent leur situation extérieure, ils se voient placés dans un monde, dont chaque partie porte l'empreinte d'une Providence pleine de bonté; dans un monde où brillent à l'envi l'ordre, l'abondance et la splendeur; dans un monde où tous leurs goûts sont satisfaits; où, si quelqu'un les frappe, ils ont lieu de croire que c'est un Père sage qui ne veut que leur bonheur. Il est vrai que dans la foule qui les environne, ils ne distinguent que difficilement leurs amis de leurs ennemis. Mais ne leur suffit-il pas, pour se rassurer, de savoir qu'ils sont sous la protection d'un Maître invisible qui veut leur bonheur, et qui a le pouvoir de les garantir de tout mal? Il ne leur est pas donné, il est vrai, de le suivre dans tous les détails de son administration : ils éprouvent même quelquefois des traverses qu'ils ne sauraient concilier avec la bonté de Dieu. Mais comme ils sont convaincus que le système de la Providence est fondé sur la miséricorde, nul événement n'est capable de détruire la paix de leur ame. Car celui qui n'a pas épargné son propre Fils, mais qui l'a livré pour eux, ne leur don-*

*nera-t-il pas toutes chose avec lui \* ?* Leur nature est faible, mais Dieu leur promet de la fortifier. Leur vertu est imparfaite, mais Dieu leur offre l'espoir du pardon. Les circonstances ne leur sont point favorables, mais Dieu pourvoit à des intérêts bien plus précieux. Ils sont intimement persuadés *que toutes choses concourront à leur bonheur.* Sont-ils dans la prospérité ? c'est la bénédiction de Dieu qui repose sur eux. Sont-ils dans l'adversité ? c'est l'esprit du Tout-puissant qui les sanctifie. La vieillesse détruit-elle les principes de leur vie ? la mort prépare-t-elle son glaive fatal ? leur foi, franchissant les limites de la Nature, ouvre à leurs yeux la perspective d'une félicité éternelle. Ils voient sans inquiétude les diverses époques de leur existence se succéder ; et ils se consolent de ce qu'ils perdent par la pensée de ce qui les attend dans l'éternité.

Si la situation extérieure du Chrétien est un fondement solide de joie, les sentimens que la religion lui inspire, le disposent également à s'y livrer. C'est dans le cœur qu'est la principale source de nos jouissances ou de nos inquiétudes. L'ame du méchant est toujours en désordre, sa vie se passe dans un

\* Rom. VIII, 32.

trouble continuel. En vain fait-il résonner *le tambour et la harpe* ; en vain s'efforce-t-il de *se réjouir au son de la flûte*, l'ennui, la mélancolie le poursuivent jusque dans les bras du plaisir. L'orgueil et la mauvaise humeur font son supplice. Ses esprits sont affaîssés par le mécontentement, ses sens blasés par la jouissance. Ayant épuisé le plaisir, il n'y trouve plus de charme. Mais la religion subjugué ces passions malfaisantes qui troublent le repos de l'homme, qui couvrent son ame d'épais nuages, qui la livrent à l'agitation la plus violente ; elle leur substitue ces dispositions aimables et douces, dont l'effet naturel est de calmer l'esprit, d'ennoblir tous les sentimens. La candeur et la bonté, la modération et la tempérance, produisent dans tous les cœurs où elles règnent, la paix et la joie. La conscience d'une conduite vertueuse inspire un enjouement, une liberté d'ame qui font le bonheur de la vie : elle dispose à extraire de chaque objet toute la satisfaction qu'il peut offrir ; et pour épurer les plaisirs extérieurs, elle y ajoute le parfum de l'innocence.

Si la religion nous inspire la joie, elle nous ordonne de plus d'entretenir ce sentiment

quand elle nous l'a inspiré. Elle exige que nous assaisonnions de gaîté l'observation de nos devoirs, comme le seul moyen de démontrer notre sincérité ; parce que si la religion nous rend mélancoliques, c'est une preuve qu'elle n'est parfaite ni dans son principe, ni dans ses effets.

L'obéissance religieuse, lorsqu'elle est dénuée de joie, est imparfaite dans son principe. En effet, que la foi ou l'espérance, l'amour de Dieu ou l'amour de l'humanité, gouvernent notre cœur ; ils verseront la plus douce satisfaction dans l'exercice de la piété et de la vertu. Tous les sujets de joie dont j'ai fait mention, se réuniront dans notre ame, et y exerceront leurs heureuses influences. Les perspectives que la religion ouvre devant nous, réjouiront notre cœur ; les affections qu'elle y fait naître, y répandront un contentement indicible. Nous servirons avec délices le bienfaiteur que nous aimons ; nous poursuivons avec ardeur toutes les études, toutes les recherches auxquelles nous prenons plaisir. Si nous ne servons pas Dieu avec délices, c'est que nous ne le connaissons pas, ou que nous ne l'aimons pas. Si nous ne nous plaisons point à pratiquer la vertu, c'est que nos affections ont un objet étranger, et

que nos inclinations sont dépravées. Nous donnons une preuve évidente, ou que nous n'admettons pas les principes de la religion, ou qu'ils n'ont nul pouvoir sur notre ame. Excluez la joie de la religion, et vous ne lui laisserez d'autre sanction que la contrainte ou l'intérêt. Mais quoi ! serait-ce sur une base si fragile que reposerait notre obéissance envers l'Être suprême ? *Mon fils, donne-moi ton cœur* \* ; telle est la voix de Dieu. Sans doute, si nous ne trouvons point de satisfaction à exécuter ses commandemens, nous ne pouvons lui donner notre cœur ; et c'est en vain que nous immolerions sur son autel *une multitude de sacrifices*.

Si une religion dénuée de joie est imparfaite dans son principe, elle ne l'est pas moins dans ses effets. En vain vous efforcez-vous de porter cet homme à l'observation régulière d'un devoir auquel il ne trouve nul attrait. Liez-le aussi fortement qu'il est possible par l'intérêt ou la crainte, il trouvera toujours le moyen d'éluder ses obligations. L'esprit n'est jamais si fertile en faux-fuyans, que quand le plaisir est tout d'un côté, et le précepte seul de l'autre. Cet homme peut parvenir à sauver les apparences. Il peut dissimuler

\* *Prov. xxiii, 26.*

et se contraindre ; mais son cœur se révolte en secret. La violence de ses inclinations l'entraîne irrésistiblement à les satisfaire. Tous les pas qu'il fait vers la vertu sont faibles et chancelans. Il la regarde comme une tâche qu'il doit remplir. Il redoute le précepteur ; mais il ne travaille pas plus que la nécessité ne l'ordonne. Echapper à la punition , voilà son seul but. C'est pour s'en affranchir qu'il observe ses devoirs ; tout ce qui n'est pas de stricte obligation , est un fardeau dont il se décharge bientôt. — Une telle religion n'est propre ni à purifier le cœur , ni à le préparer à la félicité céleste. Elle peut être le refuge d'un esprit abject et superstitieux ; elle peut le séquestrer de la société , et le reléguer dans les déserts : mais elle ne saurait diriger le chrétien qui adore Dieu en esprit et en vérité. Les sentimens de celui-ci sont plus nobles , plus éclairés. *La joie du Seigneur est sa force.* Cette joie lie son cœur à la religion ; elle échauffe son zèle , elle soutient sa constance , elle accélère ses progrès dans la vertu.

Il n'est aucun homme qui n'ait un objet dont il désire de jouir , qui lui offre une satisfaction actuelle , ou une espérance éloignée. La joie est le but vers lequel tendent tous les être doués de raison. C'est par elle qu'ils exis-

tent. Elle est aussi nécessaire au mouvement de leur cœur, et à leurs fonctions vitales, que l'air qu'ils respirent. Mais ainsi qu'un air infect est fatal à la vie, ainsi la joie qui émane d'une source corrompue, est funeste, soit à la vertu, soit au bonheur. Vous ne prenez nul plaisir à l'exercice de la piété et de la charité; vous ne savez cependant à quoi attribuer cette indifférence, ce dégoût : quelle en est la véritable cause? c'est que vous tirez vos jouissances d'un principe opposé. Le monde a épuisé toutes vos affections; vous avez bu trop longtemps dans sa coupe empoisonnée, pour trouver du plaisir à vous désaltérer à cette source limpide et salutaire.

Voulez-vous donc éprouver la pureté de vos principes religieux? voulez-vous connaître jusqu'à quel point vous y êtes affermis? recherchez quelle satisfaction vous goûtez dans la piété, dans la vertu. Soyez assurés *que là où est votre trésor, là est aussi votre cœur.* L'homme du monde se réjouit dans ses possessions, le voluptueux dans ses plaisirs, l'homme sensible dans ses amis et ses compagnons. L'homme véritablement bon se réjouit à *observer la justice, à aimer la miséricorde, à marcher humblement devant le Seigneur son Dieu.* Il trouve le bonheur dans l'exécution

régulière des grands devoirs de la piété, de la justice, de la tempérance. Ces devoirs sont même une suite naturelle des dispositions de son cœur. Non-seulement il s'attend à être récompensé du zèle avec lequel il observe les commandemens de Dieu, mais cette observation est sa plus douce récompense. — Tel est l'esprit qui animait les saints Hommes; tels sont les sentimens exprimés dans tous leurs écrits : *O Eternel, s'écriaient-ils, j'ai observé tes statuts comme mon héritage à jamais; car ils sont la joie de mon cœur; ils sont l'objet de mes cantiques dans la maison de mon pèlerinage. Qui ai-je au Ciel que toi, et qu'y a-t-il sur la terre que je désire plus que toi?* Ils ne recevaient pas l'esprit de servitude, mais l'esprit d'adoption. Leur foi les pénétrait de paix et de joie. Ils se réjouissaient dans l'espérance de la gloire de Dieu. Aussitôt que l'eunuque d'Ethiopie eut reçu la lumière de l'Évangile, cette lumière réjouit, vivifia son cœur. Un nouveau soleil lui sembla éclairer l'univers; un nouveau sang circuler dans ses veines. La Nature lui offrit l'aspect le plus riant; et, tout joyeux, il continua son chemin. Tel est le modèle de l'homme de bien; telle est la manière dont il doit voyager sur cette terre. Tranquille et satisfait, qu'il laisse

la consternation, le découragement aux esclaves du péché; ils ont tant à craindre, soit dans ce monde, soit dans l'autre. Mais lui, s'il montrait un front abattu, il déshonorerait la religion; il ferait soupçonner, ou qu'il en méconnaît la nature, ou qu'il n'en a jamais éprouvé la puissante influence.

La joie est donc le caractère essentiel de la religion, l'esprit qu'elle inspire, la disposition qu'elle exige. Mais les plus vertueux sentimens peuvent être portés à un excès dangereux; et la joie, comme tout autre plaisir, a des limites qu'on doit respecter. Servir Dieu avec une satisfaction sans mélange, cet avantage est réservé aux esprits qui habitent les régions de la félicité. Dans ce séjour de l'imperfection, notre joie ne saurait être pure; elle est nécessairement altérée par un sentiment opposé.

II. CONSIDÉRONs donc la religion sous un nouveau point de vue, et présentons les motifs qui nous engagent à vous exhorter, quand vous *vous réjouissez*, à le faire *avec crainte*.

En premier lieu, tous les objets qui, dans la religion, nous invitent à la joie, tendent également à nous pénétrer de crainte. Nous servons, il est vrai, un Dieu puissant et bon,

dont la protection est un juste sujet de confiance, dont les desseins sont pleins de sagesse, dont les lois ont pour but notre félicité. Mais ce Bienfaiteur est un *Roi éternel, immortel, invisible*, à la voix duquel les montagnes tremblent, et la nature fait silence. *Tout ce que nous recevons de bon et d'excellent vient, il est vrai, du Père des lumières.* Mais nous ne saurions apercevoir la main qui distribue ces bienfaits; une obscurité mystérieuse enveloppe son essence; il habite le *séjour secret du tonnerre*; les nuages et les ténèbres l'environnent. Il écoute, il est vrai, *nos prières*; mais nous ne les lui adressons que d'un immense éloignement; nous n'avons aucun accès auprès de sa Personne; la dévotion la plus ardente ne peut établir entre lui et nous la moindre familiarité. *Dieu est au Ciel, et toi sur la terre; c'est pourquoi use de peu de paroles.* Sa toute-science nous console, il est vrai, dans nos afflictions secrètes; mais lorsque nous faisons le compte de nos œuvres, elle nous pénètre de terreur; *car s'il sait de quoi nous sommes faits, s'il se rappelle que nous ne sommes que poudre; d'un autre côté, nos péchés sont tous devant lui; nos iniquités sont dans la lumière de sa face.* Dans toutes les dispensations de sa

Providence , Dieu dous donne , il est vrai , des marques éclatantes de son amour ; mais il unit toujours la grandeur à la bonté ; et si nous voyons en lui un Père , nous voyons aussi un Législateur. Jésus-Christ , mourant pour rendre la vie au pécheur qui se repent de ses fautes , est , il est vrai , un solide fondement de joie et d'espérance ; mais il ne l'est pas moins de respect et de crainte ; puisque cet auguste dévouement nous apprend que Dieu est aussi sévère en sa justice , que grand en sa bonté. *Moi* , dit l'Eternel , *je fais miséricorde à mille de ceux qui me craignent , j'oublie leurs transgressions : mais je ne veux en aucune manière justifier le pécheur impénitent.* Lorsque nous ouvrons le livre de la Loi , nous trouvons dans la même page la promesse et la menace. D'un côté , nous voyons les cieux étaler toute leur gloire ; de l'autre , l'enfer dévoiler toutes ses terreurs. En un mot , sous quelque point de vue que nous considérons la religion chrétienne , elle se montre à nous sous un aspect auguste et vénérable. C'est un temple majestueux , dont les vrais adorateurs de Dieu peuvent s'approcher avec confiance , dans l'espoir *d'obtenir miséricorde.* Mais ils ne sauraient pénétrer dans son Sanctuaire , sans être saisis de crainte.

S'il nous était permis de représenter les objets spirituels par ceux qui frappent nos sens, nous comparerions la religion, non point à ces tableaux que nous offre la Nature, où tout est agréable, où tout est riant; non point à ce paysage délicieux, à ce fleuve bienfaisant, à ce champ fertile, à cette prairie émaillée de fleurs; mais à ces objets augustes et sublimes qui frappent d'admiration, à ces montagnes couvertes d'une neige éternelle, à cet immense océan, à ce firmament étoilé, qui remplissent l'âme de crainte et de délices; et qui, par la réunion de la grandeur et de la beauté, produisent une émotion tout-à-la-fois agréable et sérieuse

Si les objets que la religion nous offre sont propres à tempérer notre joie par la crainte, l'union de ces deux sentimens n'est pas moins nécessaire pour régler notre conduite, et nous porter à la vertu. Lors même que notre joie émanerait de la source la plus pure, si elle demeure long-tems sans mélange, elle finira par détruire nos principes et corrompre notre cœur. Ainsi que les eaux toujours stagnantes, déposent un sédiment qui les putréfient; ainsi une chaîne non interrompue de sensations agréables, développe dans l'âme

les germes funestes du désordre. C'est donc avec beaucoup de sagesse que Dieu a ordonné qu'ici-bas la joie serait balancée par la crainte, et le plaisir par la douleur ; afin que ces deux principes se corrigeant réciproquement , aucun ne nous subjugue et ne nous porte à des excès que notre constitution physique et morale ne pourrait soutenir. Le danger rend circonspect ; sans lui l'homme le plus sage deviendrait imprudent ; et le plus modeste , présomptueux. Cette vie est un voyage dont le terme est l'immortalité. Si les sentiers qui y conduisent étoient semés de fleurs , nous serions bientôt tentés d'abandonner notre guide , et d'oublier le but de notre voyage.

La vigilance et la crainte sont la sauvegarde du bonheur. Une joie continuelle conduit à l'indolence , l'indolence à la sécurité , la sécurité à l'imprudence , au malheur. Pour nous réjouir long-tems. , il faut nous réjouir *avec crainte*. Si nos premiers parens avaient observé cette loi de la prudence , nous habiterions encore le séjour du repos. *Celui qui dit en son cœur ? Ma montagne s'élève solidement , je ne serai jamais ébranlé* , peut être assuré que sa prospérité ne sera pas de longue durée. La religion agit donc avec la

plus grande bonté, lorsqu'elle nous exhorte à tempérer notre joie par la crainte. Elle attache un plaisir inexprimable à servir le Seigneur. Elle fait de la joie le premier mobile de nos actions, mais elle l'affermir, en lui donnant la crainte pour appui. Elle n'interdit pas la joie, mais elle en réprime l'excès. Elle nous ordonne de nous livrer à la joie comme des personnes qui ont trouvé un trésor, mais un trésor que nous sommes en danger de perdre, si nous manquons de vigilance pour le conserver. Des êtres dépendans doivent vivre dans une soumission continuelle; et la soumission est inséparable de la crainte. *L'Eternel règne; terre, soit joyeuse!* Nous sommes les sujets de Dieu, nous pouvons donc nous réjouir; mais nous sommes des sujets, notre joie doit donc être modérée par la crainte.

EN troisième lieu, l'instabilité des choses humaines place naturellement la crainte à côté de la joie. Les sentimens que la religion inspire doivent être relatifs à notre état actuel, et aux fonctions qu'il nous impose. Or, la première idée que présente notre état, est celle-ci: Que le péché nous a dégradés de notre dignité primitive; que nous sommes appelés

à faire dans ce monde l'épreuve de notre vertu; et que, pour nous réhabiliter dans les privilèges de notre nature, Dieu nous a ordonné *de travailler à notre salut avec crainte et tremblement*. Cette idée ne doit ni nous effrayer, ni nous abattre. Loin d'exiger que nous abandonnions tristement toutes les affaires, ou que nous regardions avec mépris tous les amusemens de cette vie, elle nous dispose à l'humilité; elle fortifie le sentiment de notre dépendance; elle nous engage à élever à Dieu nos supplications et nos prières. Dans une situation si critique, et quand il s'agit d'intérêts si importans, tout homme raisonnable avouera que la gaieté doit être tempérée par de sérieuses réflexions.

S'il était sur cette terre un asyle dans lequel nous pussions nous réfugier, assurés, dès que nous y serions parvenus, d'être à l'abri de tout danger, soit pour notre corps, soit pour notre ame, alors je l'admets, il nous serait permis de bannir toute crainte, et de nous livrer à la joie avec une entière sécurité. Mais, hélas! où trouver une telle retraite au milieu du désordre dans lequel nous sommes plongés, et dans l'état de guerre où nous vivons? et s'il en existait une, y reposerions-nous avec assurance? La vie est un mélange de biens et de

maux, d'épreuves et de consolations. L'homme le mieux intentionné est quelquefois entraîné au crime; le plus prudent est souvent accablé sous le poids du malheur. Le monde est une roue dont le mouvement perpétuel élève et abaisse successivement toutes les choses humaines. Les jours de notre existence, qui se sont écoulés, ont été très-variés; ceux qui nous restent à parcourir, ne sont encore que ténèbres, qu'incertitudes. L'avenir est une région que nous ne pouvons pénétrer sans être saisis de crainte, parce que nous ne saurions prévoir quels dangers nous menacent, et à quelles épreuves nous sommes appelés. Ce que nous savons très-bien, ce que l'expérience nous confirme tous les jours, c'est que le sentier du bonheur est escarpé, et la pente qui entraîne au malheur très-facile à franchir. Nous n'avons élevé l'édifice de notre félicité qu'avec beaucoup de travail, de soins, de vigilance: mais une action imprudente, un revers de fortune suffisent pour le renverser. La base sur laquelle repose la confiance humaine est peu sûre; la sphère des plaisirs humains très-circonscrite. Tandis que nous formons des plans pour affermir l'une, et pour agrandir l'autre, le tems s'enfuit d'un cours rapide, quoique insensible. Tel qu'une rivière qui

mine peu à peu les rives qu'elle arrose , il altère par degrés notre constitution. Chaque année il nous enlève une partie de nos forces , de nos amis , de nos jouissances , jusqu'à ce qu'enfin notre machine, totalement dégradée, tombe et se réduit en poussière. Ainsi , que nous considérions la vie ou la mort , le tems ou l'éternité , tout concourt à nous confirmer ce conseil de David : *Réjouis-toi avec crainte.*

LA religion nous inspire donc tout-à-la-fois la joie et la gravité ; elle nous place dans la situation la plus propre à faire naître la joie dans notre ame ; elle nous fournit tous les secours nécessaires pour la fortifier ; elle nous invite à l'entretenir, elle l'exige même comme le seul moyen de prouver la sincérité de nos principes , et de nous affermir dans la vertu. Si elle nous ordonne de tempérer cette joie par la crainte , c'est qu'une joie immodérée nous exposerait aux plus grands dangers ; et que nous commettrions une imprudence inexcusable, en nous y livrant sans réserve, malgré l'inconstance de la fortune, malgré les périls qui nous environnent. La *crainte* prescrite dans notre texte n'est point un abattement pusillanime , c'est une sage prudence absolument nécessaire à des créatures mortelles. En asso-

ciant cette *crainte* à notre joie , la religion a pour but de nous inspirer une humeur gaie , mais tranquille ; également éloignée de l'abjection servile qui naît de la crainte , et de la légèreté sémillante que l'on confond souvent avec la joie. Se réjouir sans cesse , c'est l'action d'un fou ; trembler toujours , c'est celle d'un esclave. Une gaieté modeste , une joie innocente , une gravité courageuse , voilà les dispositions qui conviennent aux serviteurs de Dieu.

MAIS , demandera-t-on peut-être , est-ce à cela que se réduisent ces jouissances si délicieuses dont la religion nous flatte ? est-ce là l'unique dédommagement de tous les travaux qu'elle exige , de tous les sacrifices auxquels elle nous sommet ? Ne sont-elles pas beaucoup plus séduisantes les promesses du vice , lui qui donne un libre essor à tous nos désirs ; lui qui , en retour des efforts que nous faisons pour surmonter les scrupules d'une conscience timorée , nous assure une joie , une satisfaction sans mélange ? — Le vice peut éblouir par ses promesses magnifiques. Mais , pour juger combien il est éloigné de les réaliser , consultons l'homme le plus sensuel ; interrogeons-le au moment où , prêt à finir sa carrière , il fait

la revue des jouissances qu'il a éprouvées ; demandons-lui s'il voudrait recommander à ses enfans , à ses amis, de suivre la même route ; demandons-lui s'il oserait soutenir au lit de mort , qu'il n'est de vraies jouissances que dans le libertinage. Quelque flattenses que soient les illusions que le vice offre dans son début , ceux qui s'y livrent , acquièrent , dès la première épreuve , la cruelle certitude que les plaisirs criminels sont la perte du bonheur, le poison , plutôt que le baume de la vie , et les plus grands ennemis de notre tranquillité actuelle. Ce sont des plaisirs , mais ils sont achetés par une infinité de peines : ce sont des momens de jouissance , mais ils sont suivis par des années de regrets. Ils sont payés au prix d'une réputation flétrie , d'une santé ruinée , de la paix du cœur ; et quand ils n'auraient par ces funestes conséquences , ne sont-ils pas pour la plupart , trompeurs et dangereux ? ne sont-ils pas troublés , au milieu même de la possession , par le regret ou le chagrin ? N'est-ce pas souvent le sourire de la gaieté qu'on affecte , tandis que le cœur est rempli de terreurs ? Quoique le fou rie du crime , et qu'il brave le remords , en est-il moins inquiet , moins bouleversé ? Concluons qu'une religion qui , sans proscrire le plaisir , en corrige le délire , et

qui, sans interdire la joie, la tempère par la prudence, n'est autre chose que la sagesse elle-même, introduisant sur la terre l'ordre, la paix, le bonheur.

Si la religion condamne les plaisirs opposés à la saine morale, elle ne proscrie point ceux qui sont compatibles avec l'innocence et la vertu. Elle nous renferme dans l'enceinte de la tempérance, mais elle ne nous interdit ni la gaieté, ni des décentes récréations. C'est une erreur d'imaginer que le souverain bonheur réside dans les transports d'une joie turbulente, dans cette agitation d'esprit où jette une suite non interrompue de dissipations. Si cela était ainsi, il en résulterait que l'homme frivole et désœuvré serait plus près du bonheur que l'homme sage et laborieux; et que celui-ci consulterait mieux ses vrais intérêts, en consacrant tout son temps à satisfaire ses passions, et en occupant chaque jour la première place dans les maisons de plaisir, qu'en faisant les plus grands efforts de génie pour accroître la prospérité des nations. Une conséquence si absurde suffit pour démontrer la fausseté du principe d'où elle émane. La religion fixe aux amusemens de ce monde le rang qui leur convient. Elle les permet, quand ils sont renfermés dans de justes

bornes, quand ils sont un délassement plutôt qu'une occupation, quand ils servent à cimenter l'union qui doit régner entre les hommes, et à jeter de la variété dans leur commerce réciproque. Mais elle ne les propose point comme la récompense de l'homme vertueux, comme l'objet unique de ses recherches. Elle offre à son ambition un but plus noble, plus attrayant. Elle l'invite à puiser la félicité dans des occupations honorables, et dans la douce satisfaction d'être utile. Elle recommande l'enjouement comme l'état habituel de l'ame; mais elle blâme, elle réprouve la légèreté.

Il y a une grande distinction à faire entre ces deux dispositions d'esprit. L'homme le plus porté à la légèreté, méconnaît souvent l'enjouement. Les transports d'une joie immodérée ne sont pas plus durables que l'éclair qui sort du nuage, et qui augmente l'obscurité à raison de l'éclat momentané qu'il a répandu. La légèreté peut être le masque de la folie ou du vice; l'enjouement est l'effet naturel de la sagesse, de la vertu. L'une est une agitation accidentelle, l'autre une habitude permanente; l'une dégrade le cœur, l'autre sied parfaitement à l'homme raisonnable, au chrétien ferme et courageux. Prétendre à

jouir sans cesse des sensations les plus vives , et des plaisirs les plus exaltés , c'est se former une idée chimérique du bonheur. Une jouissance calme et modérée , voilà le dernier terme de la félicité humaine. En vain nous efforcerions-nous d'aller au-delà ; au lieu d'augmenter la vivacité de nos plaisirs , nous les affaiblirions. A l'espoir trompeur d'un festin perpétuel , dont le monde cherche à nous leurrer , la religion substitue une gaieté douce et tranquille. Loin de nous éblouir par des bluettes de joie qui étincellent et s'évanouissent , elle répand autour de nous une lumière paisible et durable. En unissant la *crainte* à la joie , elle rend cette joie plus égale , plus solide.

Voilà l'esprit dans lequel nous devons servir l'Éternel , et fournir notre carrière ici-bas. Approchons de l'Être suprême , comme d'un Souverain qui nous tient dans la crainte ; comme d'un Père auquel nous nous confions. Soyons humbles et prévoyans , ayant de justes sujets de crainte ; satisfaits et joyeux , ayant les plus fortes raisons de nous réjouir. Prouvons au monde qu'un cœur où règnent la piété , la vertu , est paisible sans être sévère , et que la religion prescrit une vie régulière , plutôt que triste ou hypocrite. Alors

206 *Mélange de Joie et de Crainte, etc.*

nous *userons du monde comme n'en abusant pas*. Nous contemplerons ses divers changemens sans en être effrayés. Nous vengerons la religion du reproche de ceux qui ne lui attribuent que des joies enthousiastes, ou des terreurs serviles ; et nous démontrerons par notre conduite, que ses lois sont raisonnables, dignes des perfections de Dieu, parfaitement accommodées, soit à la nature de l'homme, soit à sa destination.

---

---

# SERMON VIII.

SUR L'IMMUTABILITÉ

DE LA NATURE DIVINE.

---

JACQ. I, 17.

*Tout ce que nous recevons de bon , et tout don parfait vient d'en haut , et descend du Père des lumières , en qui il n'y a ni variation , ni aucune ombre de changement.*

LA Nature divine excite dans nos ames des sentimens analogues aux perfections qu'elle déploie à nos yeux. Tantôt son pouvoir commande notre respect ; tantôt sa justice nous inspire une vive crainte ; son immensité nous étonne ; ses bienfaits nous enflamment d'amour ; mais , dans tous les cas , elle est digne de fixer notre attention , et de parler à notre sensibilité. En effet , jamais nous ne nous élevons jusqu'à l'Être suprême , jamais nous

ne méditons ses augustes perfections , que nous ne revenions à nous avec des sentimens plus épurés ; et si quelquefois sa grandeur effraie notre esprit , ses vertus morales rassurent toujours notre cœur. Son pouvoir sans bornes , sa sagesse admirable , son infinie bonté ; voilà des sons familiers à notre oreille. Nous sommes moins accoutumés à le considérer dans son immutabilité ; c'est elle néanmoins qui distingue essentiellement la Nature divine de la Nature humaine ; c'est elle qui donnant une énergie complète à ses autres attributs , lui assure de notre part la plus haute vénération. C'est elle qui conserve l'ordre régulier de la Nature , et les lois invariables qui meuvent l'univers. C'est elle qui imprime une force constante à ces principes qui , d'âge en âge , règlent la conduite des hommes. C'est elle encore qui maintient le gouvernement divin dans une uniformité inaltérable , et qui imprime le sceau de la vérité sur des promesses qui sont la base de notre confiance et de notre bonheur. La bonté de Dieu ne produirait qu'une espérance faible et incertaine , sa puissance n'obtiendrait qu'un respect très-imparfait , si nous pouvions soupçonner que ses projets bienfaisans seront altérés par le tems , ou qu'il perdra le pouvoir

de les exécuter. La pensée que Dieu est exempt de tout changement , soit dans sa nature , soit dans ses attributs , est une source abondante d'instructions et de consolations. Méditons-la donc avec tout le soin qu'elle mérite ; et, pour mettre de l'ordre dans nos réflexions , essayons d'abord de jeter quelque jour sur la nature de l'Immutabilité divine : nous ferons ensuite l'application de cette auguste vérité à notre propre conduite.

*Tout ce que nous recevons de bon , et tout don parfait , descend du Père des lumières.* Le titre que l'Apôtre donne ici à la Divinité, est une élégante allusion au soleil, la source de la lumière, le bienfaiteur de la nature, le plus constant, le plus régulier de tous les astres que nous admirons dans les cieux. Cependant le soleil offre de certains degrés de *variation*. Il se lève et se couche en apparence ; il semble s'approcher de notre globe dans l'été, et s'en éloigner dans l'hiver ; son influence diversifie les saisons, son éclat est obscurci par les nuages. *Mais le Père des lumières*, celui dont l'éternelle splendeur n'est que faiblement représentée par la gloire du soleil, n'a aucune *ombre de changement* ; il n'offre pas même la plus légère apparence de *variation*. En effet,

qu'est-ce qui pourrait altérer son auguste essence ? Il ne doit l'existence à aucune cause étrangère ; il ne dépend que de lui-même ; nul être ne peut influencer sur sa nature , nul accident la dégrader. Le tems lui-même , qui détruit tout , n'a aucun pouvoir sur lui. D'éternité en éternité il continue d'être le même. Il a *seul l'immortalité* , c'est-à-dire , qu'il la possède d'une manière incommunicable à aucun autre. L'éternité est *le lieu saint qu'il habite*. C'est une demeure où personne ne peut pénétrer que le *Père des lumières*. *Je suis celui qui suis* ; tel est le nom qu'il a pris lui-même. Tous les autres êtres ont été , ou ils seront. Dieu est celui *qui était , qui est , qui sera*. Le tems est à lui seul. Il le divise en époques ; il en assigne des portions limitées à ses créatures ; mais son existence remplit tous les points de la durée. *Il est le premier et le dernier , le commencement et la fin , le même hier , aujourd'hui , et pour toujours*.

S'il est impossible que Dieu éprouve la plus légère altération dans son essence , il n'est pas moins immuable dans ses attributs et ses perfections. Il n'appartient qu'à une nature imparfaite de se perfectionner ou de se dégrader. Tous les changemens qu'elle éprouve ,

dans ses qualités ou ses dispositions, proviennent ou d'un défaut intérieur, ou de l'influence d'une cause supérieure. Mais nulle cause plus puissante ne peut avoir accès auprès de la Nature divine; et celle-ci ne renferme en elle-même aucun principe de dégradation. Par la même raison que l'Être existant par lui-même a été, dès le commencement, puissant et sage, juste et bon, il continuera de l'être pour jamais. C'est donc à juste titre que l'Écriture sainte, lorsqu'elle veut peindre les perfections divines, emprunte ses couleurs des objets auxquels nous attribuons la stabilité la plus permanente. *Sa justice, dit-elle, est comme les hautes montagnes, sa miséricorde atteint jusqu'aux cieux, et sa fidélité jusqu'aux nuages.* Ces perfections de la Divinité diffèrent essentiellement des vertus humaines, qui n'en sont qu'une image grossière. La justice des hommes est aujourd'hui sévère, demain compatissante; tantôt leur bonté est bornée à une bienveillance particulière, tantôt elle les conduit à une indulgence aveugle et générale. Mais la bonté, la justice, sont dans l'Être suprême deux principes d'action calmes et fermes, qui, éclairés par la sagesse la plus parfaite, ne sont jamais ni dégradés par la partialité,

ni troublés par de violentes passions. Elles conservent donc un mouvement libre et régulier. Parmi les hommes, elles peuvent de tems en tems jeter une lueur passagère, semblable à ces feux errans qui dissipent pour un instant les ténèbres de la nuit : mais en Dieu, elles brillent d'un éclat uniforme, que nous ne saurions mieux comparer qu'à l'éternelle et inaltérable splendeur de l'empyrée.

De cette vérité résulte une conséquence digne de l'attention la plus particulière ; c'est que, dans le gouvernement que le Tout-puissant exerce sur le genre humain, dans ses conseils et ses décrets, dans ses lois, ses promesses et ses menaces, *il n'y a ni changement, ni aucune ombre de variation. Toutes ses œuvres lui sont connues dès le commencement des siècles.* Le système de la nature existait dans sa pensée long-tems avant qu'il posât les fondemens de notre globe. Lorsqu'il dit, *que la lumière soit*, il ne fit que réaliser le magnifique projet qu'il avait formé de toute éternité. Il avait prévu les révolutions que la suite des siècles devait produire. Tout ce que les conseils des hommes ont exécuté, il le connaissait avant même qu'ils en eussent formé le plan. Aucun événement n'est nouveau pour lui ; aucun n'est capable

de le surprendre. Ni les émotions de la colère, ni les angoisses de la douleur, ni les craintes de l'espérance, n'ébranlent son ame, n'influent sur sa conduite. Il jouit, de toute éternité, de ce bonheur suprême, que les vertus et les crimes des hommes ne peuvent affecter. C'est le besoin d'exercer sa bonté qui l'a déterminé à créer l'univers; c'est son amour éternel de la justice et de l'ordre qui l'engage à en prendre soin. Tout le système de sa Providence est fixé dès le commencement; ses lois sont irrévocables; ce qu'il a aimé un jour, il l'aimera jusqu'à la consommation des siècles. Il est vrai qu'il est dit quelquefois que Dieu *fut affligé, qu'il se repentit*. Mais, quand les Auteurs sacrés emploient ces expressions figurées, c'est pour se mettre à notre foible portée; c'est ainsi encore que dans d'autres passages, ils prêtent à Dieu des organes corporels. L'écriture sainte, destinée à régler la conduite de la multitude, doit parler le langage des hommes. Si l'Essence divine eût été décrite avec la sublimité qui lui est propre, elle aurait surpassé l'intelligence humaine. Lorsqu'un pécheur a réformé ses mœurs, et que Dieu dit qu'*il s'est repenti du mal* dont il l'avait menacé, on n'en peut donc conclure autre chose, sinon qu'il conforme sa con-

duite envers cet homme , aux révolutions qui s'opèrent dans son caractère. Ses dispositions à l'égard des gens de bien et des méchans , sont toujours les mêmes ; mais leurs effets varient selon les changemens qu'éprouvent ceux qui en sont les objets. Un juge intègre ne peut être taxé de partialité , quoiqu'il récompense ou qu'il punisse la même personne, selon sa conduite. L'idée de l'immutabilité est si étroitement liée avec celle de la perfection suprême , que tous les peuples qui ont eu quelques idées justes de la Divinité , lui ont accordé cet attribut. Dans tous les siècles, la raison apprend au sage , qu'ainsi que ce qui est éternel ne peut mourir , ce qui est parfait ne peut varier ; et que le Gouverneur de l'univers est nécessairement un Être immuable.

CETTE vérité sensible , mais fondamentale , offre des conséquences dont la méditation ne peut que produire les plus grands effets sur notre façon de penser et d'agir. Appliquons-nous donc à les développer ; et puissent-elles pénétrer vos cœurs des sentimens que cette auguste perfection doit faire naître !

Commençons par écarter une objection que la doctrine de l'Immutabilité divine semble élever contre le culte divin , et en particulier contre la prière. A quoi bon , dira-t-on

peut-être, ces hommages offerts à un Maître dont les desseins sont immuables ; et n'est-ce pas en vain que nous l'invoquerions, puisqu'aucun argument ne saurait le persuader, aucune supplication l'adoucir ? Cette objection aurait quelque poids, si notre but, en offrant à Dieu nos hommages, était d'altérer ses desseins, soit en l'informant de ce qu'il ne sait pas, soit en excitant en lui des sentimens qu'il ne doit pas éprouver, soit encore en l'engageant à changer les mesures qu'il a prises. Mais il faudrait avoir des notions bien grossières, bien imparfaites de la religion, pour se permettre une telle idée. Les changemens que nos actes de dévotion doivent produire, sont sur nous-mêmes, non sur le Tout-puissant. Leur principale efficacité consiste dans les bonnes dispositions qu'ils font naître dans nos cœurs, ou qu'ils y entretiennent. Communiquer à Dieu nos sentimens et nos desirs ; adorer ses perfections, et reconnaître notre indignité ; lui exprimer le besoin que nous avons de son secours, notre reconnaissance pour ses faveurs passées, notre soumission à sa volonté, notre confiance en sa miséricorde : c'est entretenir des sentimens très-assortis à la place que nous occupons dans l'univers, et aux desseins de Dieu sur

nous ; c'est donc le seul moyen de nous rendre dignes de sa grâce , et de la continuation de ses faveurs. De là ces nombreuses assurances de l'Écriture que les prières des vrais adorateurs de Dieu produiront les plus heureux effets , sur-tout si elles sont appuyées de l'intercession de notre Sauveur adorable. *Qu'ils demandent, et on leur donnera; qu'ils cherchent, et ils trouveront; qu'ils frappent à la porte, et on leur ouvrira.* La prière est donc le canal par lequel Dieu transmet ses bienfaits à l'homme , parce que sa sagesse a jugé que c'est un des plus puissans moyens de régénérer son cœur.

Il suffit de considérer l'hommage religieux sous ce point de vue ; il suffit de le regarder comme le grand instrument de notre perfection morale et intellectuelle , pour reconnaître que toutes les objections du scepticisme contre l'Immutabilité divine , ne prouvent pas plus contre la prière , que contre les autres moyens de perfection que la raison indique à l'homme. Si la prière est superflue , parce que Dieu n'est susceptible d'aucun changement , concluons , avec la même vérité , qu'il est inutile de labourer la terre , de nourrir notre corps , de cultiver notre esprit , parce que la fertilité de la campagne , la durée de

notre vie , la mesure de notre intelligence , dépendent d'un Souverain immuable , qui les a préordonnées de toute éternité. Une raison sans préjugés a toujours rejeté ces absurdes conséquences. Elle a clairement enseigné à ceux dont le jugement n'est aveuglé ni par l'orgueil , ni par l'erreur , qu'il ne nous appartient point de pénétrer les voies secrètes de la Providence ; que celui qui a fixé le but exige les moyens ; qu'il nous ordonne de mettre en usage tout ce qui peut avancer notre bonheur temporel et éternel ; que c'est la fonction la plus auguste de la sagesse ; que c'est même à cela que se réduit notre devoir. Admettant donc comme un principe incontestable que les actes de piété sont conformes à la raison , et que , quoiqu'il n'y ait *aucune variation dans le Père des lumières* , les motifs les plus sages l'engagent à exiger de ses créatures un hommage religieux ; je vais indiquer les sentimens que la contemplation de l'Immutabilité divine doit faire naître dans nos ames , et les devoirs essentiels qu'elle nous impose.

I. QU'ELLE nous porte premièrement à admirer , à adorer la Majesté divine. Pénétrés de la plus profonde vénération , élevons nos

cœurs vers cet Être suprême qui est assis de toute éternité sur le trône de l'univers ; mettant tout en mouvement , mais demeurant toujours immobile ; dirigeant toutes les révolutions de la création , mais n'étant affecté ni par les événemens , ni par le tems. Il voit les cieux et la terre *vieillir comme un vêtement , et se renouveler comme un habit*. L'époque de leur fin est-elle arrivée , il étend la main , et dissout les mondes. Mais au milieu de toutes ces convulsions de la nature , au milieu de cette multitude d'êtres qui naissent , changent et périssent chaque jour , sa gloire , sa félicité demeurent inaltérables. — La vue des grands , des étonnans objets qu'offre le monde physique , frappe l'ame d'une frayeur solennelle. Quelle vénération ne doit donc pas inspirer la contemplation d'un objet aussi sublime que le Maître éternel et immuable de l'univers ! Cette méditation répand dans le cœur un calme parfait. Elle parvient au premier degré à purifier , à exalter ses sentimens. Elle en bannit toutes ces idées puérides , toutes ces passions avilissantes , tous ces desirs éphémères qui prennent naissance au milieu du tumulte du monde. Elle les remplace par cette douce piété , ce respect profond , qui sont les plus sûrs préservatifs contre tout excès

dangereux. Lorsque nous nous représentons notre Père céleste sans cesse occupé à des œuvres d'amour ; lorsque nous pensons qu'il a eu pitié de notre état déplorable , au point d'envoyer son Fils unique sur cette terre pour nous sauver ; encouragés par de si grandes faveurs , et brûlant de la plus sincère reconnaissance , nous courons quelquefois le risque de trop présumer de sa bonté , et de nous permettre une vivacité de sentimens peu conforme à notre état abject et dépendant. Il est donc nécessaire que Dieu se montre souvent à nous dans toute la majesté , dont l'immutabilité de sa Nature l'environne , afin que le respect se combine dans notre ame avec l'amour , et qu'une crainte sacrée prévienne les ardeurs d'une dévotion trop exaltée. Une terreur servile n'est point compatible avec un culte simple et affectueux. Mais cette vénération qui résulte de la haute idée que nous avons de la Divinité , réprime les écarts d'une imagination trop ardente ; elle contient nos sentimens dans de justes bornes , et règle nos pensées tout en les exaltant.

Après avoir offert à cette sublime perfection du Tout-puissant le juste tribut de notre respect et de nos louanges , si nous revenons à nous-mêmes , le premier sentiment que ce sage re-

tour élèvera dans notre ame, sera un sentiment d'humilité. Nous ne sommes que trop disposés à nous enfler d'orgueil, dès que nous nous voyons distingués de nos semblables par quelques légères prééminences, et à nous croire grands, par la raison seule que nous nous supposons au-dessus de la plupart d'entr'eux. Mais qui sommes-nous, et que sont tous ces avantages si vantés, devant *le Père éternel des lumières*? En Dieu, nulle variation; en nous, nulle stabilité. La vertu et le vice se partagent notre ame, la sagesse et la folie la gouvernent tour-à-tour. De là cette inconstance dans nos projets, cette légèreté dans nos affections, cette instabilité dans notre caractère! Notre vie est une suite de contradictions. Ce que nous sommes aujourd'hui, nous ne le serons plus demain; forcés quelquefois par l'expérience à réformer nos projets; plus souvent entraînés par notre propre mutabilité à renoncer à nos plans favoris. A cette inconstance qui nous est propre, joignons celle qu'éprouvent les objets qui nous environnent. Tous sont volages et passagers. Nous sommes plongés dans un tourbillon qui, nous faisant tourner sans cesse, ne nous permet jamais de conserver une place fixe. A peine avons-nous fait un pas dans le monde, ce théâtre de vicissi-

tudes, que nous en sommes arrachés.—Puisque nous sommes exposés à tant de changemens, soit par nous-mêmes, soit par les objets qui nous intéressent, qu'une telle situation nous engage donc à penser avec modestie, et à nous conduire avec prudence. Que la contemplation de la gloire immuable de notre Créateur nous inspire une profonde humilité; qu'elle nous mette à notre véritable place, et réprime cet orgueil qui est la cause de la plupart de nos écarts, de nos désordres.

Que cette méditation imprime encore dans nos cœurs le sentiment de ce que nous devons à la bonté de Dieu. Cette bonté ne se montre jamais dans un jour si frappant, que quand on l'observe dans sa réunion avec la grandeur. La peinture que notre texte fait de la Divinité, mérite, à cet égard, l'attention la plus particulière. Il offre l'accord le plus aimable entre sa bienveillance et sa majesté, entre ses perfections morales et ses perfections physiques. *Tout ce que nous recevons de bon, et tout don parfait vient d'en haut, et descend du Père des lumières, en qui il n'y a ni variation, ni aucune ombre de changement.* Le plus indépendant des Êtres est donc aussi le meilleur des Pères. L'Éternel, l'Immuable, Celui qui est élevé au-dessus de tout ce qui existe,

Celui qui ne peut recevoir aucun retour de personne , est aussi le Dispensateur généreux et infatigable de toute grâce , de tout don parfait. Idées sublimes de la Nature divine ! puissent-elles nous engager , non-seulement à lui offrir nos louanges et nos actions de grâces , mais à imiter cette perfection que nous adorons ! Puissent-elles nous apprendre que la bienveillance est une émanation du Ciel ; que loin de nous dégrader , en descendant de notre grandeur imaginaire pour soulager nos frères dans leurs besoins , et pour les consoler dans l'adversité , nous nous élevons par-là au plus haut degré de l'honneur , et à la plus intime ressemblance avec le *Père des lumières*.

II. QUE la considération de l'Immutabilité de Dieu nous persuade qu'il n'est qu'une méthode pour obtenir sa faveur , et que cette méthode est invariable. Si le Tout-puissant était un Être inconstant et capricieux comme l'homme , nous serions plongés dans l'incertitude la plus cruelle sur la manière dont nous devons nous conduire pour mériter sa protection. Nous pourrions croire qu'il nous importe de connaître ses passions et ses faiblesses , afin de complaire aujourd'hui à celle-ci , demain à cette autre ; et l'inutilité de nos tentatives

nous inspirerait la plus vive crainte. L'homme timide essaierait de flatter l'amour-propre, ou de gagner l'indulgence de son juge. L'homme coupable chercherait à l'apaiser, tantôt par d'austères mortifications, tantôt par des offrandes précieuses, tantôt par de cérémonies magnifiques. Telle est l'origine de toutes les erreurs qui se sont glissées dans le culte religieux. L'homme a toujours modelé le caractère de la Divinité sur le sien. Il a toujours attribué au Souverain de l'univers la mutabilité des passions humaines. Dieu dit au méchant par l'organe du Psalmiste : *Tu as cru que je te ressemblais.* \* Voilà l'histoire de toutes les sectes superstitieuses et enthousiastes qui, depuis David, ont divisé le genre humain.

Grâces éternelles soient donc rendues à Dieu, de ce qu'il nous a préservés de tant d'erreurs, en se révélant dans l'évangile sous son vrai caractère. Cette sublime doctrine, nous annonce qu'il n'y a en lui *ni variation, ni aucune ombre de changement.* Elle nous enseigne que le tems ne produit de révolution ni dans ses sentimens, ni dans le système de sa Providence. Le soleil de justice lance continuellement sur la terre ses rayons bienfaisans.

\* Ps. L, 21.

Un sentier droit et bien éclairé est toujours ouvert à l'homme pour s'élever à lui. L'Être suprême est, était, et sera pour jamais le Soutien de l'ordre et de la vertu, le Dieu de la justice, l'Ami de la vérité. Les formes extérieures de la religion peuvent varier; mais elle est immuable dans son essence, ainsi que toutes les dispensations de Dieu. Elle tend constamment au même point; la réforme des mœurs et la purification du cœur humain. Voilà l'objet des lois naturelles. Voilà le but de la religion de Moïse, de tous ses sacrifices, de toutes ses cérémonies; voilà sans contredit l'esprit de l'évangile. Dieu s'est conduit, à cet égard, comme à tout autre, d'une manière si uniforme, que le Nouveau Testament, qui admet l'expiation de nos péchés, en vertu du sacrifice du Rédempteur des hommes, ne nous exempte nullement du devoir de vivre dans la vertu. Ce Rédempteur nous a déclaré lui-même que la loi morale subsistera dans toute sa force jusqu'à la consommation des siècles; *et que, tant que les cieux et la terre existeront, il n'y aura rien dans cette loi qui ne s'accomplisse, pas même un iota, ou un seul point.* \* Cette institution est la seule dont l'autorité soit constante et invariable. Les lois

\* Matth. v, 18.

humaines commencent et finissent avec les empires qui les ont adoptées. Les systèmes philosophiques se succèdent selon les progrès des sciences et des lumières. Les usages, les mœurs, les opinions suivent le sort des peuples, ou des individus qui les ont adoptés. Mais, dans tous les siècles, et malgré toutes les révolutions, les préceptes fondamentaux de la religion et de la morale sont constamment les mêmes. Ils participent à cette Immutabilité de la Nature divine, qui en est la base et la sanction. Ils nous sont parvenus tels que Dieu les donna aux premiers adorateurs de son nom; ils passeront à nos derniers neveux sans éprouver le plus léger changement.

III. QUE la contemplation de cet auguste attribut nous engage encore à imiter, autant que notre faiblesse nous le permettra, cette constance, cette stabilité que nous admirons en Dieu. Les perfections morales de l'Être suprême sont des modèles sur lesquels nous devons former notre caractère. Mais, comme elles ont toutes des propriétés particulières à la Nature divine, les efforts que nous faisons pour les imiter, sont soumis à de grandes restrictions, par la différence qui existe entre notre nature et celle de Dieu. Il est des cir-

constances où il ne nous convient nullement d'aspirer à cette immutabilité qui est l'objet de notre respect. Nous avons besoin chaque jour de corriger nos erreurs, de réformer notre conduite. Les efforts que nous ferions pour demeurer constamment les mêmes, ne seraient donc, dans l'état actuel des choses, qu'une obstination imprudente et criminelle. Mais ce que nous devons imiter en Dieu, c'est cette justice immuable, cette solidité de principe, cette conduite uniforme, qui font la gloire, la félicité d'un être raisonnable. Pénétrés du sentiment de cette excellence suprême qui résulte d'une bienveillance, d'une fidélité, d'une vertu à l'abri de tout changement, rougissons de nous livrer à cette légèreté qui dégrade notre cœur. *Mesurons nos pas*. Agissons d'après un plan sage et régulier, et soyons toujours d'accord avec nous-mêmes. Contemplons souvent la gloire du Père des lumières, et que cette vue sublime nous inspire la noble ambition d'être *transformés*, en quelque manière, à la même image de gloire en gloire. Enfin,

IV. QUE l'Immutabilité divine soit le fondement de la confiance et de la sûreté des gens de bien au milieu des vicissitudes auxquelles

ils sont si souvent exposés ici-bas. Comme c'est la conséquence la plus importante de cette vérité, développons-la avec tout le soin qu'elle mérite. Or, nous pouvons considérer sous trois points de vue l'avantage que nous offre cet attribut de la Divinité. Il nous assure de la constance de la Nature, de la régularité du Gouvernement de l'univers, et de l'accomplissement de toutes les promesses divines.

Premièrement, il nous autorise à croire que la Nature conservera un cours uniforme et constant. C'est sur l'Immutabilité divine que reposent les fondemens de l'univers. Ce que nous nommons lois de la Nature, n'est autre chose que les décrets de l'Être suprême. C'est parce qu'il *n'est en lui ni variation, ni aucune ombre de changement*, que ces lois ont persévéré dans la même force depuis la création du monde jusqu'à nos jours. C'est par cette raison que le soleil se lève et se couche à des heures régulières, que les mêmes saisons reviennent chaque année, que les eaux de l'océan s'enflent et s'abaissent périodiquement, que la terre nous offre ses fruits à des époques déterminées, que le corps humain et les facultés de l'ame parviennent, par des progrès successifs, à une entière ma-

turité. La Nature, dans tous ses mouvemens, dans toutes ses opérations, n'éprouve ni mutabilité, ni changement, ni obstacles, ni infraction à l'ordre établi. La main puissante qui lui donna la première impulsion, l'empêche de passer les limites qu'elle lui prescrivit. Voilà la base de tous les agrémens dont nous jouissons ici-bas. Nous vivons dans un monde régulièrement ordonné. L'avenir nous offre une succession d'événemens connus. Nous pouvons former des plans solides. Nous calculons les effets par les causes, et le passé nous aide à raisonner avec confiance sur l'avenir.

Nous sommes accoutumés dès l'enfance à cette marche uniforme de la Nature, néanmoins, à peine avons-nous une légère idée des avantages qu'elle nous assure. Cette habitude produit dans notre cœur le même effet que la plupart des jouissances; elle en efface le sentiment. Mais, admettons pour un instant le contraire; attribuons au pouvoir qui règle le cours de la Nature, les caprices, l'inconstance de la faible humanité; permettons-nous le soupçon que le soleil cessera, un jour seulement, d'éclairer notre hémisphère; le courant des eaux de suivre sa pente accoutumée; les lois du mouvement et celles de la

végétation , de produire les effets auxquels nous sommes habitués ; alors , dans quel désespoir tous les cœurs ne seront-ils pas plongés ! de quelle horreur toute la face de la Nature ne nous semblera-t-elle pas couverte ! Que ferons-nous ? où courrons-nous , au milieu des convulsions qui renverseront toutes les mesures que nous avons prises pour notre conservation , pour notre bonheur ? Le séjour actuel de l'homme deviendra semblable à celui de la mort , et l'on pourra lui appliquer la description que Job fait du tombeau : *Ce sera une région où règnent des ténèbres , et le silence des tombeaux , où il n'y a aucun ordre , et où la lumière elle-même ressemble aux ténèbres les plus épaisses* \*. De quel satisfaction ne doit donc pas nous pénétrer cette douce certitude , que le Maître bienfaisant , sous les lois duquel nous avons le bonheur de vivre , est immuable dans ses desseins ; et que , loin d'avoir à redouter un tel malheur , nous pouvons être assurés que la Nature conservera l'ordre qu'il lui a fixé au commencement des siècles , jusqu'à ce qu'elle soit parvenue à l'époque de son entière dissolution !

M A I S quoique les lois de la Nature soient

\* Job, x, 22.

aussi constantes que leur Auteur , les affaires humaines éprouvent néanmoins beaucoup de variation et de changement. Tout ce qui regarde notre avantage temporel et nos jouissances actuelles , a été laissé , par de sages motifs , dans une incertitude presque totale ; et c'est cette incertitude qui produit les misères de la vie humaine. Effrayés des changemens auxquels nous sommes exposés dans ce monde , nous jetons autour de nous un œil inquiet, nous nous attachons avec opiniâtreté à tous les objets qui semblent nous promettre quelque chose de permanent. En vain parcourons-nous dans ce but le cercle entier des choses humaines. Rien ne peut, sur cette terre, nous assurer un repos sans nuages ; il n'est ici-bas aucun être assez puissant pour nous offrir une constante protection. Le tems, qui consume tout , des accidens inévitables , la cruelle mort , triomphent de tous nos efforts. L'édifice de bonheur que nous élevâmes avec tant de peine , ils le renversent dans un instant. La prospérité des nations , la fortune des individus sont exposées à la même catastrophe. Le tableau de la vie ne conserve pas long-tems la même nuance ; le théâtre du monde change sans cesse de décoration.—Au milieu de tant de vicissitudes , qu'elle est

propre à rassurer notre ame, à l'ouvrir à la plus douce consolation, au calme le plus parfait, cette pensée sublime que nous sommes gouvernés par une Providence sage et juste, *en qui il n'y a ni variation, ni aucune ombre de changement!* Quoique tout ce qui nous entoure éprouve d'inévitables révolutions; quoique nous soyons nous-mêmes compris dans cette mutabilité générale, soyons néanmoins persuadés que, tant qu'une bonté ferme et permanente tiendra les rênes de l'univers, les grands intérêts des gens de bien seront en sûreté. *Ce fleuve, dont les eaux réjouissent les habitans de la cité de Dieu, coulera pendant toute l'éternité.* L'Être suprême aima la justice dès le commencement des siècles; il continuera de l'aimer jusqu'au dernier jour; et son gouvernement n'éprouvera aucune de ces révolutions qui bouleversent si souvent les royaumes de la terre. Lorsque les monarques meurent, ils laissent le trône à de nouveaux maîtres; ceux-ci appellent à eux de nouveaux ministres, de nouveaux conseils; toutes les affaires politiques changent de face; tous les plans de leurs prédécesseurs tombent dans l'oubli. *Mais le trône de l'Eternel est établi pour toujours; et les pensées de son cœur subsistent de génération en génération.* Nous

adorons le Dieu que nos ancêtres invoquèrent avant nous, et notre postérité le servira, lorsque nous reposerons dans son sein paternel. Son empire immuable embrasse tous les événemens, tous les âges. Il unit, par un principe permanent, le passé, le présent et l'avenir. Il donne une base fixe aux objets en eux-mêmes les plus vacillans; il entretient dans un ordre parfait les choses en apparence les plus confuses. L'Éternel règne sur l'univers, ses lois sont invariables : *Terre, réjouis-toi donc, et que la multitude de tes isles soit satisfaite*

Refuser d'admettre ce grand article de notre foi, dire, *avec l'insensé, qu'il n'y a point de Dieu*, ou supposer, avec l'homme superstitieux, que l'Être qui gouverne le monde, est variable dans ses opinions, et capricieux dans ses volontés; c'est mettre *la hache à la racine de l'arbre*; c'est trancher d'un seul coup l'espérance et la sûreté du genre humain; c'est ne voir dans toute l'étendue de la nature qu'un assemblage d'objets éphémères, et d'événemens fortuits; c'est ne laisser ni base à la confiance, ni protection à l'injustice, ni principe solide pour affermir, pour régler la succession de l'existence. Au lieu de ce magnifique spectacle qu'offre le monde, lors-

qu'on le considère comme l'empire immédiat d'une Providence immuable, il ne présentera plus alors qu'un chaos peuplé d'une multitude de créatures sortant de la poussière, errant sur la surface de la terre, sans guide, sans protecteur; luttant quelques années contre le torrent de l'incertitude et du changement, tombant bientôt après dans un oubli profond, et se dissipant comme les songes de la nuit. Une mystérieuse obscurité enveloppera l'origine des choses; un désordre absolu marquera leurs progrès; les ténèbres les plus épaisses couvriront leur dernière issue. Au contraire, que la foi élève nos cœurs à ce Souverain universel, dont le pouvoir n'éprouva jamais d'altération, dont la sagesse est immuable, dont la bonté cherche sans cesse à s'exercer; aussitôt le tableau de la vie humaine prendra une teinte vive et brillante. Un rayon émané du foyer éternel de la lumière, semblera illuminer toute la création. Les gens de bien verront en Dieu un Père et un Ami. Ils trouveront en lui une forteresse contre tous les dangers, un port assuré dans toutes les tempêtes, une *demeure pour toutes les générations. Ils ne seront plus effrayés; leur cœur sera affermi; ils se confieront au Seigneur.*

Ces raisonnemens, tirés de la marche uniforme et invariable du gouvernement divin, sont très-propres sans doute à rassurer les gens de bien contre l'instabilité des choses humaines. Mais leur satisfaction arrivera à son dernier période, s'ils appliquent ce principe aux promesses positives qui leur ont été faites au nom de Dieu. L'immutabilité de ses desseins est un sûr garant que ses promesses seront accomplies dans le tems fixé par sa sagesse, malgré les obstacles que les circonstances semblent opposer à leur exécution. *Le Dieu fort n'est point un homme pour mentir, ni le fils d'un homme pour se repentir. Il l'a dit, ne le fera-t-il point? Il l'a promis, ne l'accomplira-t-il point?* Nous ne pouvons commander qu'au moment présent. Le laissons nous échapper, il surviendra des changemens, soit dans notre propre état, soit dans la situation des objets qui nous environnent; changemens qui contrarieront nos plus sages projets de bonheur; changemens qui rendront infructueuses toutes les promesses que nous avons faites à nos semblables. Ainsi donc, faisant même abstraction des inconvéniens inséparables de l'inconstance humaine, nous ne pouvons accorder aux protecteurs que nous avons sur la terre qu'une confiance très-

limitée et très-imparfaite. L'homme , même au plus haut degré de la gloire , n'est qu'un roseau qui flotte sur le fleuve du tems , et qui est forcé d'en suivre toutes les directions. Mais Dieu est le *rocher des siècles*. Le tems est tout en ses mains. Nul accident ne peut renverser ses projets , nul obstacle retarder l'exécution de ses promesses. *Un jour est pour lui comme mille ans , et mille ans comme un jour*. Hommes vertueux , réfugiez - vous donc , dans toutes vos vicissitudes , vers cet Être immuable , comme vers un ami sûr et fidèle , votre ferme conducteur pendant le tems de votre pèlerinage , et le repos éternel de votre ame après votre mort. Tous vos patrons peuvent vous délaissier , tous vos amis peuvent mourir ; mais *Dieu vit éternellement : il est votre rocher ; et le Dieu très - haut est votre Rédempteur*. Il a promis qu'il ne vous abandonnera pas dans votre vieillesse , et qu'il ne vous oubliera point quand votre force diminuera. *Lors même que votre cœur vous manquerait , et que votre corps serait sans force , il sera le soutien de votre cœur , et votre partage pour toujours*. Que son immutabilité soit non-seulement la base de votre confiance pendant votre séjour sur cette terre , mais qu'elle vous soit un garant que l'admi-

nistration de ce Dieu sage et bon, durera jusqu'à la fin des siècles. Lorsque vous serez prêts à changer de demeure, à dire un éternel adieu à cette terre, et à toutes les scènes qui s'y succèdent, remettez dans une douce sécurité votre famille, vos amis, tout ce que vous avez de plus cher au monde, dans les mains de ce Dieu qui règne à jamais, et dont *les yeux verront toujours le juste* avec la même complaisance. Ecrivez - vous, avec David : *Mes jours sont comme l'ombre qui va passer, et je suis comme l'herbe qui se fane. Mais toi, ô Eternel ! tu demeures éternellement, et l'on se souviendra de toi d'âge en âge. Les enfans de tes serviteurs habiteront près de toi, et leur postérité sera affermie en ta présence* \*.

TELS sont les avantages que les gens de bien retirent de la pensée, que Dieu n'éprouve *ni variation, ni aucune ombre de changement*. Elle leur inspire les sentimens les plus affectueux, une ardente piété, une crainte respectueuse, une vive reconnaissance. Elle leur trace un plan de conduite dont ils ne doivent jamais s'écarter ; elle réprime leur légèreté, leur inconstance ; elle les soutient au milieu de

\* Ps. cii, 12, 13, 29.

leurs craintes ; elle les console dans leurs traverses. L'Immutabilité de Dieu est la base la plus solide de leurs espérances. Elle est la colonne sur laquelle repose tout l'univers.— Que cette méditation importante soit donc l'objet fréquent de nos pensées. Alors elle corrigera cette folie , cette légèreté qui s'insinuent si aisément dans le cœur humain. Et lorsque notre ame sera épouvantée , lorsqu'elle sera abattue par cette idée sublime de la Nature Divine , adoucissons - en l'éclat par la pensée qu'il nous est permis de nous élever à cet Être immuable par le ministère de notre Sauveur, de ce Médiateur miséricordieux, qui , quoique revêtu de tous les attributs divins , n'est étranger ni à la faiblesse , ni aux infirmités humaines.

---

---

# SERMON IX.

S U R

LE GOUVERNEMENT DU COEUR.

---

PREMIER SERMON.

---

PROV. IV, 23.

*Garde ton cœur plus que tout ce qu'on garde ;  
car de lui procèdent les sources de la vie.*

DE toutes les leçons de sagesse renfermées dans les écrits sacrés, nulle ne mérite une attention plus particulière que celle de notre texte. Il n'en est cependant aucune dont on sente moins l'importance et la vérité. L'homme n'est que trop disposé à se flatter qu'il lui suffit de régler sa conduite extérieure, pour remplir le grand objet de la religion. S'acquiesce-t-il avec distinction du rôle qu' s'est prescrit, réussit-t-il à donner une haute idée de son caractère, il croit avoir fait son devoir dans toute son étendue ; fort éloigné sans doute de soupçonner que ce qui se passe en

même tems au-dedans de lui, ait une influence directe sur son bonheur et celui de la société. Afin de prévenir les effets de ce dangereux système de morale, le Sage nous exhorte à *garder notre cœur*, c'est-à-dire, à régler non-seulement nos actions, mais nos pensées et nos désirs; et à *le garder plus que tout ce qu'on garde*, c'est-à-dire, avec le soin le plus exact, le plus scrupuleux. Et quel est le motif sur lequel il appuie ce conseil? c'est que *du cœur procèdent les sources de la vie*.

— Tel est le sujet intéressant que nous nous proposons de développer; et pour le faire avec tout le soin qu'il mérite, nous examinerons séparément l'art de gouverner les pensées, les passions et l'humeur. Mais, avant d'entrer dans ces détails, recherchons dans quel sens on peut dire que *les sources de la vie procèdent du cœur*; ces principes nous aideront à sentir toute la force du motif que Salomon allègue pour nous engager à remplir le grand devoir qu'il nous recommande.

LE Sage connaissait bien la constitution du cœur humain, quand il affirmait que *de lui procèdent les sources de la vie*; car c'est l'état du cœur qui forme notre caractère moral; c'est lui qui détermine essentiellement notre bonheur ou notre malheur.

PREMIÈREMENT, c'est l'état du cœur qui forme notre caractère moral. Nos actions ont une liaison intime avec les dispositions qui leur donnent naissance. Entreprendre de masquer ces dispositions, ou d'en arrêter les effets, c'est tenter une chose impossible. Malgré tous nos efforts, elles rompront tôt ou tard leurs chaînes, et se montreront sous leur vrai point de vue dans notre conduite. De quelque côté que penchent nos inclinations, elles produiront toujours des actions analogues. En vain nous étudions-nous à conserver nos mains pures, si nous négligeons en même tems à préserver notre cœur de toute corruption. *Que l'arbre soit bon, comme l'enseigne notre Sauveur, et il produira de bons fruits; car c'est du cœur que procèdent non-seulement les mauvaises pensées, mais les meurtres, les adultères, les larcins, les faux-témoignages, les blasphèmes.* \* Si cette source est empoisonnée, les ruisseaux qui en émanent ne fourniront jamais des eaux salubres. Dans leur cours entier, ils charieront l'infection qu'ils auront contractée à leur naissance.

Ce n'est pas seulement par son influence sur nos actions extérieures, que l'état du cœur constitue notre caractère moral. Indé-

\* Matth. xv, 18.

pendamment de toute action, c'est lui seul qui l'établit aux yeux de Dieu. A l'égard de nos semblables, les actions tiennent toujours le premier rang; parce que c'est par elles seules que nous pouvons nous juger les uns les autres, et travailler à notre bonheur réciproque; elles sont donc uniquement du ressort des lois humaines. Mais, aux yeux de l'Être suprême, dont le regard pénètre les replis les plus secrets du cœur, les dispositions prennent la place des actions; et c'est moins par ce que nous faisons, que par les motifs qui nous portent à agir, que nous méritons auprès de lui le titre de justes ou de méchans. Les hommes eux-mêmes ne jugent la moralité des actions que par le principe qu'ils leur supposent; et tel est ce principe, tel est l'homme. Celui-ci consume-t-il la plus grande partie de sa fortune en actes de bienfaisance; si l'on s'aperçoit qu'il n'y est porté que par l'ostentation, on ne dira pas qu'il est charitable, on dira qu'il est vain. Celui-là travaille-t-il sans relâche à servir le public; s'il laisse entrevoir qu'il n'est animé que par le désir de devenir puissant, on n'attribuera point ce zèle à son patriotisme, mais à son ambition. Cet autre accorde-t-il un bienfait, dans l'intention seule d'en obtenir un plus grand; si

L'on soupçonne son motif, loin de vanter sa générosité, on l'accusera d'amour-propre, d'égoïsme. Si la raison nous enseigne à estimer les actions humaines par le sentiment qui les produit, on peut en conclure que c'est d'après ce sentiment seul que nous sommes appréciés et jugés par celui qui connaît les pensées les plus secrètes. Quel est donc le premier objet de la religion chrétienne? c'est de rectifier le principe de nos actions : et quel est l'homme le plus religieux? c'est celui qui a fait les plus grands progrès dans cette science importante. Telle est la raison pour laquelle la régénération du cœur est représentée à chaque page de l'évangile comme le caractère distinctif du vrai chrétien.

NON-seulement l'état du cœur détermine le caractère moral, mais il est le principal agent du bonheur ou du malheur. Les révolutions de la fortune n'influent sur notre félicité que par les effets qu'elles produisent dans notre cœur; et cette influence est bien éloignée de répondre à ce que le monde nomme prospérité ou adversité. Lorsqu'une cause secrète trouble la tranquillité de notre ame, en vain avons-nous à notre disposition tous les honneurs, toutes les richesses que l'ambitieux peut

désirer : ces avantages demeurent hors de nous comme des objets étrangers, sans atteindre à la source de nos jouissances. Des pensées désordonnées, des passions violentes, une humeur chagrine, empoisonnent tous les plaisirs attachés à notre condition ; ils enveloppent d'un voile lugubre tous les objets qui se présentent à nous. Pour devenir capables de bonheur, il faut donc commencer par réparer ces désordres secrets ; et, quelque moyen que nous employions pour y parvenir, il est bien plus essentiel de réussir, que d'acquérir tous les biens de la fortune. Ces biens n'offrent que mécontentement dans leur jouissance, qu'incertitude dans leur possession. Un cœur paisible et sans remords est un trésor précieux, toujours à l'abri des revers. Ceux-là ne sont que des moyens ; celui-ci est la fin. Ceux-là ne sont que des instrumens de plaisir ; celui-ci est le plaisir lui-même.

C'est donc avec la plus grande vérité que le Sage affirme de l'homme *qui ne peut gouverner son esprit, qu'il est semblable à une ville entourée de brèches, ou sans murailles*. Tout est bouleversé, tout est en désordre et en ruines au-dedans de lui. Sans armes pour se défendre contre les ennemis dont il est assailli, son ame est en butte à toutes les saillies de la mauvaise

humeur, à tous les assauts de l'adversité. Au lieu que celui qui s'applique sans cesse à gouverner son cœur, se prépare d'avance à tous les chocs de la vanité humaine. Avant de s'y exposer, il élève au-dedans de lui une forteresse impénétrable ; dès que l'ennemi s'approche, il s'y retranche et brave ses coups. Concluons donc que de tous les efforts que l'homme fait pour être heureux, nul ne lui réussira, s'il ne sait régler son cœur, puisque c'est l'observation ou la négligence de cet important devoir, qui forme la plus vraie, la plus réelle distinction entre la sagesse et la folie.

IL est donc incontestable que *les sources de la vie procèdent du cœur*. Là se réunissent ces grands ressorts dont les divers mouvemens produisent les vertus ou les vices, la prospérité ou le malheur. A ce motif, très-propre sans doute à nous engager à *garder notre cœur plus que tout ce qu'on garde*, j'en ajouterai un second non moins puissant, et je le tire de l'état actuel de la nature humaine. Réfléchissons sur ce que notre cœur est maintenant, et sur le danger que courent ceux qui négligent de l'observer sans cesse. Ce n'est qu'avec trop de vérité qu'il est dit dans l'écriture, que le

cœur humain est *perpétuellement en butte à l'erreur et à la méchanceté*. La corruption qu'il a reçue avec la vie, l'entraîne par une pente invisible vers le vice et le désordre. Il faut des efforts constans pour l'arrêter lorsqu'il s'égaré, et pour le diriger avec sagesse. Consultez là - dessus l'expérience, elle vous dira que tous les désirs tendent à prendre sur l'ame un empire dangereux; que toutes les passions conduisent à de grands excès, lorsqu'on les abandonne à elles-mêmes; qu'une foule de pensées vaines et corrompues assiègent sans cesse l'imagination; et que, malgré tous les soins que se donnent les gens de bien pour gouverner leur cœur, souvent il résiste aux efforts qu'ils font pour le soumettre à de sages principes. Dans quel désordre ne doit donc pas tomber celui qui n'est jamais sur ses gardes, et qui ne sait, dans aucune occasion, se commander à lui-même? Inattention, relâchement, voilà ce que désire le grand adversaire du genre humain, pour gagner sur nous une victoire complète. Nous livrons-nous au sommeil, il profite de cette occasion pour *semer de l'ivraie dans notre champ*. Trouve-t-il notre maison vide et sans gardien, *il la remplit aussitôt d'esprits malfaisans*.

Regardez enfin le naturel de l'homme comme

un système dont les diverses parties dépendent réciproquement l'une de l'autre. En effet , laissez le désordre s'introduire dans l'une de ces parties, bientôt il se répandra sur la masse entière. Permettez à une seule passion de sortir de ses justes bornes , et d'acquérir une force immodérée , bientôt l'équilibre de votre ame sera rompu ; ses facultés se détruiront réciproquement , et leurs mouvemens n'auront plus d'harmonie. *Garde donc ton cœur plus que tout ce qu'on garde ;* c'est ici qu'il faut réunir tout ton pouvoir physique et moral : et quoique tes efforts ne puissent pas avoir une grande efficacité, si tu ne sollicites, pour les affermir, le secours du Ciel, sois néanmoins bien assuré que le Ciel ne t'aidera qu'autant que tu rempliras de ton côté la tâche qu'il t'a imposée.

APRÈS avoir démontré l'obligation indispensable d'exercer sur notre cœur un empire absolu , considérons les objets que nous devons régler avec le plus de soin. Je les réduis à trois : les pensées, les passions , et l'humeur.

Je commence par les pensées, parce qu'elles sont le premier mobile des actions humaines. Tout ce qui fait quelque sensation sur le grand

théâtre du monde , les travaux de l'homme d'affaires, les projets de l'ambitieux, les exploits du guerrier, les vertus qui conduisent au bonheur, les crimes qui précipitent dans la misère, prennent leur source dans le cœur, cette retraite où la pensée se forme, cet asyle impénétrable à tous les regards humains. Le secret, le silence qui y règnent, favorisent ce préjugé si commun, que la pensée ne peut être soumise à aucune inspection. Nous reconnaissons, disent les personnes qui ont adopté ce système, que les passions ont besoin d'être continuellement modérées, parce que sans cela elles deviendraient trop violentes, et troubleraient l'ordre de la société. Mais les pensées n'exigent aucun contrôle. Tant qu'elles demeurent concentrées dans le cœur, elles ne peuvent ni faire d'offense, ni commettre d'injustices. Donner un cours illimité à son imagination, voilà le privilège que l'homme reçut de la Nature; rien ne peut le lui enlever.

Si l'homme n'avait de relation qu'avec ses semblables, ce raisonnement pourrait avoir quelque fondement. Mais qu'ils n'oublient jamais, ceux qui le hasardent, qu'aux yeux de l'Être suprême les pensées peuvent être bonnes ou mauvaises, aussi bien que les actions, et

qu'elles sont d'autant plus particulièrement du ressort de la Juridiction divine, qu'aucun tribunal humain ne peut en connaître. Nous ne saurions mieux prouver notre profonde vénération pour Dieu, qu'en conformant toutes nos pensées aux loix d'une saine morale. Mettre un frein à nos passions, de peur qu'elles ne nous entraînent à des désordres funestes, tandis que nous abandonnons notre cœur aux ravages d'une corruption secrète, c'est indiquer que nous ne sommes vertueux que par respect humain ; c'est annoncer que tout en remplissant avec exactitude nos devoirs extérieurs, nous n'avons, dans le vrai, nulle vénération pour cet Être sage qui *sonde les cœurs, et cherche la vérité dans les pensées les plus secrètes.*

Mais passons sous silence cette terrible considération, et bornons-nous à prouver l'importance de gouverner nos pensées, par l'influence directe qu'elles ont sur notre conduite. Il est incontestable que la pensée donne la première impulsion aux principes qui produisent les actions. Les actions ne sont autre chose que des pensées qui se réalisent et prennent une existence sensible. Pour juger avec exactitude du caractère d'un homme, pour prédire avec assurance le parti qu'il prendra dans telle ou telle circonstance, il suffit donc

d'acquérir la faculté de discerner les pensées que son cœur entretient avec le plus de complaisance. Quand cette méthode ne serait pas suffisante pour juger notre prochain, ne réussira-t-elle pas toujours à dévoiler notre cœur à nos propres yeux ? Et l'homme qui recherche sans partialité quelles sont ses pensées favorites, ne parviendra-t-il pas bientôt à découvrir tout le mystère de son caractère réel ? Cette considération est sans doute bien suffisante pour prouver que celui qui veut *garder son cœur*, ne saurait y parvenir, s'il ne commence par gouverner ses pensées.

JE le suppose, vous êtes convaincus de cette vérité ; mais vous élevez bientôt une nouvelle question : Est-il en notre pouvoir de commander à nos pensées ; et, si nous avons ce privilège, jusqu'à quel point sont-elles sous l'empire de notre volonté ? Il est évident qu'elles ne dépendent pas toujours de notre choix. Souvent elles sont invisiblement imprimées dans notre ame par les objets qui nous environnent. Souvent elles s'y insinuent à notre insu, sans que nous puissions découvrir la cause qui les a introduites. *Ainsi que le vent souffle où il peut, sans que tu saches d'où il vient, et où il va*, ainsi est

la pensée, aussi rapide dans sa marche qu'étonnante dans ses progrès. Comme elle est mise en jeu par une foule d'incidens trop délicats pour que nous puissions les observer, elle se joue de tous les efforts que nous faisons, soit pour connaître son cours, soit pour l'arrêter lorsqu'il est trop impétueux. De là ces songes d'une imagination fantastique, qui distraient l'attention la plus forte, qui vont même jusqu'à troubler les âmes pieuses dans leurs hommages religieux. Ce sont des malheurs à déplorer, plutôt que des crimes à condamner; et notre miséricordieux Créateur, *qui sait de quoi nous sommes faits, et qui se souvient que nous ne sommes que poudre*, n'usera point de sévérité, lorsqu'il évaluera ces erreurs et ces écarts de notre esprit. Mais quand cette classe de pensées serait exceptée, il en resterait bien assez qui exigent une discipline exacte; et dans une infinité de circonstances nous ne sommes pas moins responsables de ce que nous pensons que de ce que nous faisons.

- D'abord, il ne dépend que de nous d'introduire dans notre âme telle ou telle suite de pensées; il ne faut pour cela qu'un simple acte de notre volonté; il suffit de diriger notre attention vers de nouveaux objets, de réveil-

ler en nous des passions opposées , ou de choisir des occupations qui donnent à nos pensées un cours déterminé. En second lieu , quelle que soit la cause qui leur a donné naissance , quoique l'ame n'ait été pour rien dans leur réception , et qu'elle soit par conséquent exempte de blâme , cependant si elle les entretient avec complaisance , si elle favorise leurs progrès , tout le tort retombe sur elle. Ces pensées peuvent s'y glisser comme des parasites indiscrets ; mais , si nous les accueillons avec empressement , si nous trouvons du plaisir à les alimenter , le résultat est le même que si nous les avions invitées dès le commencement. Puisque nous sommes comptables auprès de Dieu des pensées que nous avons introduites volontairement dans notre cœur , ou que nous y avons reçues avec indulgence , nous répondrons , à plus forte raison , de celles qui n'y trouvent accès que par une lâche négligence , par une impardonnable inattention , ou par la liberté que nous donnons à notre imagination de flotter sans pilote , et de se porter , *comme l'œil du fou , vers les extrémités de la terre*. Alors notre ame devient la proie de la folie et de la vanité. Elle se livre sans combat à tous les ennemis qui se plaisent à en prendre posses-

sion. Nous aurons à répondre de toutes les conséquences ; et c'est en vain que nous alléguerons pour excuse la fragilité de la nature humaine. Le grand art de gouverner nos pensées , se réduit donc à prendre les mesures les plus efficaces pour fermer l'entrée de notre ame à celles qui sont criminelles , et à nous hâter de les repousser quand elles s'y sont établies sans la participation de notre volonté.

Mais si nous descendons dans le fond de nos cœurs , et que nous examinions combien il s'en faut que nous observions cette loi de sagesse , *qui de nous dira combien de fois il a offensé ?* Il n'est aucun article de la religion ou de la morale , dont la négligence soit plus funeste et plus criminelle ; cependant , il n'en est aucun que nous foulions aux pieds avec moins de remords. Depuis que la Raison a commencé à gouverner notre ame , la Pensée a toujours été en activité , sans suspendre un seul instant ses importantes fonctions. Le courant de nos idées a coulé sans interruption. Les rouages de notre machine spirituelle ont été dans un mouvement perpétuel. Permettez-moi donc de vous le demander , *quels ont été les fruits de cette activité soutenue , de ces profondes méditations auxquelles se livrent la plupart des hommes ? De ces heures*

innombrables consacrées à penser , combien peu ont produit des fruits salutaires et durables , utiles et permanens ! Combien , au contraire , ont été employées à des songes frivoles , à des méditations pleines d'angoisses , à des réflexions malignes , à des projets injustes , à des passions dangereuses , à des désirs irréguliers ou criminels ? Ah , si j'avais le pouvoir de fouiller dans ce dépôt d'iniquités , que tant de cœurs tiennent si soigneusement fermé ; s'il m'était donné de leur lire le catalogue de toutes les idées fantastiques qui les ont déçus , de toutes les passions qu'ils ont nourries en secret , quelle peinture de l'homme n'offrirais-je pas à leurs regards ! Que de crimes commis en imagination , qu'ils rougiraient de révéler à leurs amis les plus intimes !

Et que dirai-je de cette foule de gens qui se font illusion , au point de se flatter que leur pensée est employée d'une manière très-innocente , tandis qu'ils lui permettent de s'égarer dans un labyrinthe d'idées extravagantes et de plans chimériques , sur ce qu'ils désireraient d'obtenir , ou sur ce qu'ils voudraient être , s'il leur était donné de changer à leur gré l'ordre des choses ? Il est vrai que cet emploi de la pensée ne doit pas être rangé dans la même classe que celui qui est décidé-

ment criminel ; mais il est très-rare qu'il soit exempt de blâme. Outre la perte de tems qu'occasionnent ces spéculations oiseuses et romanesques, outre qu'elles nous portent à négliger nos facultés intellectuelles, qui nous ont été données dans un but plus noble, et pour un usage plus important, elles nous conduisent toujours dans le voisinage de ces régions dont l'entrée nous est interdite. Elles nous placent sur un terrain glissant. Elles sont, pour la plupart, liées à une passion reprehensible, du moins elles donnent à la pensée un tour léger et frivole. Elles ôtent à l'ame la faculté de s'appliquer avec vigueur à des objets raisonnables, de former un plan sage de conduite, de le mettre à exécution. De ce monde idéal, où nous permettons à notre pensée d'établir sa demeure, nous rentrons dans la société sans vigueur, sans énergie, malades et corrompus, incapables de remplir les devoirs ordinaires de la vie, quelquefois même d'en goûter les plaisirs. *O Jérusalem ! nettoie ton cœur de sa malice. Jusqu'à quand tes vaines pensées séjourneront - elles au-dedans de toi ?* Afin de vous préserver des écarts et des dangers que je viens d'indiquer, je vous invite à observer avec le plus grand soin les précautions suivantes.

I. CHERCHEZ d'abord à contracter l'habitude de réfléchir sur vos pensées. Cette étude est d'autant plus importante, que les progrès de l'esprit et du cœur sont toujours proportionnés au plaisir avec lequel on s'y livre. Et qu'est-ce qui distingue l'homme célèbre et vertueux du vulgaire ignorant et méprisable? c'est l'habitude de la méditation. Celui-ci est accoutumé à penser, ou plutôt à rêver, sans connaître le sujet de ses pensées. Dans ses songes incohérens, il ne suit point d'objet fixe, il n'observe aucun ordre. Mille idées flottent à la fois, et sans liaisons, sur la surface de son ame, comme des feuilles parsemées sur le miroir des eaux.

Afin de donner à vos pensées une direction utile, que votre première étude soit de les soumettre à une inspection rigoureuse, et de mettre un frein à leurs mouvemens irréguliers. Formez un plan de méditation sage et prudent; suivez-le avec exactitude, et employez l'autorité la plus sévère pour fermer toutes les avenues de votre cœur aux atteintes d'une imagination vagabonde. Que votre ame devienne pour elle-même une source abondante de réflexions. Que vos pensées soient souvent le sujet de vos pensées et de vos retours sur vous-mêmes. — « Quel objet

» mon ame entretient-elle maintenant avec le  
» plus de plaisir ? pourrais-je l'avouer au  
» public sans rougir ? Si dans ce moment même  
» Dieu m'appelait en jugement, quel compte  
» aurais-je à lui rendre de mes pensées ? Celles  
» qui occupent toute mon attention, me ren-  
» dront-elles plus sage et meilleur ? sont-elles  
» approuvées par ma conscience, conformes  
» aux lois de la pudeur et de la vertu, pro-  
» pres à me rendre heureux, soit dans ce  
» monde, soit dans l'autre ? Si cela n'est pas,  
» pourquoi nourrir avec tant de complai-  
» sance des réflexions aussi dangereuses qu'i-  
» nutiles ? — En prenant l'habitude d'exa-  
» miner avec cette sévérité les replis secrets de  
» nos ames, nous assujettirons par degrés notre  
» imagination à une règle invariable, nous ra-  
» menerons la faculté de penser à son but na-  
» turel, nous l'emploierons comme un moyen  
» de perfectionner notre esprit et notre cœur,  
» plutôt que comme un instrument de désordre  
» et de vanité.

II. MAIS en vain prétendrons-nous gouverner nos pensées en les soumettant à l'empire de la réflexion, si nous ne fuyons l'oisiveté. L'oisiveté est le grand agent qui fait fermenter tous les principes de corruption répandus

dans le cœur humain ; elle est la mère des délires de l'imagination , des désirs déréglés , des plaisirs criminels. La faculté de penser est toujours active , toujours en mouvement. Si elle n'est point employée à méditer de bonnes actions , elle en combine naturellement et inévitablement de mauvaises. Et ne croyez pas qu'il vous suffise d'être occupés , pour vous soustraire au danger et au blâme d'une vie oisive. De tous les genres d'oisiveté , le plus funeste est peut-être une vie dissipée , quoique occupée en apparence ; une vie uniquement consacrée à remplir les devoirs que le monde impose , à courir de cercle en cercle , à former chaque jour de nouveaux projets de plaisir , ou à les exécuter. Tel est cependant le seul travail de ces hommes sans énergie , dont les esprits sont successivement élevés et abaissés par des bagatelles , dont la mémoire ne s'occupe du passé que pour y chercher des souvenirs frivoles ou dangereux , dont la réflexion ne se porte vers l'avenir que pour former des plans chimériques ou criminels.

Voulez-vous donc gouverner vos pensées , ou plutôt voulez-vous que vos pensées soient dignes d'être gouvernées ? dirigez l'activité naturelle de votre ame vers d'honorables occupations. Ayez la glorieuse ambition d'ac-

quérir des connaissances solides , d'avancer dans la vertu , de vous rendre utiles. Que vos jours soient remplis par des projets , des travaux , des plaisirs dignes d'un chrétien , d'un être sociable et intelligent. Que l'affaire essentielle de votre vie soit d'observer vos devoirs avec exactitude ; et que le plaisir n'occupe , dans la distribution de votre tems , que la place qui lui convient. Apportez un soin particulier au choix de vos amusemens , afin que nul d'entre eux n'entraîne le regret ou le remords à sa suite. Sur toutes choses , que la société avec laquelle vous les partagez , soit digne d'estime , et propre à vous rendre meilleurs. Alors le fleuve de vos pensées prendra un cours régulier. Alors , par des occupations importantes , et des principes vertueux , vous préserverez votre ame de la corruption que l'oisiveté ne manque jamais de lui communiquer , lorsqu'elle n'est point remplie d'idées solides.

III. MALGRÉ ces sages précautions , une pensée criminelle se glisse-t-elle dans votre ame ? appelez aussitôt à vous celles que vous jugerez les plus propres à l'en chasser promptement. Pour y réussir , imitez la malheureuse industrie que les pécheurs mettent en œuvre ,

pour repousser les réflexions sérieuses qu'un sentiment naturel de religion et de vertu réveille de tems en tems dans leur conscience. Avec quelle précipitation ils se fuient eux-mêmes ! Avec quel soin ils étouffent les accens de cette voix qui les censure au milieu du tumulte du monde et de la dissipation ! que d'artifices ils emploient pour se soustraire à l'inquiétude , au mal-aise que ces retours de réflexions jettent dans leur ame ! Ah ! si nous apportions le même zèle à disputer l'entrée de nos cœurs aux insinuations du vice , ou à repousser les passions qui s'en sont emparées , je vous le demande , pourquoi ne réussirions-nous pas également dans une si bonne cause que dans une mauvaise ? Dès le moment que vous sentez qu'une passion dangereuse commence à fermenter au-dedans de vous , opposez-lui sur-le-champ d'autres idées , d'autres passions. Hâtez-vous de donner à vos pensées une direction différente. Rassemblez autour de vous toutes celles qui ont la vertu de calmer l'ame , d'y rétablir une douce harmonie. Recourez à des études sérieuses , à la prière , au culte divin , même aux affaires et à une société décente , si la solitude nourrit le mal , loin de le guérir. Voilà le vrai moyen d'étouffer la séduction dès sa naissance. Voilà

l'antidote que vous devez verser dans votre cœur , avant que le poison ait eu le tems d'y faire un ravage mortel.

IV. MAIS quel sera le succès de toutes ces sages mesures , si nous n'imprimons dans nos ames le sentiment habituel de la présence du Roi de l'univers ? Lorsque nous réfléchissons sur la victoire que ce dogme sublime doit remporter sur les pensées criminelles , nous sommes tentés de soupçonner que la plupart des chrétiens n'accordent pas à cet article de foi une entière conviction. En effet , qui refusera de convenir que s'il connaissait à un de ses parens , de ses amis , de ses voisins , le pouvoir de lire dans son cœur , il n'oserait plus donner à son imagination et à ses désirs un essor si libre , si dangereux ? Comment arrive-t-il donc que tant d'hommes s'abandonnent sans crainte et sans inquiétude devant la suprême majesté du Tout-puissant , à ces pensées folles et licencieuses , à ces projets frivoles ou criminels , qui les feraient rougir et trembler , si quelqu'un de leurs semblables pouvait les approfondir ? Cependant est-il une vérité qui porte sur une base plus solide que celle de la toute-science de Dieu ? Toutes les religions l'ont reconnue. Toutes les

sociétés en appellent à elle dans leurs sermens et dans leurs conventions. Le Souverain de l'univers est nécessairement informé de ce qui se passe dans toute l'étendue de son empire. Celui qui conserve et nourrit toute la nature, doit la remplir de sa présence auguste. Celui qui a formé le cœur humain, connaît sans doute tous les mouvemens qui s'y produisent.

Ne perdez donc jamais de vue ce grand principe de votre foi. Lorsque vous pensez, comme lorsque vous agissez, contemplez avec la plus profonde vénération cet œil pénétrant de la Divinité, *qui jamais ne se ferme ni ne dort*. Voyez sans cesse cette plume qui tient le registre de vos pensées, de vos paroles, de vos actions, registre d'après lequel vous serez jugés au dernier jour. Pensez que vous n'êtes jamais moins seuls que lorsque vous êtes avec vous-mêmes, parce que vous avez toujours auprès de vous cet Être dont le jugement est d'une bien plus grande conséquence que celui du genre humain entier. Puissent ces terribles considérations non-seulement corriger les écarts d'une imagination dérégulée, mais répandre dans votre ame ce calme doux et sacré qui conduit à la méditation, à la sagesse ! Puissent-elles parvenir, non-seulement à repousser toutes les pensées décidément repré-

hensibles, mais à leur substituer des idées pures et saintes ; élevant vos cœurs vers le séjour destiné à la vertu, et servant de contre-poids aux atteintes d'un monde qui tend sans cesse à détourner votre attention des objets éternels, pour la rabaisser à ce qui ne satisfait que les sens et la vanité !

---

# SERMON X.

SUR

LE GOUVERNEMENT DU COEUR.

---

DEUXIÈME SERMON.

---

PROV. IV. 23.

*Garde ton cœur plus que tout ce qu'on garde ;  
car de lui procèdent les sources de la vie.*

APRÈS avoir démontré l'importance du gouvernement des pensées, considérons maintenant celui des passions, seconde branche du grand devoir de *garder son cœur*.

Les passions sont des mouvemens violens de l'ame, qui ont pour cause, soit un bien qu'on désire, soit un mal qu'on redoute. Elles sont entrées dans la composition du cœur humain. Entreprendre de les détruire, serait donc un projet aussi insensé qu'impraticable.

Loin de l'exiger, la religion ne demande de nous que de les modérer, de les soumettre à des règles invariables. Notre divin Sauveur, en prenant notre nature, partagea nos passions sans éprouver nos foiblesses. Il sentit plus d'une fois les premiers mouvemens de la colère. Il fut ému de compassion; il fut *affligé en son esprit*; il souffrit les plus vives douleurs, il gémit, il pleura.

Les passions sagement dirigées, peuvent produire les effets les plus puissans et les plus heureux. Elles mettent en activité toutes les facultés de l'ame; elles l'échauffent, elles l'exaltent, elles y entretiennent cette énergie si nécessaire pour produire de grandes choses. Elevant l'homme au-dessus de lui-même, elles le rendent plus pénétrant, plus adroit, plus ferme, plus courageux. Est-il ému par une passion impétueuse? aussitôt il forme de vastes projets, et surmonte tous les obstacles qui s'opposent à leur exécution. Il éprouve les sentimens les plus tendres, il les exprime de la manière la plus persuasive; il fait passer dans l'ame de ceux qui l'écoutent tout l'enthousiasme qui l'inspire. Les passions sont donc les forces actives de l'ame. Elles sont ses facultés les plus sublimes, mises en exercice. Mais, semblables aux autres facultés,

elles deviennent utiles ou destructives , selon leur intensité ou leur direction. Tels les vents et le feu , instrumens dont la nature se sert pour exécuter une partie de ses desseins bien-faisans ; s'ils acquièrent trop de violence , s'ils s'écartent du but qui leur fut assigné , tous leurs progrès sont marqués par des désastres.

C'est un malheur attaché à la nature humaine , que ces émotions de l'ame soient devenues trop puissantes pour le principe qui doit les balancer. Telle est la fatale conséquence de notre rébellion aux lois divines. Elle affaiblit l'influence de la raison , et fortifie l'empire des passions sur le cœur. Lorsque l'homme foula aux pieds les ordres du Roi de l'univers , ses passions se révoltèrent contre lui-même ; et loin d'être , selon le plan de Dieu , les ministres de la raison , elles devinrent les tyrans de l'ame. Pour traiter ce sujet important avec tout le soin qu'il mérite , il faut donc s'arrêter à deux principes fondamentaux : L'un , qu'à cause de la faiblesse actuelle de notre entendement , nos passions sont souvent dirigées vers des objets peu dignes de nous ; l'autre , que quand leur direction serait convenable , et leurs objets innocens , elles tendent perpétuellement à nous porter à des excès ; elles nous poussent avec

une ardeur aveugle et inconsidérée à satisfaire tous leurs caprices. C'est donc à ces deux chefs que nous devons rapporter toutes les mesures nécessaires au gouvernement de nos passions : d'abord , pour déterminer quels sont les objets les plus dignes de les exciter ; ensuite pour les arrêter dans leur cours , lorsqu'elles risquent de nous entraîner hors des limites prescrites par la raison. Une passion violente se glisse-t-elle dans notre ame ; obscurcit-elle notre jugement ; décompose-t-elle notre humeur ; nous rend-elle incapables de remplir nos devoirs , ou de jouir avec gaieté des douceurs de la vie , concluons avec assurance qu'elle a pris sur nous un empire dangereux. Le grand objet que nous devons constamment nous proposer , est d'acquérir une ame forte , inébranlable , que les attrait du plaisir ne puissent séduire , et de violentes passions émouvoir ; qui , reposant sur des principes solides , au milieu des combats de la raison avec les désirs , demeure libre et maîtresse d'elle-même , capable d'écouter tranquillement la voix de la conscience , et disposée à exécuter ses ordres sans balancer.

La plus noble fonction d'un être raisonnable , est donc de prendre un empire absolu sur ses passions. Et combien d'argumens ne pour-

rions - nous pas alléguer pour démontrer la nécessité d'un tel gouvernement? S'il est vrai, comme l'impie se plaît à le persuader pour invalider le dogme consolant de la Providence; s'il est vrai que la vie humaine soit un enchaînement de maux, c'est, sans contredit, dans le désordre des passions qu'ils prennent leur source. Voilà ce qui empoisonne les jouissances des individus; voilà ce qui trouble l'harmonie de la société; voilà ce qui sème notre carrière de tant de misères, que ce monde devient vraiment une vallée de larmes. Toutes ces grandes scènes de calamités, que nous contemplons avec étonnement, avec horreur, ont pour cause primitive les passions portées à l'excès. Les passions ont couvert la terre de sang, de victimes. Elles ont affilé le glaive de l'assassin; elles ont rempli la coupe de l'empoisonneur. Elles ont fourni dans tous les âges un vaste champ aux discours pathétiques de l'orateur, et aux chants tragiques du poète.

De la vie publique, si nous descendons à celle de l'individu, quoique les passions n'aient point alors une sphère d'activité si vaste, et une influence si destructive, nous reconnaitrons cependant qu'elles ne sont pas moins funestes, lorsqu'elles vont au-delà des bornes

que la raison leur assigna. Passons sous silence celles qui portent le caractère de la bassesse, de la noirceur et de la férocité, l'envie, la jalousie, la vengeance; passions dont les effets sont incontestablement nuisibles, dont les crises mêmes sont un malheur immédiat. Bornons-nous à considérer une passion licencieuse et sensuelle. Supposons-lui un objet illimité; suivons-la dans ses progrès; et nous reconnâtrons qu'à mesure qu'elle se fortifie, elle corrompt celui qu'elle subjuge. Elle trouble la paix de son ame; elle l'engage à des projets, à des entreprises qui l'exposent toujours au danger ou à la honte; elle finit par déranger sa fortune, détruire sa santé, dégrader son caractère; et pour comble de misères, elle enfonce dans son cœur les traits acérés du remords. Hélas! combien d'infortunés ont fourni cette fatale carrière! combien qui s'y jettent tous les jours à pas précipités! combien qui y trouvent la perte de leur ame, le malheur, la mort même!

Mais est-il nécessaire de faire l'énumération des maux qui marchent à la suite de nos passions portées à l'excès? Existerait-il un homme assez ignorant, assez peu réfléchi, pour refuser de reconnaître qu'aussitôt qu'une passion maîtrise l'ame, elle en bannit la vertu, le

bonheur ? Passant donc à un objet d'une utilité plus directe , je vais vous indiquer quelques conseils propres à vous aider dans le grand art de gouverner vos passions.

I. Pour y parvenir , recherchons la valeur réelle des objets qui réussissent le plus aisément à exciter nos désirs. Les idées fausses que nous nous formons du bonheur ou du malheur , donnent naissance à toutes les erreurs , à toutes les passions qui empoisonnent notre existence. Nous nous laissons éblouir par l'apparence du plaisir. Nous nous précipitons sans réflexion du côté où la foule se porte. Nous admirons sans examen ce que nos prédécesseurs admirèrent avant nous. Nous fuyons devant une ombre , dès que nous voyons quelqu'un trembler à son aspect. C'est ainsi , qu'agités par de vaines craintes , par des espérances illusoires , nous nous acharnons à poursuivre des objets qui n'ont nulle valeur réelle. Rectifions nos idées , et nous couperons le mal dans sa racine. Mettons un frein à notre imagination , et l'orage de nos passions se calmera bientôt.

On a observé souvent que les personnes les plus ardentes dans leurs passions , sont toujours les jeunes gens et les ignorans. Les

connaissances qu'une longue habitude du monde les force d'acquérir, modèrent par degrés cette impétuosité. Etudiez-vous donc à anticiper, par la réflexion, cette sagesse que l'expérience achète souvent au plus haut prix. Considérez fréquemment la vanité de ces plaisirs qui causent tant de jalousies, tant de querelles parmi les hommes. Pensez que l'on perd beaucoup plus de vraies jouissances par une passion violente, que par la privation des objets qui lui donnent naissance. Regardez la Protection divine et la pratique de la vertu, comme le plus grand bonheur dont puisse jouir une créature raisonnable. Qu'un esprit content et une vie paisible occupent la seconde place dans vos désirs. Telles sont les conséquences que la partie la plus sage, la plus réfléchie des hommes, a toujours tirées de la connaissance du monde et de celle du cœur humain. C'est à ces conséquences que vous reviendrez tôt ou tard, après avoir obéi long-tems à la voix de vos passions. Mais si vous en sentez de bonne heure la vérité, vous vous éloignerez au moment favorable, de cette région couverte de tempêtes, que personne ne peut traverser sans s'exposer au naufrage, sans commettre de grandes fautes, sans ouvrir son cœur aux remords les plus amers.

II. POUR parvenir à régner sur vos passions, il n'est pas moins nécessaire d'acquérir le pouvoir de renoncer à vous-mêmes. Le renoncement d'un chrétien ne consiste point à vivre dans une perpétuelle austérité, et à se refuser aux plaisirs innocens attachés à son état. La religion est loin d'exiger des sacrifices si peu naturels; elle ne déclare point une guerre si injuste aux jouissances de cette vie. Tout ce qu'elle demande, c'est que nous nous tenions prêts à nous priver du plaisir, dès que les circonstances l'ordonneront; et même à souffrir, soit pour obéir au devoir et à notre conscience, soit dans l'espoir d'obtenir un avantage plus grand et plus durable. Si nous ne savons prendre cet empire sur nous-mêmes, nous ne tarderons pas à devenir les jouets de tous les goûts chimériques qui s'éleveront dans nos âmes. Encouragées par une indulgence continuelle, toutes nos passions se révolteront et nous subjugueraient. La raison ne fera plus entendre qu'une voix mourante; le désir deviendra le principe fondamental de notre conduite.

Voulez-vous donc maintenir vos passions dans de justes bornes? accoutumez-les de bonne heure à connaître un frein. N'attendez pas que le danger soit venu pour vous

exercer aux sacrifices nécessaires pour les soumettre. En vain tenterez-vous alors d'user de toute votre autorité , si vous avez différé pour en faire l'essai jusqu'à ce que la tentation ait enflammé votre ame. Dans le sein du calme , sachez de tems en tems abréger vos jouissances, quelque innocentes qu'elles puissent être. Au milieu des plaisirs légitimes , demeurez sobres , modérés , et maîtres de vous-mêmes. Voilà le seul moyen de conserver à votre raison toute son énergie. Car si vous vous hasardez d'avancer jusqu'à la barrière qui sépare l'innocence et la paix du vice et du remords, vous serez infailliblement jetés hors de cette barrière , dès qu'une passion violente , s'élevant dans votre cœur , emploiera toute sa force pour le subjuguier.

III. PÉNÉTRÉZ-VOUS profondément de cette vérité d'expérience , qu'aucun objet n'est dans la réalité ce qu'il paraît être quand on est aveuglé par une forte passion. Soyez assurés que tous les jugemens qu'on prononce dans ce moment-là , sont également faux et dangereux. Les vapeurs qui s'élèvent d'un cœur mis en effervescence par une passion immodérée, ne manquent jamais d'obscurcir, de troubler l'entendement. L'arbre sous l'om-

brage duquel Jonas repose sa tête, est piqué par un ver qui le fait sécher incontinent. A la vue de ce léger accident, et frappé par l'ardeur du soleil, le Prophète, déjà irrité de ce que la Miséricorde divine avait pardonné aux habitans de Ninive, malgré les menaces qu'il leur avait faites en son nom, n'est plus maître de lui. Dans les transports de son impatience, *il désire de mourir, s'écriant : La mort m'est meilleure que la vie.* Et loin de rentrer en lui-même à cette question de l'Eternel : *Est-il bien à toi de te mettre en colère au sujet de cet arbre ?* Il réplique, avec beaucoup d'émotion : *C'est avec raison que je me mets en colère, même jusqu'à souhaiter la mort.* Mais Jonas pense-t-il ainsi lorsque sa passion est calmée ? Ces sentimens ont-ils aucune ressemblance avec l'humble et fervente prière qu'il adresse à l'Être suprême, dans un teins où son ame est tranquille ? Non, deux personnes ne peuvent pas être plus opposées l'une à l'autre, qu'un individu ne diffère de lui-même, lorsqu'il est agité par une passion violente, et lorsqu'il commande à sa raison. *C'est avec raison que je me mets en colère.* Voilà le langage de tout homme dont l'esprit est violemment agité. Chaque passion entreprend sa propre apologie ; chacune entraîne

à sa suite mille prétextes spécieux , emploie les plus fausses couleurs pour masquer sa difformité , et possède une sorte de magie par laquelle elle peut , à son gré , grossir , diminuer , même changer l'apparence de tous les objets qui sont à sa portée.

Que la connaissance de cette imposture des passions , vous engage donc à être continuellement sur vos gardes. Qu'elle soit toujours présente à votre souvenir , pour réprimer les jugemens extravagans que vous êtes portés à prononcer au moment de l'illusion. Lorsque votre cœur éprouve cette crise , alors n'écoutez aucun de ses conseils , ne prenez aucune résolution , ne vous arrêtez à aucun parti. Vous n'apercevez rien qu'au travers d'un milieu qui change les formes. Attendez quelques instans , et l'illusion s'évanouira ; l'atmosphère s'éclaircira autour de vous ; vous discernerez les objets avec les couleurs qui leur sont propres , et vous les verrez dans leurs justes dimensions.

IV. **ETOUFFEZ** , dès leur naissance , les passions dangereuses qui s'élèvent dans votre ame. Fuyez sur-tout avec le plus grand soin les objets qui pourraient mettre en activité celles dont vous avez déjà éprouvé les fâ-

cheuses influences. Vous apercevez-vous qu'une tempête se forme sur votre tête ? employez aussitôt les précautions les plus sûres, ou pour en affaiblir la violence, ou pour vous retrancher dans un port assuré. Hâtez-vous d'appeler à votre secours des affections d'un autre genre. Cherchez à dompter la passion qui vous subjugué, en lui opposant une autre passion, dont les effets soient moins dangereux. Ne regardez aucun objet comme indifférent, comme indigne de votre attention, s'il peut jeter le trouble dans votre ame. Ne traitez légèrement aucun désir, si vous sentez qu'il fait assez de progrès pour vous menacer d'un entier esclavage. Dans ses premiers mouvemens, il vous paraîtra naturel et légitime; il s'insinuera dans votre cœur comme un goût innocent et naturel; mais quand il y aura établi son empire, il *le percera de mille coups*. Ce que vous vous permettez aujourd'hui comme un amusement favori, deviendra demain une occupation sérieuse, et finira par faire le malheur de votre vie. La plupart des passions nous flattent dans leur enfance; leurs premiers pas sont trompeurs, leurs progrès imperceptibles: elles cachent sous des fleurs tous les maux qu'elles traînent à leur suite, jusqu'à ce que leur em-

pire soit solidement établi. On peut affirmer de toutes, ce que Salomon dit de l'une d'elles, qu'elle est comme *un torrent d'eau* long-tems retenu, qui rompt enfin les barrières qui s'opposaient à son passage. Il filtre quelque tems au travers d'une légère ouverture qu'on fermerait sans peine, si on l'entreprenait promptement; mais bientôt ce fleuve renversant la digue qui l'arrête, se déchaîne en liberté, et submerge toute la plaine qui l'environne.

V. VOULEZ-VOUS ne jamais passer les bornes de la modération? réfléchissez fréquemment sur la vanité du monde, sur la briéveté de votre vie, l'approche de la mort, le jugement, l'éternité. Ceux qui bannissent de leur ame ces pensées salutaires, s'exposent à attribuer un prix fantastique aux avantages de cette vie; et voilà la cause générale de l'ardeur, de la violence de nos recherches. Nous nous attachons aux objets qui nous entourent, comme si nous devions les posséder à jamais. Des idées plus sublimes de notre destination, tempéreront seules cette ardeur déplacée. En effet, que peuvent offrir les choses humaines d'assez précieux, pour décomposer, pour affecter même l'esprit de celui qui a devant les yeux la perspective de l'éternité et de l'im-

mense étendue de l'univers ? Qu'elles doivent lui paraître déraisonnables cette effervescence d'esprit, ces passions si exaltées ! et pourquoi ? pour des objets qu'il devra quitter incessamment. Où sont ceux qui troublèrent le monde par la vivacité de leurs contestations, et le remplirent du bruit de leurs exploits ? Que reste-t-il maintenant de leurs dessein et de leurs entreprises, de leurs passions et de leurs projets, de leurs triomphes et de leur gloire ? Le torrent du tems, passant par-dessus tous ces brillans avantages, les a effacés comme s'ils n'avaient jamais existé. La figure du monde éprouve des changemens continuel. Nous nous succédons dans le chemin de la vie, comme des pèlerins qui vont visiter tour à tour des lieux de dévotion. Qu'il est donc absurde de consacrer l'instant que nous passons sur cette terre, à nous disputer pour des biens éphémères, tandis que notre plus chère occupation devrait être de nous préparer une existence plus heureuse ! L'éternité ne tardera point à mettre fin à la scène de la vie, qui lui sert d'introduction. Elle s'avance vers nous comme les flots du vaste océan ; elle est prête à engloutir tout ce qui appartient à l'humanité ; elle ne laissera derrière elle d'autres souvenir que celui de notre bonne ou de

notre mauvaise conduite, car leurs effets dureront jusqu'à la consommation des desseins de Dieu. — Puissent ces sages réflexions tempérer l'impétuosité des passions qui nous agitent ! Puissent-elles réduire toutes les choses humaines à leur véritable tarif ! Puissent-elles détourner notre attention des projets frivoles qui nous occupèrent jusqu'ici, pour la diriger vers les seuls objets dignes d'exciter nos désirs, les vraies jouissances du cœur, les progrès de notre nature, l'amour de nos devoirs, notre conduite religieuse et morale !

VI. ENFIN, accélérons le succès des efforts que nous faisons pour régler nos passions, en priant avec ardeur la Sagesse suprême de nous aider de sa grâce. C'est en ceci, plus qu'en toute autre chose, que la Protection divine est nécessaire. En effet, la nature humaine est maintenant dans un tel état d'imperfection et d'aveuglement, que, s'il est devenu difficile de découvrir tous les désordres du cœur, à plus forte raison est-il hors de notre pouvoir de les rectifier. Recourons donc avec humilité à ce secours puissant promis à l'homme pieux et droit ; invoquant le Père des miséricordes, travaillant avec vigilance, avec courage, à remplir les devoirs

qu'il nous a imposés. Conjurons-le de pardonner les retours de notre faiblesse, de nous fortifier dans nos combats avec les passions, et de nous donner le glorieux privilège de gouverner nos ames; de manière qu'étant désormais à l'abri de tout obstacle dangereux, nous puissions avancer d'un pas assuré dans la carrière de la piété et de la vertu.

LE devoir recommandé par Salomon renferme un troisième objet, aussi important que ceux que je viens de développer; c'est le gouvernement de l'humeur. Les passions sont des émotions vives et puissantes qui se calment par degrés. L'humeur est l'état habituel de l'ame, celui qui succède à ces émotions lorsqu'elles sont apaisées. Les passions ressemblent à un ruisseau que les pluies ont changé en torrent, et dont les vents accélèrent le cours. L'humeur peut être comparée au même ruisseau rentré dans son lit, et coulant avec sa vitesse ordinaire. L'influence de l'humeur est plus secrète, plus silencieuse que celle des passions. Elle agit avec moins de vivacité; mais comme son action est constante, ses effets ne sont pas moins puissans. Elle mérite donc à tous égards d'être considérée sous un point de vue religieux.

Plusieurs personnes lui refusent néanmoins ce privilège. Elles placent une humeur bien réglée au même rang qu'un tempérament vigoureux. Elles la regardent comme un avantage dont la Nature doua spécialement quelques-uns de ses enfans ; mais elles ne croient point que ceux auxquels elle le refusa, soient moralement coupables, et que Dieu leur en demande compte. De là cette erreur si générale, qu'une humeur dérégulée n'est point incompatible avec un état de grâce. Ce système est en contradiction avec cette vérité énoncée dans tous les livres du Nouveau Testament, que la régénération, ou le changement de sa nature, est le caractère essentiel du chrétien. Il suppose que la grâce peut habiter avec la dureté et le ressentiment ; et que les Cieux deviendront le séjour de ceux qui violent sur cette terre les lois de la douceur, de l'amour fraternel. — J'avoue qu'il y a plusieurs personnes que leur constitution naturelle rend plus susceptibles que d'autres, de bonnes dispositions et de bonnes habitudes. Mais cet aveu justifiera-t-il celles qui négligent de s'opposer aux progrès de la corruption qui gagne leur ame ? Qu'elles se gardent bien de regarder le cœur humain comme un sol qui n'est susceptible d'aucune culture, et

de croire que les caprices de l'humeur ne peuvent être corrigés par une attention vigilante, par de sages conseils, par le secours de la Grâce divine. Une dépravation totale est toujours le fruit d'une lâche négligence. Loin de combattre les mauvaises dispositions auxquelles nous avons du penchant, si nous les entretenons avec complaisance, nous devenons responsables de toutes leurs conséquences; et en vain alléguerions-nous pour excuse notre constitution naturelle, nous ne serons pas moins condamnés au tribunal du Juge suprême.

Le sage gouvernement de l'humeur influe sur le caractère de l'homme, quelles que soient ses relations; il embrasse le cercle entier de ses devoirs religieux et moraux. C'est donc un sujet trop vaste pour être développé dans ce Discours. Mais il ne sera point inutile d'en présenter un tableau général; et, avant de quitter le sujet important qui nous occupe, d'indiquer en peu de mots quelle doit être l'humeur habituelle d'un homme de bien à l'égard de Dieu, de son prochain, de lui-même.

PREMIÈREMENT, une humeur bien réglée dispose à la piété. Elle ne restreint point cette

disposition à la simple observance des devoirs du culte religieux ; mais elle la fortifie par ces tendres sentimens pour l'Être suprême , par ce respect profond , cet amour ardent , qui sont une suite de la vive impression que ses perfections ont faite dans l'ame. Elle est opposée non - seulement aux doutes téméraires que l'impie se permet sur la Divinité , mais à l'insensibilité , à la tiédeur si ordinaires à ceux dont la piété n'est qu'imparfaite. Ils reconnoissent , j'aime à le croire , l'importance de ce devoir. Ils éprouvent de tems en tems le désir de *travailler à leur salut* ; mais ils ne le font qu'avec contrainte ; ils servent Dieu sans affection , sans plaisir. Qu'ils sont plus nobles , plus généreux les sentimens de celui dont l'humeur est disposée à la piété ! Dieu occupe ses pensées comme un Père dont la voix le fait tressaillir de joie , comme un Bienfaiteur dont les faveurs sont constamment devant ses yeux. Au milieu des vicissitudes de la vie humaine , son ame s'ouvre sans effort à l'admiration qu'inspire sa sagesse , au respect que mérite son pouvoir , à l'amour qui naît de sa bonté. Toute la nature lui paraît marquée du sceau de ces augustes perfections. Son cœur s'élève de lui-même à une reconnaissance habituelle pour les bienfaits

de son Créateur ; et il se soumet avec allégresse à tout ce qu'il ordonnera sur son sort éternel.

Cette humeur mérite d'être cultivée avec d'autant plus de soin , qu'elle contribue au dernier degré à notre perfection , à notre bonheur. Elle exalte , elle ennoblit notre nature ; elle purifie notre cœur ; elle corrige cette dureté que nous contractons dans le commerce habituel du monde. Elle facilite l'observation de tous nos devoirs à l'égard de Dieu et de notre prochain. C'est une disposition douce et paisible , noble et pleine de charmes. Elle donne à tous nos sentimens un cours facile et sûr. Elle ouvre notre ame aux idées les plus agréables , elle y entretient les espérances les plus flatteuses ; elle en bannit toute passion dure et féroce ; elle nous élève au-dessus des inquiétudes d'une vie mondaine. Un homme a-t-il l'humeur vraiment portée à la piété , alors la *paix de Dieu , qui passe tout entendement , garde son cœur et son ame*. Cela me conduit ,

EN second lieu , à déterminer quelle doit être notre humeur à l'égard de nos semblables. Il est évident qu'il suffit de consulter le bien public et notre intérêt particulier , pour

reconnaître que la charité chrétienne doit conformer nos sentimens aux lois du commerce réciproque qui nous unit à nos frères. Mais comme ce grand principe est susceptible de plusieurs modifications, considérons quelques-unes des faces sous lesquelles il peut se montrer à nous dans le cours ordinaire de la vie. Une bienveillance universelle, lorsqu'elle se borne à la théorie, est une idée vague, plutôt qu'un sentiment actif; souvent même elle passe dans la tête comme une spéculation inutile, sans influencer sur le caractère, sans adoucir le cœur.

La première qualité dont vous devez contracter l'habitude, est donc une humeur paisible, qui vous éloigne de faire aucune offense, qui vous inspire le désir de maintenir l'harmonie dans la société, et de vous unir à vos frères par d'intimes relations. Elle suppose des manières douces et pleines de condescendance, une répugnance invincible à contester pour des bagatelles; et, dans les disputes inévitables, une modération d'esprit propre à en diminuer le danger. Cette disposition est le premier principe de toutes les jouissances; elle est la base de l'ordre social. L'homme entier et querelleur, dur et insensible, est un poison public. Il semble destiné à corrompre

la légère portion de jouissances que la nature mêle ici-bas à nos peines. Mais jamais il ne parvient à troubler la tranquillité des autres, qu'il ne nuise bien plus encore à la sienne propre. L'orage fermente dans son cœur, avant de porter ses ravages au dehors. Il est le jouet de la tempête qu'il suscite, et souvent il en devient la première victime.

Une humeur paisible ne peut se soutenir long-tems, si elle n'est accompagnée de cette candeur qui voit la conduite des autres d'un œil indulgent et impartial. Elle est opposée à cet esprit jaloux et soupçonneux, qui prête à chaque action le plus mauvais motif, et jette une teinte sombre sur tous les caractères. Voulez-vous être heureux par vous-mêmes, et par les relations qui vous unissent à vos semblables? gardez-vous de prendre l'habitude de la malice et de la médisance. Cherchez à acquérir cette charité qui ne soupçonne point le mal, qui dispose à la justice sans dégénérer en crédulité, et qui peut voir une erreur sans la changer en crime. Par-là, vous éviterez de vous irriter pour des injures imaginaires, qui ne prennent de réalité que dans un esprit disposé au soupçon, et vous goûterez la satisfaction de vivre au milieu d'une société de frères, plutôt qu'avec des ennemis.

Un homme bon ne se borne point à maintenir la paix dans la société, et à juger ses semblables avec candeur. Il entretient précieusement cette douceur, cette bienveillance, cette tendre sympathie que la nature imprime dans tous les cœurs, mais que l'égoïsme parvient si aisément à en effacer. Il s'attendrit à la vue du malheur, en quelque lieu qu'il le rencontre. Il embrasse avec chaleur les intérêts de ses amis, et se montre doux, obligeant avec tous les hommes. Que cette disposition paraît aimable, lorsqu'on l'oppose à cette humeur envieuse ou maligne, qui s'enveloppe dans ses petits intérêts, qui regarde d'un œil jaloux les succès des autres, qui éprouve un plaisir barbare à la vue de leurs revers, de leurs disgrâces ! Et qu'il connaît peu le vrai bonheur celui qui se refuse à cet échange de bons offices, de douces affections qui lient par un charme puissant l'homme à l'homme, et font circuler la joie de cœur en cœur !

Gardez-vous d'imaginer que vous ne pouvez exercer cette humeur obligeante, que lorsqu'on vous fournit l'occasion de déployer une grande générosité, ou de rendre des services signalés. Ces heureuses occasions sont très-rares ; et quand elles ne le seraient pas, la plupart des hommes sont privés par les cir-

constances de l'avantage de les saisir. Mais , dans le cours ordinaire de la vie , n'avons-nous pas chaque jour mille moyens d'adoucir les injustices dont nos frères sont les victimes, ou d'alléger les peines de leur cœur ; de travailler à leurs intérêts, ou de rétablir la paix, la joie dans leur ame ? Ces dispositions ne demandent ni des sacrifices onéreux, ni de grands événemens ; et nous ne devons jamais oublier que la vie se passe presque toute en événemens minutieux. Des attentions délicates, des prévenances affectueuses, lorsqu'elles sont dictées par une humeur portée à la bienveillance, contribuent beaucoup plus à la félicité de ceux qui nous entourent, que des actions qui ont l'apparence la plus imposante. Loin de s'y refuser, l'homme sage et bon n'en néglige aucune ; il se fait une gloire de cimenter cette grande fraternité, la consolation, comme le bonheur du genre humain.

C'est sur-tout avec nos amis particuliers et dans le sein de notre famille, que nous devons mettre en exercice toutes les vertus qui naissent d'une humeur douce et sociable. Il est bien malheureux que la plupart des hommes, dès qu'ils rentrent dans leurs maisons, se croient en droit de donner un libre essor aux caprices de leurs passions et de leur humeur ;

tandis que c'est là plus qu'ailleurs, qu'il leur importe de régner sur eux-mêmes, de corriger leur naturel, d'adoucir ce qu'il peut y avoir de trop dur dans leurs manières. En effet, c'est là que l'humeur se forme. C'est là que le caractère se montre sous son vrai jour. L'homme sait très-bien se déguiser tant qu'il est dans le monde : mais rentre-t-il dans sa famille, il quitte le masque qui le fatigue, et se fait voir tel qu'il est réellement. — Portons donc dans la société, sur-tout dans le commerce intime des personnes auxquelles nous tenons par les nœuds du sang ou de l'amitié, une humeur paisible et pleine de candeur, une humeur douce et affectueuse. Voilà l'humeur que notre sainte religion cherche à nous inspirer dans tous ses préceptes, dans toutes ses exhortations. Voilà l'humeur de Jésus-Christ. Voilà l'humeur des habitans des Cieux.

CONSIDÉRONS enfin quelle doit être notre humeur à l'égard de nous-mêmes. Le principe de toutes les vertus qui y sont relatives, est l'humilité. J'entends par-là, non cette basse sse d'ame qui conduit l'homme à s'estimer beaucoup au-dessous de sa valeur réelle, et à déprécier son rang ou son carac-

ière ; mais cette disposition que l'écriture désigne avec beaucoup d'énergie , quand elle exhorte *tous les chrétiens à n'avoir point une trop haute opinion de leur propre sagesse , mais à penser d'eux-mêmes avec modestie*. Celui qui prête l'oreille à toutes les insinuations de l'amour-propre , et qui exige du monde à proportion de l'opinion exagérée qu'il a de son mérite , se prépare mille mortifications. Ce n'est qu'autant que nous combattrons dès sa naissance cette vanité déraisonnable , et que nous resterons dans les bornes que nous prescrit une appréciation modérée de nous-mêmes , que nous échapperons aux malheurs qui marchent toujours à la suite de l'orgueil , que nous mériterons la protection de Dieu , et que nous nous assurerons l'amour de nos semblables.

La suite naturelle de cette humilité est le contentement d'esprit , un des plus grands biens dont on puisse jouir ici-bas , et la disposition la plus nécessaire pour remplir avec succès les devoirs de son état. L'homme dont l'humeur est chagrine et l'esprit mécontent , est incapable de tout. Sans cesse déchiré par le désir et l'ambition , il n'est point scrupuleux sur les moyens de les satisfaire. Il est ingrat et impie à l'égard de Dieu , injuste et

arrogant à l'égard de son prochain. Il est attaqué d'une gangrène qui , gagnant les organes de sa vie , couvre bientôt tout son corps de plaies et de pourriture. Subjuguer l'orgueil et la vanité, voilà le moyen le plus efficace de déraciner ce principe d'infection. Y êtes-vous parvenus , vous ne verrez plus les objets qui vous entourent avec des yeux offusqués par le mécontentement. Vous recevrez avec reconnaissance les bienfaits dont la Providence se plaît à vous combler, et les égards que vos semblables vous accordent. Vous considérerez vos imperfections et vos faiblesses sous leur vrai point de vue , et vous serez bien plus surpris de ce que vous jouissez de tant de prérogatives, qu'affligés de ce que vous ne les réunissez pas toutes.

L'homme modeste et content , est toujours joyeux. Si cette disposition n'est pas une vertu , elle est du moins l'ornement dont la vertu devrait constamment se parer. La piété, la bonté, sont incompatibles avec cet abattement d'esprit qui prend souvent naissance dans la superstition , mais qui est la véritable livrée du vice. Il faut soigneusement distinguer cette gaîté douce et pure qu'inspire la vertu , de l'humeur légère et frivole qui caractérise la folie , et qu'on rencontre si

souvent dans les cercles composés d'hommes dissipés ou vicieux. Les gens du monde ne se livrent à cette sorte de joie que parce qu'ils ne s'entretiennent jamais avec leur ame ; elle traîne à sa suite les conséquences ordinaires de l'habitude de ne point réfléchir, la honte, le remords, enfin l'endurcissement du cœur. Une gaîté naturelle et franche est le privilège exclusif de celui dont l'esprit est bien gouverné, la conscience tranquille, et l'ame rassurée contre tous les événemens, par la certitude de la Protection divine. Elle est dirigée par la tempérance, par la raison. Elle le rend heureux au dedans de lui, et contribue au bonheur de tous ceux qui l'entourent. C'est une lumière paisible et pure que la piété, la vertu réfléchissent sur lui. Elle éclaire toutes ses autres dispositions ; et sa vivacité est proportionnée à l'effet qu'elles produisent sur son cœur.

TELLE est l'humeur habituelle, tel est le caractère de l'homme bon : à l'égard de Dieu, pénétré de piété, de reconnaissance ; à l'égard des hommes, paisible et affectionné, bienveillant et plein de candeur ; à l'égard de lui-même, humble, content et joyeux. Tous les conseils que j'ai donnés pour gouverner les

pensées, et pour mettre un frein aux passions trop exaltées, tendent à établir dans le cœur cette heureuse disposition. Ce n'est que lorsqu'elle est devenue habituelle, que nous pouvons nous rendre le témoignage d'*avoir gardé notre cœur plus que tout ce qu'on garde. Prions donc avec la plus vive ardeur la Sagesse divine de bénir les efforts que nous faisons, soit pour notre félicité actuelle, soit pour nous préparer à jouir d'une plus grande félicité dans le Ciel. Nous ne pouvons demander au Tout-puissant un avantage plus précieux : Et Dieu, qui a fait le cœur humain, qui en connaît toutes les faiblesses, ne saurait nous accorder une faveur plus signalée, que de nous aider à le soumettre à cette sage discipline que la religion impose, que la raison approuve, mais dans laquelle sa grâce seule peut nous maintenir.*

---

# SERMON XI.

SUR

LE VÉRITABLE PRIX

DE LA VIE HUMAINE.

---

PREMIER SERMON.

---

ECCLÉSIASTE, XII, 7.

*Vanité des vanités, dit l'Ecclésiaste, tout est vanité.*

NULLE maxime de morale plus généralement adoptée que celle de notre texte. Dans tous les siècles, la vanité de la vie humaine a fourni un sujet abondant aux déclamations et aux plaintes des mortels. C'est une conséquence qu'ont admise tous les âges, tous les rangs, tous les caractères; le puissant et le faible, le jeune et le vieux, le chrétien vertueux et l'esclave du plaisir. Mais, quelque juste qu'elle soit en elle-même, souvent rien

de plus faux que le principe d'où elle émane. En effet, elle est toujours le résultat, ou de l'intérêt particulier, ou de la manière dont on envisage les choses.

Tantôt c'est le langage qu'emploie le sceptique pour blâmer la Providence, et contrôler la constitution de l'univers. Tantôt c'est le cri de l'homme mécontent de son sort, qui voit ses projets se renverser, et ses espérances s'évanouir. Souvent c'est le style du libertin, qui gémit sur les maux où ses vices l'ont plongé. Ces sarcasmes contre la vanité du monde, sont d'autant plus méprisables, qu'ils sont toujours dictés par l'impiété, la mélancolie, ou la corruption des mœurs. Le seul cas où la maxime de notre texte soit digne de fixer notre attention, c'est lorsqu'on l'avance, non pour se plaindre des décrets de la Providence, ou pour peindre la condition de l'homme pris en général; non pour exprimer un mécontentement personnel, ou pour déplorer les suites funestes du péché, mais pour apprécier à sa valeur réelle la félicité qu'on puise dans les plaisirs du monde. Ces plaisirs, considérés même sous leur plus beau point de vue, ne sont point ce qu'ils paraissent être : ils ne donnent jamais toute la satisfaction qu'ils promettent. Celui qui ne

sait se créer d'autres jouissances , a donc de fréquentes raisons d'en déplorer la vanité.

Rien n'est donc plus important à des hommes , à des chrétiens , que de déterminer le véritable prix de la vie humaine , de peur de lui attribuer des maux imaginaires , ou d'en attendre des prérogatives qu'elle ne peut leur offrir. Tel est l'objet important que nous allons présenter à vos réflexions ; et pour distinguer l'idée que tout homme juste et religieux doit se former de la vanité du monde , d'avec les plaintes chimériques et déraisonnables que nous entendons si souvent répéter autour de nous , examinons aujourd'hui dans quel sens on peut dire que les plaisirs humains ne sont que vanité , et comment cette vanité du monde peut se concilier avec les perfections de son divin Auteur. Nous rechercherons, dans le Discours suivant, s'il n'est point ici-bas de jouissances assez solides pour faire une exception à cette règle générale , *Tout est vanité* ; et quels sont les moyens de tirer parti de notre condition , telle qu'elle est réellement.

Cet examen nous présentera la vie humaine sous son vrai point de vue ; il réduira nos jouissances actuelles à leur juste valeur ; il déterminera le véritable but de nos priva-

tions , et nous convaincra que si Dieu a placé ici-bas le mal à côté du bien , s'il a imprimé un caractère de vanité sur tout ce qui naît et meurt avec nous , c'est pour donner à notre ambition un objet plus noble , plus excellent. Suivez-nous donc , Chrétiens , dans cette importante méditation ; et puissiez-vous , répondant aux sages vues de la Providence , dégager peu à peu vos cœurs de cette terre , pour les diriger vers le bonheur céleste , dont la durée sera éternelle , et la possession sans mélange !

I. VOYONS d'abord dans quel sens on peut dire que les plaisirs humains ne sont que vanité. Ce sujet est susceptible des plus brillantes descriptions , et des tableaux les plus frappans des malheurs inséparables de l'humanité. — Mais je m'abstiendrai de toute exagération ; et je me contenterai d'indiquer trois caractères de vanité , que tout observateur impartial ne peut manquer de découvrir dans les plaisirs humains : contre-tems dans leur poursuite ; mécontentement dans leur jouissance ; incertitude dans leur possession.

Contre-tems dans leur poursuite. Lorsque nous jetons les yeux autour de nous , nous voyons une multitude de gens occupés à réa-

liser divers projets enfantés par leurs besoins ou leurs passions. Nous les voyons employer, pour parvenir à leur but, toutes les ressources que l'imagination peut leur fournir; celui-ci, une patiente industrie; celui-là, les entreprises les plus hardies; cet autre, les stratagèmes les plus adroits. Mais quel est le fruit d'une telle agitation, quel est le résultat d'une activité si soutenue? Qu'ils sont peu nombreux ceux qui arrivent à leur but, en comparaison de ceux qui travaillent en vain! ou plutôt quel homme peut se glorifier d'avoir exécuté son plan dans toute son étendue, et d'être parvenu au comble de ses vœux? Il n'a point été donné à l'homme, malgré tout son génie, de découvrir un sentier qui conduise infailliblement au succès. *Le prix de la course n'est pas toujours pour l'homme le plus agile, ni la victoire pour les plus courageux, ni les richesses pour les plus intelligens.* En vain nos plans sont-ils combinés avec la plus profonde sagesse; en vain travaillons-nous avec une vigilance infatigable à écarter les dangers qui nous menacent de toutes parts; il suffit d'un événement imprévu pour mettre à bout notre prudence, pour faire échouer nos projets, pour nous ravir tout le fruit de nos travaux.

Encore si ces traverses étaient le partage exclusif de ceux qui aspirent à augmenter leurs richesses , à étendre leurs domaines , à se décorer de nouveaux titres. L'humiliation de l'homme puissant , et la chute funeste de l'ambitieux , intéressent peu la multitude en général. Semblables aux météores des régions supérieures de l'air , ces catastrophes ne peuvent être vues par elle que dans un grand éloignement ; elles sont même trop au-dessus de sa sphère pour qu'elle en retire aucune instruction personnelle. Mais , hélas ! lorsque nous descendons dans la retraite de l'homme privé , nous y retrouvons les mêmes difficultés , les mêmes disgrâces , les mêmes contre-tems. Ni la modération de nos desirs , ni la droiture de nos prétentions , ne peuvent nous assurer le succès. Le juste se voit forcé , ainsi que le méchant , de lutter contre le torrent des événemens ; souvent même ils sont entraînés l'un et l'autre par son impétuosité.

Le mécontentement que nous éprouvons dans la jouissance , est encore une vanité attachée à la nature humaine. Après avoir réussi dans la recherche d'un avantage , la plus cruelle des mortifications est d'être trompé dans sa jouissance. Cependant ce mal est encore plus

général que le précédent. Quelques personnes peuvent être parvenues à leur but , mais aucune n'y a trouvé la félicité dont elle se flattait de jouir. Une espérance trompée est un malheur certain ; une espérance réalisée n'est qu'un bonheur imparfait. Parcourez tous les rangs de la société ; étudiez les hommes qui sont dans l'état le plus brillant, et vous reconnaîtrez bientôt qu'aucun ne jouit précisément du bien qu'il ambitionne. Vivons-nous dans la retraite, nous brûlons du désir de paraître sur le théâtre du monde ; sommes-nous dans les affaires, nous nous plaignons d'en être surchargés. N'avons-nous rien qui nous distingue, nous faisons tout notre possible pour fixer l'attention publique ; occupons-nous des places éminentes, nous soupçons après la liberté et le repos. Il nous manque toujours quelque chose pour réaliser le projet de bonheur que nous avons formé. Un désir n'est pas accompli, qu'il naît à sa place un nouveau désir. Un vide dans le cœur n'est pas rempli, qu'il s'en ouvre un second. Un souhait appelle à lui un autre souhait ; et c'est toujours l'attente de ce qu'ils n'ont pas, plutôt que la possession de ce qu'ils ont, qui occupe et intéresse ceux même qui paraissent les plus heureux.

Ce mécontentement, que l'homme éprouve

au milieu de ses jouissances, provient en partie de leur nature, en partie des circonstances qui les corrompent. Nul plaisir ici-bas n'est au niveau des désirs et des facultés d'un Être immortel. L'imagination leur prête de loin les couleurs les plus brillantes ; mais la possession ne tarde pas à détruire l'erreur. La vivacité du désir les présente au premier abord comme des objets délicieux ; mais l'usage leur ôte bientôt tous leurs charmes ; et la plupart font passer l'ame de la satiété au dégoût. Que je serais heureux, s'écrie le pauvre, si j'avais à ma disposition les trésors du riche ! Il les obtient ; et il trouve quelques instans le bonheur dans leur possession. Mais il n'a pas joui long-tems de ce nouvel état, qu'il s'y accoutume, qu'il s'en lasse, qu'il reprend toute son ambition, tous ses désirs, toutes ses inquiétudes.

Nos plaisirs, peu satisfaisans en eux-mêmes, sont encore accompagnés de diverses circonstances qui manquent rarement de les corrompre. On ne les possède jamais sans mélange. Il n'est donné à aucun mortel de goûter une joie pure et inaltérable. Au moment où le monde le croit heureux, parce qu'il ne juge que par les apparences, cet homme, dont il envie le sort, gémit en secret sous son propre fardeau. Une privation l'inquiète, une pas-

sion le tourmente ; les disgrâces qu'il éprouve, ou les malheurs qu'il redoute, rongent, comme un ver, les racines de sa prospérité. Si rien au-dehors ne peut troubler son ame, il porte au-dedans de lui un poison qui le ronge insensiblement. Ce que le monde nomme bonheur, tend constamment à se changer en infortune. Ce bien chimérique corrompt le cœur, fomenté des passions violentes, forme des habitudes dangereuses, et donne à l'esprit une fausse délicatesse qui lui fait éprouver mille maux imaginaires.

Mais allons plus loin, et présentons les choses sous leur jour le plus favorable. Eloignons des plaisirs humains ces contre-tems dans leur recherche, et ces illusions dans leur jouissance, qui les troublent, qui les corrompent ; et supposons qu'on les a obtenus sans difficulté, et qu'ils l'ont complètement satisfait : il leur restera toujours l'inconvénient de ne présenter qu'une possession incertaine, et de n'avoir qu'une courte durée. S'il était dans le monde un point fixe de sécurité, que nous ayons la possibilité d'atteindre, notre bonheur, du moins, pourrait porter sur une base solide. Mais telle est notre condition, que tout ce qui nous entoure est mobile et

chancelant. *Ne te confie point au lendemain, car tu ne sais pas ce qu'un jour peut produire.* C'est beaucoup, si tu n'apprends pas aujourd'hui même quelque chose qui te trouble et t'alarme. La vie ne conserve pas long-tems un cours uniforme. Elle est constamment agitée par des événemens inattendus. Des semences d'altération sont répandues de toute part, et rien n'accélère leur développement comme le soleil de la prospérité. Si nos jouissances sont nombreuses, nous sommes d'autant plus exposés aux traits du malheur. Si la fortune nous combla long-tems de ses faveurs, nous avons d'autant plus lieu de craindre un changement prochain. La prospérité s'avance à pas lents; la marche du malheur est rapide: il n'a pas besoin de préparatifs pour frapper ses victimes. L'édifice qui coûta le plus de tems et de travail à élever, un événement funeste, un choc impétueux, peuvent dans un instant le réduire en poussière. Et quand nous serions à l'abri de tous ces accidens, notre bonheur serait-il plus assuré? N'éprouvons-nous pas des changemens inévitables dans nos opinions, dans nos sentimens, dans notre constitution physique et morale? Nulle jouissance ne peut nous plaire long-tems. Ce qui amusait notre jeunesse, perd tous ses char-

mes dans l'âge mûr. Plus nous avançons dans la carrière de la vie, plus nos facultés s'affaiblissent, plus nos sens se blasent. A chaque pas de sa course rapide, le tems nous enlève quelque chose de nous-mêmes, jusqu'à ce qu'enfin le moment vienne où il nous aura tout ravi. Cette fatale issue de tant de travaux, de tant de recherches, ne suffit-elle pas pour nous en démontrer la vanité? *Nos jours ne sont que comme la paume de la main, et notre vie est comme rien.* Toutes nos entreprises sont bornées à l'instant que nous passons sur cette terre. Nous le remplissons de travaux et d'inquiétudes, de querelles et de différens. Nous formons de vastes projets; nous entretenons de brillantes espérances; nous abandonnons nos plans, sans les avoir exécutés; et de nouveaux projets nous les font bientôt oublier.

J'en ai dit assez pour prouver la vanité de la vie humaine. Mais il suffit de considérer avec quelle facilité l'on se persuade le contraire, pour juger si je me suis trop étendu sur ce sujet, toujours trop peu connu, quoique très-fréquemment offert à nos réflexions. En effet, combien d'hommes qui conservent un attachement déraisonnable pour le monde, malgré l'expérience réitérée qu'ils ont faite de

la frivolité de ses faveurs, et de l'inconstance de ses plaisirs? Combien qui préfèrent un avantage momentané, et presque toujours chimérique, à une jouissance plus éloignée, mais solide et durable? Combien qui n'existent que par le présent, et qui ne portent jamais leurs regards, soit dans le passé, pour y puiser des leçons utiles, soit dans l'avenir, pour se conduire avec plus de sagesse? Combien, enfin, que leurs passions égarent au point de *changer le mal en bien*; et qui, loin de parvenir à ce bonheur si vanté dont le monde les flatte, se préparent les remords les plus amers, et les jours les plus malheureux? Les insensés! s'ils eussent cherché, avant que l'habitude fût devenue une loi, et leurs passions un tyran despotique, à connaître le véritable prix de la vie humaine, la vanité de ses avantages, et l'insuffisance de ses plaisirs, loin de consumer tout leur tems à poursuivre une ombre fugitive de bonheur, loin de préférer les jouissances des sens à celles de la vertu, ils auraient appris à faire une grande différence entre les promesses de la religion et celles du monde; et ils n'éprouveraient ni le regret de s'être trompés, ni la douleur de n'être déabusés qu'au moment où le mal est sans remède.

II. MAIS, dira-t-on peut-être, puisque Dieu est bon, pourquoi tant de maux inséparables de notre existence? pourquoi cette vanité qui empoisonne toutes nos recherches, tous nos plaisirs? Une telle dispensation est-elle compatible avec les perfections adorables du Père de l'univers; et ne mériterait-il pas mieux notre respect. notre amour, s'il avait assis notre bonheur actuel sur une base solide, ou s'il avait donné à nos désirs un vol plus vaste et plus sublime? Pour répondre à cette question importante, qui occupa dans tous les tems l'homme sage et religieux, observons,

En premier lieu, que notre condition actuelle n'est point celle que Dieu nous avait fixée au commencement des siècles. La révélation nous enseigne qu'elle est une suite de la désobéissance de l'homme, et de la perte de son innocence. Elle nous dit qu'à cette époque, notre nature se dégrada, nos facultés s'affoiblirent, la vanité, le mécontentement s'emparèrent de nos cœurs. La création entière fut comprise dans cet arrêt fatal; la terre fut maudite, et tous ses habitans condamnés à travailler, à souffrir.

Quelque mystérieuse que cette dégradation paraisse maintenant, mille circonstances s'unissent pour la confirmer. Tout nous démon-

tre que l'homme a éprouvé, soit dans sa nature, soit dans sa condition actuelle, un changement très-fatal à son bonheur. Toutes les nations, toutes les religions ont reconnu ce fait. Il est aisé de le discerner à travers les fictions du paganisme. On retrouve sur toute la terre cette tradition obscure : Que l'homme n'est point maintenant ce qu'il fut primitivement ; mais qu'à la suite de sa désobéissance aux lois de son souverain Maître, il a passé d'une condition heureuse et florissante dans un état d'exil et de dégradation. Si notre nature conserve des traces visibles de désordre et de perversité, le globe que nous habitons n'offre pas des preuves moins évidentes d'une convulsion universelle. Les naturalistes observent de toute part les traces des bouleversemens que le monde physique a successivement éprouvés dans sa constitution. Des îles séparées du continent ; des volcans lançant au loin, avec des torrens de flamme, la dévastation et la mort ; des tremblemens de terre renversant les cités les plus florissantes, et engloutissant des peuplades entières ; des abîmes affreux, des déserts inhabitables, des montagnes écroulées, des fleuves desséchés ; toutes ces violentes commotions donnent au globe l'apparence d'une immense ruine. L'état physique de

l'homme , correspond dans ce monde à son état moral. L'un et l'autre indique non une structure régulière et bien ordonnée de la matière et de l'ame ; mais les débris d'un édifice autrefois bien plus beau , bien plus magnifique. Observons ,

EN second lieu , que si notre condition n'est pas celle que Dieu nous avait primitivement assignée , elle n'est point aussi celle où nous persévérerons pendant l'éternité. Quoique ce soit l'abus que l'homme a fait de sa liberté qui a introduit le péché dans l'univers , le dessein du Créateur n'est cependant pas qu'il y règne à jamais. Il a pourvu de la manière la plus sage et la plus généreuse , à la régénération de l'homme , à l'encouragement du juste , à la tranquillité du pécheur repentant. C'est par la miséricordieuse rédemption de notre Sauveur Jésus-Christ , *que la vie et l'immortalité ont été mises en évidence , et qu'elles deviendront le partage de l'homme vertueux. C'est par lui que seront fondés ces nouveaux cieux et cette nouvelle terre qu'habitera la justice.* C'est par la grâce divine que la nature humaine reprendra sa dignité primitive , et que l'homme sera reçu de nouveau dans le paradis , d'où il avait été

chassé. Sublime révélation de l'Évangile ! Loin de nous effrayer à la vue de notre condition , tu nous la représentes comme un état de préparation et d'épreuve ; tu fais évanouir sa vanité ; tu persuades les gens de bien de se soumettre aux décrets de la Providence ; tu leur inspires le courage d'attendre sans murmurer l'époque où *tous les hommes vertueux reprendront* leur dignité primitive !

EN troisième lieu , connaissant notre destination future , il nous est aisé d'expliquer d'une manière satisfaisante les épreuves auxquelles nous sommes exposés dans cette vie , et d'écarter les objections qu'elles semblent fournir contre la Bonté divine. Ces épreuves nous sont envoyées pour nous instruire , pour nous perfectionner. Dans sa miséricorde , Dieu tire souvent un bien réel d'un mal apparent ; et les afflictions , qui sont la suite du péché , deviennent en ses mains un remède propre à détruire la corruption de notre ame , à nous préparer à jouir d'une santé , d'un bonheur inaltérables. Des créatures aussi imparfaites que nous le sommes , ont besoin de passer par le creuset de l'expérience , avant d'être réhabilitées dans la perfection de leur nature primitive. Ce sont les épreuves et les

disgrâces qui nous apprennent combien les avantages temporels sont insuffisans pour le bonheur. Ce sont elles qui nous portent à mettre notre seule confiance en Dieu, en la Vertu. Ce sont elles encore qui abattent la violence des passions, qui purifient notre ame et la disposent à la tempérance, à la réflexion : ce sont elles enfin qui nous donnent l'habitude d'une vie active, et nous instruisent dans le grand art de souffrir. En vain murmurons-nous contre la vanité du monde, puisque l'expérience nous démontre que si elle n'était pas si grande, elle ne répondrait point au but auquel Dieu l'a destinée. Le monde, avec toute sa vanité, n'a que trop d'empire sur notre cœur ; il ne parvient que trop aisément à le séduire, à le maîtriser. Quelle ne serait donc pas son influence, si ses avantages étaient solides et sans mélange ? Puisqu'il réussit sans peine à nous attacher à lui, malgré toutes les inquiétudes, tous les regrets auxquels il nous expose, quels ravages ne ferait-il pas dans notre ame, si nulle disgrâce n'altérait ses jouissances ? Que ses séductions soient moins vives, alors nous n'aurons nul mérite à y résister. Qu'elles soient plus dangereuses, alors elles surpasseront nos forces. Admirons donc la sagesse

ineffable de Dieu , qui a pourvu , par la vanité du monde , à la perfection de notre nature , et au salut de notre ame ; qui nous a ordonné de combattre , mais qui ne nous a point opposé des ennemis trop redoutables ; qui nous a fourni des armes assez fortes pour résister à leurs assauts multipliés ; qui a placé la victoire à côté de l'épreuve , et qui nous a promis que si nous savons résister aux charmes empruntés , aux caresses hypocrites d'un monde brillant dans l'éloignement , mais peu fait pour satisfaire le cœur , cette sage prudence , après avoir fait notre consolation sur la terre , nous assurera dans l'éternité un bonheur parfait.

Voilà les observations que nous croyons les plus propres à résoudre les difficultés qu'on élève contre la vanité apparente de la condition humaine ; voilà comment on peut la concilier avec la sagesse et la bonté du souverain Maître de l'univers. L'état actuel de l'homme n'est point tel que Dieu l'avait primitivement ordonné ; il n'est point le dernier terme de son existence ; les malheurs qu'il éprouve dans le cours de son voyage , purifient son cœur , et le ramènent à sa perfection primitive.—Non ! nous n'avons point été abandonnés de notre Créateur. Nous sommes ses enfans chéris , les

objets particuliers de ses bienfaits. Il dirige tous les événemens d'après le plan le plus sage et le meilleur. Plaçons en lui seul notre confiance ; et il nous guidera , à travers les vanités du monde , jusqu'à cette région des réalités , où ses décrets généreux recevront leur accomplissement ; où l'affliction sera remplacée par l'alégresse , l'inquiétude par la jouissance , et la lumière pâle et vacillante qui frappe maintenant nos yeux , par l'éclat éblouissant de son soleil de justice. La pensée de l'immortalité est donc bien propre à corriger la vanité du monde. Unie à toutes les vertus sociales , elle ennoblit le caractère , épure les mœurs , et change tout le système de la conduite. Elle est le triomphe de la Religion , le plus haut terme de l'espérance , la plus douce consolation du malheureux. L'homme qui s'y livre , perd insensiblement le goût des frivolités que le monde encense , pour ne s'attacher qu'à ce qui est grand aux yeux de la raison. Il apprend à connaître l'excellence de son origine et de sa destination. Il acquiert une noble fierté qui élève ses sentimens , règle ses goûts , rehausse tous ses desirs. Avec elle , en vain la fortune lui fait-elle éprouver ses caprices ; en vain renverse-t-elle ses projets , détruit-elle son crédit , lui

enlève-t-elle ses possessions ; tout au bonheur qui lui est réservé , et à l'espérance qui en est l'avant-coureur , il fait hommage à son Dieu de sa résignation , et il attend avec sérénité qu'il donne le signal de son bonheur. Espoir de l'immortalité ! idée sublime et consolante ! tu es une bénédiction pour tous les tems , pour tous les états. Le méchant seul frémit à ton aspect. Tu calmes les douleurs les plus aiguës. Tu adoucis les privations les plus cruelles. Tu inspires à l'ame une paix , une satisfaction que toute la vanité humaine ne saurait altérer. Les soucis , les inquiétudes , toutes les petites passions qui déchirent le cœur de l'homme du monde , se dissipent comme une ombre légère au feu de tes rayons. Celui que tu vivifies gouverne sa volonté , et règne sur lui-même. Il se lève sans crainte ; il se couche sans redouter la mort ; il la regarde comme le terme de son épreuve ; et lorsqu'elle donne le signal de son départ , rassuré par le sentiment de la Miséricorde divine , il meurt en reconnaissant qu'il est heureux d'avoir vécu , et très-heureux d'avoir bien vécu.

---

# SERMON XII.

SUR

LE VÉRITABLE PRIX

DE LA VIE HUMAINE.

---

DEUXIÈME SERMON.

---

ECCLÉSIASTE XII, 10.

*Vanité des vanités, dit l'Ecclésiaste, tout  
est vanité.*

Nous avons vu dans le Discours précédent, que les plaisirs du monde ne présentent en général que contre-tems dans leur poursuite, que mécontentement dans leur jouissance, qu'incertitude dans leur possession; et nous avons démontré que, loin de fournir aucune objection plausible contre la Providence, cette vanité est une nouvelle preuve de sa sagesse, puisqu'elle nous dégage peu à peu de cette terre que nous ne devons habiter qu'un instant; et qu'elle devient dans les mains

de Dieu un remède propre à détruire la corruption de notre âme , à nous préparer à jouir d'une santé, d'un bonheur inaltérables. Changeons maintenant de langage ; et , pour remplir le plan que nous avons indiqué , recherchons si notre état actuel ne nous offre point des jouissances assez solides pour faire une exception à la règle générale que le Sage établit , lorsqu'il s'écrie : *Vanité des vanités , tout est vanité*. Nous terminerons ce Discours par quelques conseils sur la manière de tirer parti de notre condition , telle qu'elle est dans la réalité.

L'ARRÊT que Salomon prononce dans notre texte , regarde uniquement les gens du monde. Son but est de leur enseigner par-là , que s'ils ne cherchent le bonheur que dans les avantages et les plaisirs de cette vie , leur espoir ne sera jamais réalisé. Mais il est évident qu'il n'a point eu l'intention d'affirmer que tous les projets des hommes portent le même caractère de vanité , et que les gens vertueux ne goûtent pas mieux le bonheur sur cette terre que les méchants. Car , indépendamment de l'objection sans réplique , que cette assertion fournirait contre la Providence , le Prophète se contredirait lui-

même , puisqu'il dit ailleurs , que *quoique Dieu donne au pécheur un travail pénible , cependant il accorde à celui qui lui est agréable , la sagesse , la science et la joie* \*. Sans doute on peut , on doit même reconnaître qu'il n'est point sur cette terre de bonheur sans mélange. La meilleure conduite ne saurait empêcher les passions de troubler notre repos , et les infortunes de blesser notre cœur. Mais , convenir de cela , est-ce admettre que cette vie ne nous offre aucun objet digne de fixer notre attention , et que toutes ses jouissances deviennent méprisables , par cela seul qu'elles sont imparfaites ? Considérons d'un œil impartial notre état actuel , et apprécions à leur valeur réelle les faveurs que le Ciel nous dispense. Quelque vanité qu'offre cette vie , lorsqu'on la considère en elle-même , les consolations et les espérances de la religion ne sont-elles pas suffisantes pour la corriger , et donner de la solidité aux jouissances de l'homme juste ? L'exercice de ses sentimens vertueux , et le témoignage d'une conscience irréprochable ; la certitude de sa paix , de sa réconciliation avec Dieu par le Rédempteur du genre humain ; la ferme persuasion qu'il est dirigé , dans toutes les épreuves de

\* Ecclés. II , 26.

cette vie , par une sagesse , par une bonté sans bornes ; la perspective satisfaisante de la félicité qui lui est préparée ; toutes les pieuses émotions que son cœur éprouve , ce culte solennel qu'il rend à Dieu , ces prières ferventes qu'il lui adresse , ce tribut d'actions de grâces qu'il lui offre , ne lui assurent-ils pas un bonheur qui , descendant d'une région plus pure et plus parfaite que le monde , ne saurait participer ni à son inconstance , ni à sa vanité ?

A ces jouissances , particulières à la religion , joignons celles que nous présente notre état actuel. Quoique d'un rang inférieur , elles méritent d'occuper une place distinguée dans l'appréciation de la vie humaine. Il est essentiel de les considérer avec la plus grande attention , afin de corriger ce mécontentement , cette ingratitude que l'homme ne se permet que trop souvent. N'attacherons-nous pas , en effet , une valeur réelle aux avantages de la santé , aux plaisirs purs des sens , à la contemplation des tableaux magnifiques de la nature ? N'attacherons-nous pas une valeur réelle aux travaux , aux devoirs , aux amusemens de la vie sociale , aux jouissances intérieures de la pensée et de la réflexion , aux douces émotions que font naître dans nos

cœurs les personnes qui nous sont chères ? Pères , époux , enfans , amis , nos larmes délicieuses , nos sentimens inappréciables , nos services mutuels , ne sont-ils pas de vrais plaisirs , des bénédictions propres à réjouir notre ame , à la réconcilier avec la Nature humaine ? Mais hélas ! ces consolations , nous les portons au plus bas prix , parce qu'elles nous sont communes avec toute l'humanité , parce qu'elles sont toujours à notre portée , tandis que cette raison devrait nous les rendre plus précieuses encore. Nous les retrouvons dans tous les états ; nous en jouissons sans en priver aucun de nos frères ; nous les goûtons en société avec eux ; elles jettent même le plus vif agrément sur toutes les heures qui ne sont pas consacrées aux devoirs de la religion , ou aux travaux de notre état.

Que nous sommes donc injustes envers la Providence , dans l'évaluation que nous faisons de nos plaisirs et de nos peines ! Nous calculons avec exactitude tous les instans que nous avons passés dans le malheur et le chagrin : mais nous ne tenons aucun compte de ceux qui se sont écoulés , je ne dirai point dans un bonheur parfait , mais au milieu de ces sensations paisibles , de ces douces jouis-

sances qui rendent l'existence si délicieuse. Nous nous plaignons des fréquens obstacles qui nous arrêtent dans l'exécution de nos projets. Mais nous ne voyons pas que nous éprouvons maintenant plus de plaisir à poursuivre un avantage, qu'à en jouir. Nous ne voyons pas que l'emploi de nos facultés et de nos talens, que le travail et les efforts que nous faisons pour réussir, nous causent une satisfaction bien plus réelle que la possession tranquille et uniforme de l'objet qui excite nos désirs. Ce qui soulage l'esprit dans toutes ses fatigues, c'est l'espérance ; et peu d'hommes en sont totalement privés. Souvent le bonheur ne se montre qu'au travers d'un nuage ; mais cette image légère suffit pour ranimer et réjouir le cœur le plus affligé. Il en est du plaisir comme de la peine ; il est le partage de toutes les conditions. Nul rang ne goûte le bonheur à l'exclusion des autres, car on peut en jouir dans cette vie. Au contraire, il habite souvent des demeures où l'on est très-éloigné de le soupçonner ; il réside dans des cœurs pour lesquels la fortune semble n'avoir rien fait. Grâce à la bonne Providence, ceux dont les circonstances paraissent d'abord les plus fâcheuses, s'accoutument peu à peu à leur état ; ils finissent même

par puiser de vives satisfactions dans des sources absolument inconnues à l'homme du monde. Si la plupart des habitans de la terre consentaient à compter les heures qu'ils ont passées dans la tranquillité, et même dans la jouissance d'un plaisir réel, ils seraient forcés d'avouer qu'elles sont beaucoup plus nombreuses que celles où ils ont éprouvé des souffrances, soit du corps, soit de l'esprit. Mais afin d'apprécier plus exactement les avantages dont l'homme peut jouir, malgré la vanité dont il est environné, nous vous invitons de donner une attention particulière aux trois observations suivantes :

PREMIÈREMENT, la plupart des maux dont nous nous plaignons sont purement imaginaires. Ils prennent naissance dans l'humeur, le mécontentement, ou une puérile condescendance aux opinions des autres. Le malheur qui en résulte est, sans doute, très-réel ; mais il n'appartient point à la nature des choses ; il vient du désordre de notre imagination, que la plus légère habitude de réfléchir corrigerait bientôt. Plus on s'écarte de la nature, plus on s'écarte du bonheur. Menez une vie simple et régulière, comme l'ordonne la nature, lorsqu'elle n'est point

dégradée par le préjugé , et vous serez exposés à peu de maux réels , à bien moins encore d'imaginaires. Ce n'est que dans les rangs élevés , ce n'est que chez les hommes du monde , que ces maux sont fréquens et dangereux. Leur goût insatiable pour le plaisir , leur excessive délicatesse , leur ambition désordonnée , les exposent à mille revers , à mille mortifications qui leur sont particulières. La vie leur paraît une vanité , parce qu'ils n'ont d'autre occupation que de suivre la mode ; parce que , cherchant sans cesse à varier leurs plaisirs , et roulant constamment dans le même cercle , ils ne trouvent que fatigue , qu'ennui , où ils espéraient de ne trouver que joie , que diversité ; parce qu'appréciant leurs jouissances , non sur leurs sensations , mais sur le tarif de la mode , ils se croient malheureux dès qu'ils ne sont plus admirés. Ce n'est ni le besoin , ni la douleur qui excitent leurs plaintes ; mais , quelque étrange que paraisse cette assertion , c'est une trop grande privation du besoin et de la douleur ; c'est l'ennui de ne rien faire ; c'est l'irritation produite par ces humeurs stagnantes que l'aisance et la flatterie ont accumulées au dedans d'eux. Qu'ils ne cherchent donc point la source de leurs peines dans la vanité du monde , mais

dans la vanité de leur ame. C'est leur imagination qui enfante tous les spectres qui les épouvantent ; c'est leur imagination qui rassemble tous les nuages qui roulent sur leurs têtes. Qu'ils appellent à eux la lumière de la raison, et bientôt tous ces spectres s'évanouiront, bientôt tous ces nuages seront dispersés.

OBSERVONS, en second lieu, qu'entre les maux qu'on peut nommer réels, parce qu'ils ne sont point l'ouvrage de l'imagination, et qu'on ne peut les éviter en rectifiant sa façon de penser, beaucoup sont le résultat d'une mauvaise conduite. Les maladies, la pauvreté, les disgrâces, le déshonneur, loin d'être le lot inévitable de l'humanité, sont pour l'ordinaire le fruit du vice et du désordre. L'intempérance engendre les maladies, le désœuvrement produit la pauvreté, l'orgueil crée les disgrâces, la mauvaise foi couvre de déshonneur. Les passions dérégées conduisent aux plus grandes folies, ces folies au crime, le crime au malheur. Et cependant combien d'hommes qui, après avoir été les artisans de leur infortune, osent encore déclamer contre la rigueur de leur destinée, l'attribuer à la Providence, calomnier la Nature humaine, et la taxer de vanité ! *L'homme*

*fou commence par s'écarter de la bonne voie ,  
puis son cœur s'élève contre l'Éternel.*

Quoique ces maux soient notre propre ouvrage , il n'est pas toujours en notre pouvoir de nous en garantir. La perfection , dans tous les genres , est fort au-dessus de l'humanité. Quel est le sage qui ne s'est jamais égaré ? Quel est le juste qui n'a jamais fait de faute ? Malgré cela , notre sort est , à bien des égards , en nos mains ; et , quelque imparfaits que nous soyons , une bonne ou une mauvaise conduite mettent une grande différence dans notre condition actuelle. L'expérience nous apprend chaque jour qu'un esprit bien réglé , et un cœur vertueux , contribuent puissamment à adoucir les peines de la vie. *Autant la lumière est au-dessus des ténèbres , autant la sagesse est plus précieuse que la folie. Les voies des méchans sont comme les ténèbres , ils n'aperçoivent point ce qui les fait tomber ; mais la justice de l'homme doit régler ses voies , et celui qui marche dans l'intégrité marche avec assurance.* L'un porte ses pas vers une région fertile et riante ; l'autre s'é gare au milieu des ronces et des précipices. L'un peut rencontrer par accident quelques obstacles ; l'autre y est inévitablement exposé. Ne plaçons donc plus les maux qui

sont le partage de l'humanité entière, au même niveau que ceux qui sont de notre seule création ; car nous pouvons nous les épargner en grande partie , en sollicitant le secours de Dieu, et en unissant la prudence à la vertu.

DIRIGEONS enfin notre attention vers ces maux aussi réels qu'inévitables, dont toute notre sagesse, toute notre vertu, ne sauraient nous garantir. Ce sont les seuls qui soient véritablement marqués du sceau de la vanité humaine. Mais ils nous laissent une consolation ; consolation qui , sans prévenir ces chagrins , est bien propre à en alléger le poids ; c'est la religion. Puissant correctif des misères de la vie , douce voix d'un Père tendre et bienfaisant, elle porte dans l'ame un noble courage , elle la soutient au milieu de l'affliction. Ses promesses , ses espérances , sont un rayon de joie qui pénètre et dissipe la nuit du malheur. Si elle ne peut garantir l'homme vertueux de tous les contre - tems dans ses recherches , elle règle du moins son humeur , de manière qu'il parvient beaucoup plus aisément à les vaincre que le méchant. Si elle ne peut lui épargner ce mécontentement qui accompagne tous les plaisirs temporels, elle le corrige du moins par la jouissance

pure et délicate des plaisirs du cœur. Si elle ne peut lui assurer une constante possession de ce qu'il aime, elle le console du moins quand il en est privé. Si elle ne peut changer la vanité du monde, elle la balance du moins par la paix et la sérénité qu'elle établit dans son ame. Si elle ne peut lui offrir ce bonheur que l'homme désire si ardemment, et qui lui échappe sans cesse, elle le console du moins par la satisfaction qu'il goûte dans la pratique de la vertu, et par la certitude du bonheur éternel qui en sera la récompense. Pour vous convaincre de l'influence de la religion dans le malheur, comparez la conduite de l'esclave du plaisir, avec celle de ce digne observateur des lois de la justice, de la tempérance, de la piété, lorsque l'un et l'autre sont exposés aux ravages de la vanité humaine. Le premier vous présentera un esprit abattu, une humeur farouche; le second, une ame courageuse et résignée. L'un, par ses pusillanimes lamentations, excitera votre mépris, votre pitié; l'autre, par la noblesse avec laquelle il soutiendra le malheur, vous inspirera le respect le plus profond, l'intérêt le plus vif. Les souffrances de celui-là l'aigriront, le porteront au murmure; les peines de celui-ci adouciront son caractère, puri-

fieront son cœur, augmenteront ses vertus morales. Oui, l'influence de la religion sur la vanité du monde est si certaine, si puissante, que je ne crains point d'affirmer qu'un homme juste trouve plus de satisfaction dans le cours d'une carrière en apparence infortunée, que le méchant ne saurait en goûter au milieu de l'abondance et du plaisir. C'est ce que nous apprend Saint Paul. Arrivé au dernier terme de l'affliction, cet Apôtre élevait cependant une voix aussi satisfaite, aussi triomphante, que s'il avait remporté une victoire complète sur les maux de la vie. *Il a été affligé de toute manière, mais il n'a pas été accablé; il a été réduit à la dernière extrémité, mais il n'était pas resté sans ressource; il a été persécuté, mais il n'a pas été abandonné; il a été abattu, mais il n'a pas été perdu: car, quoique l'homme extérieur se détruisît, l'intérieur se renouvelait de jour en jour.* Tel, quoique peut-être à un degré inférieur, tel est le pouvoir de la religion sur le cœur de tout bon chrétien. En essuyant les larmes de ses yeux, elle commence, dès ici-bas, l'office bienfaisant qu'elle remplira dans toute son étendue, lorsqu'il sera arrivé à l'époque de l'éternelle consolation.

VOILA l'idée la plus juste que nous puissions

nous former de la vie humaine. Elle renferme sans doute beaucoup de vanité ; mais cette vanité dépend en grande partie de notre façon de penser et d'agir. A l'homme vicieux , elle offre une suite continuelle de disgrâces , de mécontentemens. Aux gens de bien , elle présente une succession d'événemens heureux et malheureux , beaucoup de jouissances réelles , de grandes ressources , mais des peines inévitables ; car le sort de l'humanité est d'unir la peine au plaisir. De tout ce que nous venons de dire , concluons ,

En premier lieu , qu'il nous importe beaucoup de ne point nous attendre à jouir ici-bas d'un bonheur sans mélange. Rappelons-nous sans cesse ce que nous sommes , le séjour que nous habitons , les causes pour lesquelles notre nature a été soumise à tant d'infirmités , et les motifs qui engagent la Sagesse divine à la maintenir dans le même état. Tels sont cependant les prestiges de l'amour - propre , que , malgré que tous les hommes s'accordent à reconnaître la vanité du monde , il n'est aucun de nous qui ne se flatte de faire une exception à la règle générale. Nous entretenons les plus belles espérances ; et , loin d'avoir le plus léger doute sur leur accomplisse-

ment, si le présent ne s'accorde point avec nos désirs, nous dirigeons nos pensées vers l'avenir, et nous nous consolons par la chimérique idée que toutes nos entreprises seront couronnées du succès. Voilà la source fatale de ces regrets amers que nous éprouvons à la suite d'un projet échoué, d'une espérance évanouie. Pourquoi les maux attachés à la vie humaine, déjà si cruels en eux-mêmes, nous deviennent-ils insupportables? C'est que, loin d'y être préparés, nous n'en avons pas même la plus légère idée. Nous ne pouvons donc conserver notre tranquillité qu'autant que nous considérerons souvent le monde sous son vrai point de vue. En effet, c'est nous exposer au malheur, que d'exiger de lui plus d'avantages qu'il ne peut nous en accorder. C'est détruire le plaisir que de le dévorer d'avance avec une impatiente ardeur. C'est ruiner le bonheur de notre vie, que de vouloir le porter au plus haut degré. Des jours sereins, des jouissances calmes et modérées, voilà tout ce qu'il nous est permis d'espérer sur cette terre. La paix et le contentement, sont notre partage ici-bas, plutôt que les transports de la félicité. La joie parfaite est réservée pour les Cieux.

Mais, en évitant de considérer la vie hu-

maine sous un jour trop brillant, craignons, en second lieu, de tomber dans l'autre extrême, et de nous abandonner au mécontentement, au murmure. J'en ai dit assez pour vous convaincre que, malgré la vanité du monde, notre condition actuelle est susceptible de grandes jouissances. Que cette idée nous réconcilie donc avec notre sort, et réprime l'arrogance de nos plaintes. — Et qui es-tu, fils de l'homme ! toi qui n'es sorti de la poussière que du jour d'hier, pour élever une voix téméraire contre ton Créateur, pour blâmer sa Providence de ce qu'elle n'ordonne pas tous les événemens selon tes desirs ? Quels sont tes titres pour critiquer l'arrangement de l'univers, toi dont le partage est fort au-dessus de ce que ta vertu te donne le droit d'attendre ? N'est-ce donc rien que d'avoir été placé dans un monde où tout est grand, tout est sublime ? N'est-ce rien que d'être un des admirateurs de la Sagesse divine, et de ses œuvres magnifiques ? N'est-ce rien que d'avoir le privilège de jouir de toutes les richesses que la main bienfaisante de la Nature a semées autour de toi ? As-tu déjà oublié toutes les heures que tu as passées dans l'aisance, dans le plaisir, dans la joie ? Regardes-tu comme une faveur légère de la Miséricorde divine, que d'avoir

sans cesse l'œil ouvert sur toi pour te préserver de tous les dangers qui t'environnent, et te conduire dans un monde plus heureux, si tu ne rejettes point les secours qu'elle te fournit? Compare donc ta condition avec ton mérite, et rougis de tes murmures. Garde le silence. Adore ton souverain Maître. Reçois ses bienfaits avec reconnaissance. Respecte sa Providence, même dans ses rigueurs; et quoiqu'il y ait dans le monde beaucoup de maux réels, pense que ton Créateur est sage, qu'il veut ton bonheur, et soumetts-toi avec confiance à ses décrets.

En troisième lieu, l'appréciation que nous avons faite de la vie humaine, nous conduit naturellement à rechercher les moyens les plus propres à corriger sa vanité. Il y a deux grands systèmes de conduite entre lesquels il faut faire un choix. L'un mène à la perfection de l'esprit; l'autre à l'augmentation de la fortune. Le premier, qui n'est adopté que par un petit nombre de gens, a l'avantage précieux de former de bons principes, de régler les goûts, de perfectionner toutes les facultés intellectuelles: le second, qui, dans tous les tems, fut celui de la multitude, n'offre d'autre utilité que de procurer

les commodités et les plaisirs de cette vie. Il est visible que , si nous suivons ce dernier système , nous rencontrerons , à chaque pas que nous ferons dans le monde , quelques-unes de ses vanités ; car le monde est la région où elles règnent , et déploient leur pouvoir mal-faisant. Il est vrai que ce serait en vain que nous essayerions de détourner totalement notre attention du monde. Les nœuds qui nous lient aux objets qui nous entourent , sont trop nombreux , trop intimes , pour que nous puissions les rompre sans danger. Le soin de notre ame ne doit point être le seul objet de nos travaux ; mais plus nous travaillerons à la perfectionner , plus nous approcherons de cette heureuse indépendance du monde , qui nous élève au-dessus des souffrances attachées à sa vanité.

Cette sage éducation , qui calme l'impétuosité de nos passions et de nos désirs , qui enrichit notre esprit de connaissances utiles , qui fortifie notre cœur par des principes solides , et nous fait trouver en nous - mêmes une source abondante de jouissances , contribue bien plus efficacement à notre bonheur , que les biens de la fortune. Réunissons donc , pour y parvenir , tous les secours que la religion et la vertu nous fournissent. *Gardons*

*notre cœur plus que tout ce qu'on garde ; car de lui procèdent les sources de la vie.*

Considérons-le comme le plus précieux dépôt qui nous ait été confié ; et, s'il ne nous est pas donné de commander aux circonstances, cherchons du moins à nous commander à nous-mêmes. Que notre ambition ait pour objet, non d'obtenir des avantages momentanés qui ne sont point à notre disposition, mais d'observer tous nos devoirs avec cette exactitude, cette force d'ame que le secours divin ne nous refuse jamais. Cherchons le vrai bonheur dans l'approbation publique, et le témoignage d'une bonne conscience, plutôt que dans les vains applaudissemens d'une flatterie mensongère. Ne regardons comme un mal réel que celui qui est inséparable de notre nature ; et ne rangeons dans cette classe ni les épreuves que la Providence juge nous être salutaires, ni les injustices que les hommes nous font.

POUR exécuter avec succès ce plan raisonnable et courageux, joignons aux motifs que nous présente la morale, ceux qui sont du ressort de la religion. Notre vertu est maintenant si imparfaite, la vanité humaine nous porte des coups si nombreux et si vio-

lens, que nous ne saurions nous passer de secours supérieurs pour soutenir notre constance. Or, quels secours plus efficaces pourrions-nous choisir, que ceux qui nous sont offerts par la religion chrétienne? Celui qui bâtit sa maison sur un autre fondement, reconnaîtra au jour du jugement qu'elle *ne reposait que sur le sable*. L'homme est porté par un instinct naturel à rechercher la protection d'un Être dont le pouvoir supplée à sa faiblesse. Tous les conseils que nous pourrions lui donner pour fortifier son ame, supposent cette ressource, et en reçoivent leur principale efficacité.

Voulons-nous donc demeurer inébranlables au milieu des dangers et des malheurs inhérens à la condition humaine? ne perdons jamais de vue les objets sublimes que le christianisme présente à notre contemplation. Entretienons, autant que notre nature le permet, une correspondance intime avec le Père des esprits, par la piété et la prière; par notre dévouement à sa sainte volonté, et notre confiance en ses promesses; par le sentiment de sa présence auguste, et nos efforts continuels pour obtenir ses faveurs. Offrons au bienheureux Rédempteur du monde un respect profond, une foi vive, une confiance sans

bornes ; encouragés par les idées sublimes qu'il nous a données de la Miséricorde divine , et par la promesse positive qu'il nous a faite de nous préparer , dans le royaume de Dieu , une demeure plus honorable et plus heureuse. Alors notre vertu , fondée sur la piété , parviendra au plus haut terme. Alors , animés par l'esprit de la vraie religion , et guidés par les principes les plus raisonnables , nous marcherons d'un pas assuré dans cette région ténébreuse , où le plaisir est mêlé avec la peine , et l'espérance avec la crainte : jusqu'à ce que nous arrivions à cette époque heureuse où la lumière éternelle de la vérité dissipant le nuage dont la vanité du monde couvre la vie humaine , répandra le plus vif éclat sur toutes les œuvres de Dieu , et sur ses desseins bien-faisans.

*Fin du second Volume.*

---

# T A B L E

## D E S S E R M O N S

Contenus dans ce second Volume.

---

### S E R M O N I.

Sur les Devoirs des Jeunes Gens.

TIT. II, 6. *Exhortez aussi les jeunes Hommes à avoir une conduite bien réglée.* Pag. 1

### S E R M O N II.

Sur les Devoirs de l'Age mûr.

I. COR. XIII. *Quand je suis devenu homme, je me suis défait de tout ce qui tenait de l'enfant.* 35

### S E R M O N III.

Sur les Devoirs et les Consolations de la Vieillesse.

PROV. XVI, 31. *Les cheveux blancs sont une couronne de gloire pour ceux qui marchent dans la voie de la Justice.* 55

### S E R M O N IV.

Sur la Mort.

PS. XXIII, 4. *Lors même que je marcherais dans la vallée de la mort, je ne craindrais aucun mal; car tu es avec moi: ton bâton et ta houlette me rassurent.* 86

### S E R M O N V.

Sur le Bonheur de la Vie Future.

Prononcé un jour de Communiou.

APOCALYPSE VII, 9. *Après cela je regardai,*

*et je vis une grande multitude que personne ne pouvait compter, de toute nation, de toute tribu, de tout peuple et de toute langue, qui se tenait debout devant le trône et devant l'Agneau, vêtus de robes blanches, et tenant des palmes dans leurs mains.*

120

## S E R M O N V I.

Sur le Pouvoir de la Conscience.

GENÈSE. XLII, v. 21, 23. *Les frères de Joseph se disaient l'un à l'autre : Nous nous sommes rendus bien coupables à l'égard de notre frère ; nous avons vu l'angoisse de son ame, quand il sollicitait notre compassion, et nous ne voulûmes point l'écouter : c'est pour cela que nous nous trouvons dans la même détresse.*

*Et Ruben leur répondit : Ne vous disais-je pas alors : Ne vous rendez point coupables envers cet enfant ; mais vous ne m'avez point écouté ? C'est pourquoi son sang est aujourd'hui redemandé.*

150

## S E R M O N V I I.

Sur le Mélange de Joie et de Crainte dans la Religion.

Ps. II, 11. *Réjouissez-vous avec crainte.* 182

## S E R M O N V I I I.

Sur l'Immutabilité de la Nature Divine.

JACQ. I, 17. *Tout ce que nous recevons de bon, et tout don parfait vient d'en haut, et descend du Père des lumières, en qui il n'y a ni variation, ni aucune ombre de changement.*

207

## SERMON IX.

Sur le Gouvernement du Cœur.

Premier Sermon.

PROV. IV, 23. *Garde ton cœur plus que tout  
ce qu'on garde ; car de lui procèdent les  
sources de la vie.* 238

## SERMON X.

Sur le Gouvernement du Cœur.

Deuxième Sermon.

PROV. IV, 23. *Garde ton cœur plus que tout  
ce qu'on garde ; car de lui procèdent les  
sources de la vie.* 263

## SERMON XI.

Sur le véritable Prix de la Vie humaine.

Premier Sermon.

ECCLES. XII, 7. *Vanité des vanités, dit l'Ec-  
clésiaste, tout est vanité.* 293

## SERMON XII.

Sur le véritable Prix de la Vie humaine.

Deuxième Sermon.

ECCLES. XII, 10. *Vanité des vanités, dit  
l'Ecclésiaste, tout est vanité.* 313

FIN DE LA TABLE.

